



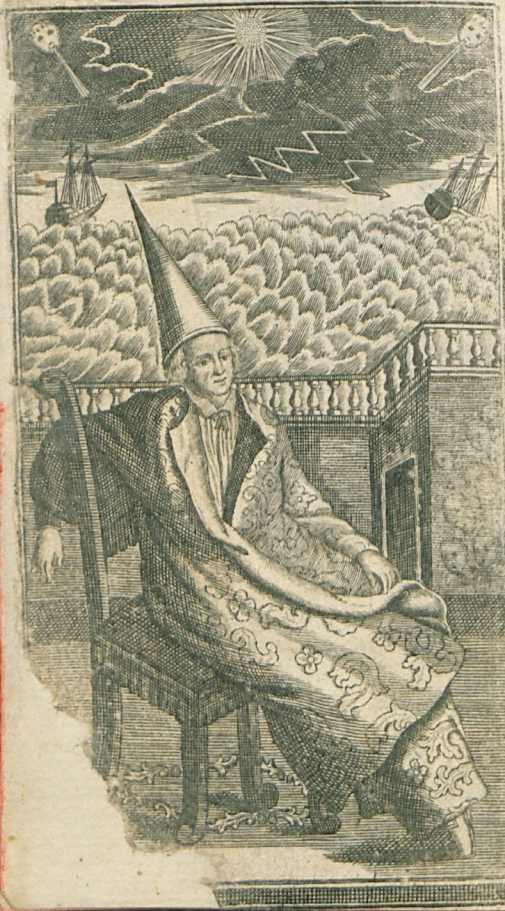


Ds. A. 1. 100
100 DL 46 28⁶

(Amsterdamer)

h





MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***
TOME I.

MEMOIRES

ET

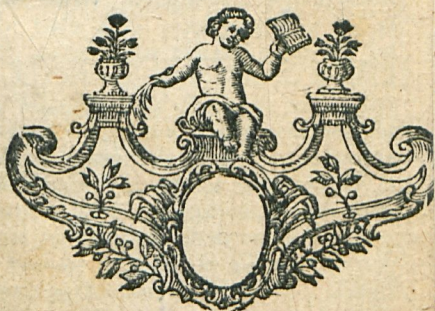
AVANTURES

D'UN HOMME

DE QUALITÉ,

Qui s'est retiré du monde.

TOME PREMIER.



Suivant la Copie de PARIS,

Chés EMANUEL TOURNEISEN

M DCC LXVI.

THEATRE

ET

LA VANTAGE

DUN HOMME

DE QUALITE

Qu'est ce que du monde.

COME TRAGEDY



L54

THE EMERALD TOURNAISE



A V I S
DE
L'EDTEUR.

CEt Ouvrage me tomba, l'automne pas-
sée, entre les mains, dans un voiage,
que je fis à l'Abbaye de . . . où l'Ar-
teur s'est retiré. La curiosité m'y avoit
conduit. J'étois bien-aise de connoître un
homme si digne de compassion par ses mal-
heurs, & si estimable par la fermeté d'a-
me avec laquelle il les a supportés. Tous
ceux qui ont quelque commerce avec les
Pères . . . ne sauroient ignorer le nom
de cet illustre Aventurier: je serai néan-
moins fidèle à la promesse que je lui ai
faite, de ne le pas placer à la tête de son
Histoire. Je ne l'ai obtenue de lui qu'à
cette condition; & l'honneur ne me per-
met pas d'y manquer. On verra dans les
divers événemens de sa vie, de nouveaux
exemples de l'inconstance ordinaire de la
fortune; & l'on admirera, qu'un hom-
me ait pu trouver assés de ressources dans
son courage & dans sa vertu, pour se
soutenir parmi tant d'agitations. Une fé-
licité constante, ou des malheurs continuels,
sont une épreuve trop équivoque de la gran-
deur d'ame: on s'accoutume à ce qui dure
toujours; & souvent ce qui paroît une
marque de vertu, n'est qu'un pur effet de
Tome I. * 3 l'ha-

AVIS DE L'EDITEUR.

l'habitude. Mais lorsqu'on a passé successivement par tous les degrés du bonheur & de l'adversité, lorsqu'on a senti les extrémités du bien & du mal, de la douleur & de la joie, on a fait ses preuves, pour ainsi dire, & ce mélange distingue véritablement les caractères héroïques; parce qu'il faut autant de force pour soutenir le plaisir avec modération, que pour résister invinciblement à la peine. Au reste, quoique Monsieur . . . soit encore plein de vie & de santé, on peut dire sans blesser sa modestie, qu'il a été dans sa jeunesse un des hommes de France les mieux faits, & du meilleur air. Je lui ai entendu rendre cette justice par plusieurs personnes qui l'ont connu, il y a plus de trente-cinq ans: il est encore, malgré son grand âge, d'une figure très-prévenante, & du caractère le plus aimable du monde. Si l'on trouve dans cette histoire quelques aventures surprenantes, on doit se souvenir, que c'est ce qui les rend dignes d'être communiquées au Public. Des événemens communs intéressent trop peu, pour mériter d'être écrits. Le stile est simple & naturel, tel qu'on le doit attendre d'une personne de Condition, qui s'attache plus à l'exacritude de la vérité, qu'aux ornemens du langage.

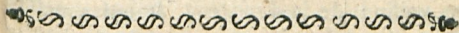
MEMOI-



MEMOIRES

DU

MARQUIS DE ***



LIVRE PREMIER.

JE n'ai aucun intérêt à prévenir le Lecteur sur le récit que je vais faire des principaux événemens de ma vie. On lira cette Histoire, si l'on trouve qu'elle mérite d'être lûë. Je n'écris mes malheurs que pour ma propre satisfaction : ainsi je serai content, si je retire pour fruit de mon Ouvrage un peu de tranquillité dans les momens que j'ai dessein d'y emploïer.

*Carminibus quero miserarum obliviam
rerum :*

*Premia si studio consequar ista, sat est. **

Tome I.

A

La

* Ovide.

La naissance & les grands biens ne font pas toujours des moïens d'être heureux. On peut mener avec l'un & l'autre une vie très-malheureuse, quand on a le cœur formé d'une certaine façon. Je n'expliquerai point aisément ce que j'entens par cette certaine façon, dont on peut avoir le cœur formé; mais on le comprendra sans peine en lisant les tristes accidens de ma vie. Je fors d'une maison illustre, & qui a produit de grands hommes. Mes ancêtres étoient établis depuis plusieurs siècles dans une Province voisine de la France, & qui a passé enfin sous sa domination, après avoir été long-tems sous celle d'Espagne. Ce changement de maître fut embarrassant pour eux: Comme ils avoient des établissemens considérables au service du Roi d'Espagne, ils se trouvèrent dans la nécessité, ou d'y renoncer, ou de perdre leurs biens, qu'ils ne pouvoient conserver en portant les armes contre la France. Mais enfin la fidélité qu'ils crurent devoir à leurs premiers engagements, les détermina à devenir tout-à-fait Espagnols. De quatre frères qu'ils étoient, il n'y eut que le second qui se sentit le cœur François, & qui vint offrir ses services au Roi Louis XIV. Il en fut reçu comme il l'espéroit. Dès la première campagne

gne il eut une compagnie de cavalerie. Sa bonne fortune lui procura plusieurs occasions de se distinguer, dont il sût toujours profiter avec honneur; de sorte qu'il se vit bientôt à la tête d'un Régiment, avec l'estime de la Cour & de toute l'armée. Il continua à servir pendant plusieurs années, jusqu'à ce qu'il vint à songer, qu'étant le seul héritier de sa maison dans le Roïaume, l'amour qu'il devoit à son nom, l'obligeoit de ne pas le laisser éteindre dans sa personne. Cette réflexion le fit résoudre à quitter entièrement le service, & à se retirer dans sa Province pour y faire choix d'une épouse. Il alla trouver le Roi, & lui apprit en lui remettant son emploi, par quels motifs il se déterminoit à la retraite. Louis XIV. plein de cette bonté générale qu'il a toujours fait paroître pour les Officiers qui l'ont bien servi, lui permit de vendre son Régiment, & d'en tirer tout l'argent qu'il pourroit. De sorte qu'il partit fort satisfait de la Cour, & se rendit dans sa Province, où il épousa bientôt une personne de qualité & de mérite, qui lui apporta un bien considérable: le sien l'étoit aussi depuis la renonciation volontaire de ses frères. Ainsi il se vit en état de soutenir son nom, & de lui donner un nouveau lustre, si

le Ciel benissoit son mariage. Il se fit appeller le Comte de C'est le nom que les aînés de nôtre maison ont toujours porté; & aiant eu un fils dès la première année, il lui donna celui de qu'il avoit porté lui-même jusqu'alors. Son épouse eut le malheur de perdre la vie en le mettant au monde. Comme ce fils est mon pere, il est nécessaire de m'étendre un peu plus sur ce qui le regarde, parce que les aventures de sa vie ont été la source de toutes les miennes.

Mon grand-pere ne négligea rien pour l'éducation d'un fils si cher, & il eut la satisfaction de le voir répondre à ses espérances. Il l'envoia de bonne heure à Paris. Ses progrès furent prompts dans toutes les sciences, & particulièrement dans les exercices qui conviennent aux personnes de condition. Il s'y distingua de telle sorte, que le souvenir s'en conservoit encore à l'Académie, lorsque j'y fus envoié au bout de vingt ans. Après s'être formé heureusement pour tout ce qui regarde l'esprit & le corps, il acheva de se polir dans le commerce des plus honnêtes gens de Paris & de la Cour. Il passa ainsi quelques années sans autre occupation, que celle de s'instruire & de se donner du plaisir. Heureux s'il eût
fû

fût profiter de l'estime où il étoit déjà dans le monde ! Mais la fortune lui préparoit des obstacles , que tout son mérite ne pût lui faire surmonter.

Le Comte charmé d'apprendre par les lettres de ses amis les belles qualités d'un fils qui lui tenoit lieu de tout , ne pût résister à l'envie de le revoir. Il lui écrivit de se rendre promptement auprès de lui. Le Marquis revint , & trouva en arrivant au château toute la noblesse voisine , que la nouvelle de son retour y avoit assemblée. Il fut reçu comme on peut se l'imaginer. Son mérite lui gagna d'abord l'estime & l'amitié de tout le monde. Il y avoit parmi cette noblesse un Gentilhomme attaché particulièrement à son grand-pere. C'étoit un cadet d'une fort bonne maison de Normandie , qui avoit été son Lieutenant , lorsqu'il n'étoit encore que Capitaine de cavalerie. Un service important , qu'il en avoit reçu dans une bataille , le lui avoit rendu si cher , qu'il prit soin de sa fortune , lorsqu'il fut dans un poste plus élevé. Mais comme il ne pût alors satisfaire entièrement l'envie qu'il avoit de lui faire du bien , il lui proposa un autre parti ; ce fut de le suivre , lorsqu'il quitta le métier de la guerre ; il lui promit de lui faire passer dans quelqu'une de ses

terres une vie douce & honorable. Le Chevalier qui se trouvoit sans biens, accepta volontiers cette offre, & mon grand-père lui tint parole d'une manière bien généreuse. Il lui abandonna pour toute sa vie le revenu d'une terre, qui étoit voisine de celle où il faisoit lui-même sa demeure. Il fit meubler pour lui la maison seigneuriale qui étoit d'ailleurs en fort bon état. Il ne se borna point là: il l'engagea à prendre une épouse, & fut lui-même l'entremetteur du mariage, après lui avoir promis que s'il lui venoit des enfans, il en auroit soin comme des siens. Le Chevalier en eut deux; mais l'aîné qui étoit un garçon, mourut dans le premier âge. Il ne lui resta qu'une fille fort aimable, qui avoit seize ou dix-sept ans, lorsque mon père revint de Paris. On s' imagine bien, que parmi ceux qui s'empresèrent de lui faire honneur, le Chevalier ne fut pas des plus lents. A peine les premiers jours furent ils passés, qu'il lui proposa une partie de chasse dans les grandes forêts, qui sont le principal bien de nôtre maison. Son dessein étoit de le ramener par la sienne, où il faisoit préparer un magnifique souper. Sa fille qui n'avoit pas encore vû mon père, & qui brûloit d'envie de le voir, sur ce qu'elle avoit appris de son

son

son mérite, ne négligea rien de tout ce qui pouvoit fervir à la faire paroître avec avantage. Elle fit plus; elle se mit dans un carosse avec quelques-unes de ses amies, & se fit mener vers le lieu de la chasse, sous prétexte qu'elle vouloit prendre sa part du plaisir. Je ne sçai s'il n'entroit pas déjà dans cet empressement quelque inclination pour mon père, & quelque desir de lui en inspirer pour elle; mais si ce fut là son dessein, elle y réussit plus promptement qu'elle ne pouvoit l'espérer. Les chasseurs s'étoient dispersés dans la forêt. Le Marquis fut un des premiers que le hazard conduisit vers le carosse. Il l'aborda; & si ses premiers regards lui firent une conquête de la fille du Chevalier, il devint lui-même la sienne en un instant. Jamais passion ne fit de plus prompts progrès dans une ame. Je lui ai entendu dire bien des fois, qu'il n'avoit rien aimé serieusement jusqu'alors, & que se sentant tout d'un coup si excessivement touché, il en avoit frémi, comme par un pressentiment secret des peines que l'amour lui alloit causer. Mais toutes ses réflexions furent trop foibles contre le penchant de son cœur. Il ne trouva dans toute la soirée que de nouvelles raisons de s'enflammer davantage, & il sortit de cette maison le plus passionné de tous les hommes.

Qu'il me soit permis de faire quelques réflexions sur cette première époque de nos infortunes domestiques. C'est un soulagement que je ne puis refuser à ma douleur, & que je prie le Lecteur de m'accorder quelquefois dans cet ouvrage. Personne n'est plus persuadé que moi de la réalité d'un premier crime qui a rendu tous les hommes coupables, foibles & malheureux. C'est le fondement du Christianisme, & je ne vois rien de mieux établi. Mais si par un effet de ce premier crime toutes nos passions sont de nous, & ont leur source dans nôtre propre cœur, pourquoi ne sommes-nous pas portés également vers tout ce qui en peut être l'objet? J'explique ma pensée. Pourquoi, par exemple, tandis que le penchant général que nous avons pour les femmes n'a qu'un certain degré de force, une passion particulière dont nous sommes atteints tout d'un coup, en a-t-elle quelquefois infiniment davantage? Il me semble, qu'un sentiment d'amour qui naît avant la réflexion, ne sauroit avoir plus d'étendue que ce qu'on appelle communément la concupiscence. Or la concupiscence à l'égard des femmes n'est que ce penchant général que nous avons pour elles. Je voudrois conclurre de là, que les passions extraordinaires, telle qu'a été celle

celle de mon pere, ont quelqu'autre principe, qui se joint au dereglement causé par le péché d'origine. La Providence les permet pour des fins qui ne nous sont pas toujours connuës, mais qui sont toujours sans doute dignes d'elle. Cette pensée n'a rien d'offensant pour la sainteté de Dieu : car enfin l'amour ne nous rend point criminels, lorsque l'objet est légitime, & qu'il ne fait point négliger ce que nous devons au Créateur. Il suivroit seulement de l'opinion que je propose, qu'au lieu de maltraiter un fils qui se trouve atteint tout d'un coup d'une passion excessive, & de le vouloir guérir par la rigueur, un pere devoit recourir à des remedes plus doux, pour éviter les suites funestes que la violence produit presque toujours.

Mon pere eût été trop heureux, si le sien eût été capable de cette réflexion. Mais l'ambition ne lui permit point de la faire sitôt; & l'on verra qu'il étoit trop tard lorsqu'il la fit. Le Chevalier s'aperçut bien-tôt de ce que le Marquis avoit dans le cœur, par l'assiduité de ses visites, & par mille manières tendres, qui trahissent toujours les amans. Il se trouva d'abord dans un grand embarras. Il avoit assés d'expérience pour juger que la passion du jeune homme étoit extrê.

me, & il y trouvoit son compte pour l'intérêt de sa fille; mais il étoit généreux, & l'honneur ne lui permettoit pas d'abuser de la foiblesse du fils de son bienfaiteur. Le parti qu'il prit, fut de s'en ouvrir à mon grand-père, & de lui demander de quelle manière il vouloit qu'il se conduisit. Il en reçut une réponse honnête, & telle que la méritoit son désintéressement. Mais la première chose que fit le Comte, fut de faire appeler son fils, & de lui demander, à quoi il pensoit de s'amuser à faire l'amour dans un village, lorsqu'il ne devoit penser qu'à se distinguer dans le monde, & à commencer l'ouvrage de sa fortune. Le Marquis, sans rien déguiser, lui fit l'aveu de son attachement, mais il l'assura, que l'amour qu'il avoit pour la gloire, n'en souffriroit rien, & qu'il espéroit en donner des preuves, s'il vouloit lui procurer de l'emploi pour la première campagne. Cette réponse ne satisfit point le Comte, il voulut absolument qu'en attendant l'ouverture de la campagne, le Marquis retournât à Paris. Son dessein étoit de l'éloigner de sa maîtresse. Cet ordre parut dur au jeune amant, il ne pût s'empêcher de témoigner sa répugnance à obéir. Je vois bien ce qui t'arrête, lui dit mon grand-père, qui étoit fort absolu,
&

DU MARQUIS DE*** II

& même un peu emporté; ce n'est pas moi, c'est ta maitresse: mais tu te flates, si tu crois, que j'approuverai ta folle amour, & que je souffrirai que tu l'entretiennes sous mes yeux: en un mot, je te laisse deux partis à prendre, & n'attens pas que je puisse changer; choisis de partir dans deux jours, ou de ne plus voir la fille du Chevalier.

Un coup de foudre auroit moins abbatu le pauvre Marquis: le respect qu'il avoit pour son père l'arrêta quelques momens; mais sa passion étoit trop forte pour céder. Il fit part de sa douleur à son amante; & il la trouva aussi affligée, que lui. Le Chevalier, à qui mon grand-père avoit laissé voir qu'il n'approuvoit pas cette passion, avoit déjà fait défense à sa fille, de marquer le moindre retour pour la tendresse du Marquis. Les deux amans se vengèrent de cette conduite qui leur parut une injustice, par des sermens réitérés de s'aimer toujours. Cependant le Comte fit réflexion que malgré l'autorité paternelle, il auroit peut-être peine à se faire obéir de son fils. Pour se délivrer de cette inquiétude, il résolut de marier la fille du Chavalier, & de lui faire assés de bien pour lui procurer un parti avantageux. Il proposa la chose au Chevalier, qui y consentit, avec reconnois-

fance. Il ne fut pas difficile de lui trouver un époux. Les conditions du mariage furent acceptées en peu de tems, & le jour marqué pour la cérémonie. Quel fut le desespoir du Marquis à cette funeste nouvelle! Il ne pouvoit être égalé que par celui de sa maîtresse. Ils se virent pour déplorer leur sort, & se trouvant l'un & l'autre plus aimables que jamais, ils firent de nouveaux sermens de s'être toujours fidèles. Cependant quel moïen d'éviter le malheur qui les menaçoit! Ils crurent qu'il ne leur en restoit plus d'autre que la fuite; & ils s'y résolurent, dans le dessein de se lier par les nœuds du Sacrement, lorsqu'ils seroient en sûreté. Dès le même jour, mon pere affecta une grande tranquillité, pour réussir mieux dans les mesures qu'il vouloit prendre. Il emprunta secrètement des sommes considérables de ses amis & de quelques fermiers; s'ouvrit de tout à son valet de chambre, qui étoit un garçon fidèle & de bon sens; il lui donna ordre de faire secrètement les apprêts nécessaires. Enfin lorsque tout fut disposé pour son départ, il se mit dans sa chaise, comme s'il eût eu dessein d'aller voir un ami, & il se rendit le soir chés sa maîtresse qui l'attendoit, comme ils en étoient convenus, & qui s'abandonna à sa

sa conduite pour se sauver ensemble à la faveur de la nuit, & sous les auspices de l'amour.

Ils prirent le chemin de la frontière qui n'est éloignée que de quelques lieux; de sorte qu'ils se trouvèrent hors du Royaume, lorsque le jour vint les éclairer. Dans un pays qui n'est point sujet aux Loix Françaises, ils se firent marier sans peine par le Curé du premier village où ils s'arrêtèrent. Ils commencèrent alors à vivre en époux: mais comme il importoit au Marquis de ne pas demeurer longtemps dans un lieu où il pouvoit être reconnu, ils allèrent droit à N . . . grande ville & bien peuplée, dans l'espérance d'y vivre avec plus de liberté. Ils changèrent de nom en arrivant, & se firent appeler Monsieur & Madame de Montjeu. Après avoir passé quelques jours dans une Hôtellerie, ils louèrent un appartement meublé chés un riche négociant qui avoit encore plus de probité que de richesses, & dont l'amitié fut dans la suite très-avantageuse à mon père. Ce fut là qu'ils commencèrent à goûter les douceurs d'un amour tranquille; & loin que l'habitude de se voir ait jamais pû le diminuer, il ne fit qu'augmenter sans cesse jusqu'à la fin de leur vie. Ma naissance en fut le premier fruit. Je

vins au monde le . . Avril 16. . . . J'y fis mon entrée d'une manière plaifante, & qui mérite d'être rapportée. Ma mère fut faisie fi fubitement de fes premières douleurs, qu'on n'eut point le tems de faire venir l'Accoucheufe. Sa femme de chambre & la Brie le fidèle valet de mon père en firent l'office; mon père lui-même fut obligé d'y prêter quelques secours; & grace à leur adresse, ma mère ni moi n'en ressentîmes aucun accident fâcheux. Je fus adoré dans nôtre petite famille. Mon père m'appelloit l'enfant de son amour. Il ne pouvoit me perdre un moment de vûe fans inquiétude; & lorsqu'il étoit à la maison, ses yeux étoient presque toujours attachés sur son épouse & sur son fils. Quelques mois avant que je fusse né, il avoit envoié la Brie en France pour s'informer secretement de l'effet que sa fuite avoit produit, & de la disposition où mon grand-père étoit à son égard. La Brie étoit revenu avec les nouvelles les plus affligeantes. Mon grand-père, qui avoit toujours été d'une humeur fort vive, & que son grand âge ne rendoit pas plus modéré, avoit donné des marques furieuses de colère à la première nouvelle du départ & de l'enlèvement: lorsqu'il fut las de ces témoignages extérieurs d'emportement & de fureur,

furéur, le ressentiment de son cœur n'en fut pas moindre. Desespéré de voir tous les projets qu'il avoit formés pour la grandeur de sa maison, & auxquels il avoit tout rapporté depuis son mariage, s'en aller en fumée par la mauvaise conduite de son fils, il entra dans une rage qui ne pût être exprimée; & il protesta à ses amis, qu'il souhaitoit pour mourir content, de pouvoir tuer ce fils ingrat de sa propre main. La première marque qu'il lui donna de sa haine, fut de le deshériter par un Acte authentique. Ensuite pour le mieux punir, il pensa à se remarier, & il jetta les yeux sur une fille assés jolie, qui n'avoit guères plus de dix-huit ans. Il en eut deux enfans, malgré son grand âge. Ces tristes nouvelles chagrinèrent extrêmement mon père. Car bien qu'il se fût assés attendu, que la colére du Comte ne manqueroit pas d'abord d'éclater, il ne s'étoit pas imaginé qu'il en pût jamais venir à de telles extrémités, & il avoit toujours fait fonds sur le retour de sa tendresse, après que ses premiers transports seroient calmés; de sorte qu'il ne pouvoit penser sans une extrême douleur, qu'il étoit l'objet de toute la haine, & peut-être de la malédiction de celui dont il tenoit la vie. Mille idées effraïantes venoient
avec

avec cela l'assiéger du côté de l'avenir. Il considéroit quel alloit être le sort de son épouse, de son fils, & peut-être de plusieurs autres enfans, qu'il n'étoit point en état d'entretenir selon leur condition. Il n'avoit lui-même que vingt ans. Où trouver des ressources contre les nécessités d'une longue vie ? Ces cruelles inquiétudes l'agitoient si vivement, qu'il n'étoit pas toujours le maître de les tenir renfermées dans son cœur, & qu'il en paroïssoit malgré lui quelque chose sur son visage. Lorsque ma mere s'appercevoit de son trouble, il s'efforçoit de prendre un air plus tranquille, de peur qu'elle ne vint à partager ses peines, si elle en eût connu la cause; & il lui reprochoit tendrement de s'allarmer mal-à-propos. Mais il n'eut point tant de réserve avec un intime ami qu'il s'étoit fait depuis son séjour à N . . . C'étoit le négociant, chés lequel j'ai dit que nous étions logés. Il s'appelloit Monsieur Pucket, & mon pere se tenoit fort assuré de sa droiture & de sa discrétion. Un jour qu'ils étoient ensemble à la promenade, & que cet honnête homme lui eut demandé le sujet de cette profonde tristesse où il le voïoit souvent; il lui raconta avec ouverture de cœur toute son aventure, sans prendre d'autre précaution

tion que de lui cacher son nom & le lieu de sa naissance. Il ne lui déguisa pas même l'embarras où il apprehendoit de tomber, par rapport à sa petite famille, ni tout de qu'il envisageoit de triste du côté de l'avenir. Ce discours attendrit Monsieur Puget qui avoit le cœur excellent. Il fit des reproches à mon pere, de ce qu'il ne l'avoit pas jugé plutôt digne de sa confiance; il témoigna prendre un intérêt sincere à son infortune, & il finit en l'assurant qu'il vouloit partager avec lui ses richesses qui passoient pour être immenses. Je ne suis point marié, ajoûta-t-il, vous me tiendrez lieu d'un enfant chéri. J'ai assés d'années pour être vôtre pere, & je m'estimerai très-heureux, si vous me permettez de vous regarder deormais comme mon fils.

Surpris d'une générosité si peu ordinaire, mon pere fut quelque tems à chercher sa réponse. Enfin il reprit la parole, pour exprimer sa reconnoissance à un ami d'une trempe si rare. Il lui dit, que son dessein, en lui exposant l'état de sa fortune, n'avoit point été de s'attirer une marque si peu attendüe d'affection; que s'il lui demandoit quelque chose, c'étoit seulement de la tendresse, & un peu de compassion pour ses peines. Qu'au reste en se ménageant comme il faisoit depuis son

son arrivée, il comptoit d'être encore en état pendant quelques années de ne pas craindre la misère, parce qu'il avoit eu la précaution de recueillir quelque argent avant son départ: qu'il espéroit que durant ce tems-là le Ciel lui feroit maître l'occasion de s'employer à quelque chose, soit à la guerre où sa naissance & son courage lui pourroient attirer quelque distinction, soit dans quelqu'autre rencontre qu'il ne prévoioit point, mais qu'il osoit tout espérer de la bonté du souverain Maître, qui n'abandonne jamais l'innocence malheureuse. Je vois bien, répartit Monsieur Puget, que vous ne me jugez pas digne de l'honneur que je vous priois de me faire: Je ne m'en plains point, pourvû que vous soiez persuadé que mes offres venoient d'estime & d'amitié. Voici une autre manière de vous rendre service, que vous goûterez peut-être davantage. Je fais un trafic considérable, qui m'a rendu riche en peu d'années: il faut que vous preniez part à mon commerce. Ne croiez pas que je veuille faire de vous un marchand. Vous me confierez une partie de vôtre argent, & vous vous reposerez sur moi du soin de le faire valoir. Une offre de cette nature ne pouvoit être refusée: mon père l'accepta. Il mit entre les mains de
Monsieur

Monsieur Puget deux mille écus, qui étoient à peu près le tiers de l'argent qui lui restoit. Son bonheur, ou pour mieux dire, le zèle de son généreux ami fut tel, que dès la première année ces deux mille écus lui en valurent quatre autres mille. Il retira alors les six mille livres, & laissa dans le commerce les douze cens pistoles qu'il avoit gagnées. Elles multiplièrent de telle sorte par les soins de M. Puget, qu'un si prompt accroissement ne me parut pas vraisemblable lorsque je fus en âge d'en prendre connoissance; & j'ai crû jusqu'aujourd'hui, quoique cet illustre négociant nous ait toujours protesté le contraire, qu'il y mettoit du sien lorsqu'il apportoit à mon père des sommes si considérables.

Ce changement dans nôtre fortune, nous en fit mettre aussi dans nôtre manière de vivre. Le nombre de nos domestiques fut augmenté, & nôtre table servie avec plus d'ordre & d'abondance; pour moi qui commençois à sortir de l'enfance, on me donna un laquais qui eut ordre de me suivre en tous lieux. Mon père & ma mère étendirent leurs connoissances dans la ville, & furent reçus avec agrément chés tout ce qu'il y avoit de personnes de distinction. Ce n'est pas qu'ils ne fussent déjà assés connus: car, soit

soit qu'il fût échapé quelque indiscretion à M. Puget ou à la Brie , soit que leur figure & certain air que les personnes de condition ne sauroient déguiser , les eût trahis , ils passioient publiquement dans la ville pour deux jeunes amans d'une naissance illustre , qui avoient été forcés de quitter le Roïaume par quelque aventure amoureuse. Cette idée , qu'on avoit d'eux , ne leur fut pas desavantageuse ; elle avoit déjà attiré la compassion de tout le monde , lorsqu'une connoissance plus particulière de leur mérite leur en attira l'estime. Nous passions donc la vie affés agréablement : mais nous ne trouvions nulle part plus de plaisir que dans nôtre propre maison. Mon pere avoit une tendresse & des complaisances pour ma mere , qui augmentoient tous les jours. Pour moi , j'avois la compagnie de ma sœur que j'aimois à l'adoration. Elle étoit née un an après moi ; de sorte que nous étions à peu près de la même grandeur & de la même portée de raison. Il n'y eut peut-être jamais plus d'amitié si tendre & si parfaite , que la nôtre. Je puis dire aussi que nous avions tous deux quelque chose d'aimable , & toute la ville en jugeoit comme nous. Ce n'est pas bleffer la modestie , que de me représenter à mon Lecteur sous une figure avantageuse ,

tageuse, puisque je parle d'un tems qui est passé. Nous faisons ma chere sœur & moi l'admiration de tous ceux qui nous connoissoient. J'ai encore le portrait de mon aimable Julie si bien gravé dans le cœur, depuis plus de trente ans que je l'ai perduë, que je tracerois ici sans peine les charmes de son visage, de sa taille & de son esprit, si ces sortes de descriptions ne convenoient plus à un Roman, qu'à une histoire serieuse.

On nous élevoit avec un soin & des attentions incroyables. Mon pere s'appliquoit lui-même à nous former les manières & les sentimens, tandis que les meilleurs maîtres nous apprenoient la Danse, la Musique, & l'Histoire. J'allois en classe chés les Pères Jesuites; mais il ne se reposoit pas tellement sur eux de mon instruction, qu'il ne veillât de tems en tems sur mon travail. Il prenoit plaisir à me faire lire en sa présence les Epîtres & les Satyres d'Horace, & les Ouvrages philosophiques de Ciceron. C'étoient les Auteurs de l'Antiquité, pour lesquels il avoit le plus d'estime & de goût. Il m'en faisoit remarquer les beautés, & il étendoit leurs pensées par ses réflexions, pour me les imprimer mieux dans l'esprit. Je profitai si bien de ses leçons, que je l'emportai sur tous mes condif.

condisciples pendant les cinq ans d'Humanité. Quand je fus arrivé à la Philosophie, il se chargea du soin de m'enseigner cette partie qu'on nomme la Morale. Il le fit, non pas de cette manière sèche & stérile, dont on le fait dans les écoles; mais en me mettant devant les yeux tout ce que la raison éclairée des lumières du Christianisme fournit de plus propre à former les mœurs, & à nous rendre véritablement sages & heureux. Il voulut que ma sœur fût présente à toutes les leçons qu'il me donna sur cette importante matière, afin qu'elle en pût tirer le même fruit que moi. Elle ne se fit pas presser, parce qu'elle aimoit naturellement tout ce qui peut servir à éclairer & à polir l'esprit. Après la Philosophie, je fis une année de Mathématique, & je finis par là le cours de mes études.

J'étois alors dans ma dix-septième année, & Julie dans sa seizième. C'étoit l'âge où mon père attendoit impatiemment que nous fussions arrivés, pour exécuter un dessein qu'il méditoit depuis longtemps. Quoiqu'il parût assés tranquille, depuis que le zèle de M. Puget l'avoit mis en état de vivre suivant sa condition, il étoit dévoré dans le fond de l'ame par un chagrin secret qui ne lui laissoit point de repos. Le souvenir d'un père irrité lui

lui revenoit sans cesse à l'esprit ; & il ne
 pouvoit soutenir cette affligeante idée. Il
 l'avoit pas manqué d'envoier la Brie en
 France tous les six mois, pour s'assurer
 que mon grand-père étoit encore en vie,
 & se conferver ainsi l'espérance de ren-
 rer quelque jour dans ses bonnes graces.
 Il avoit eu cent fois la pensée de lui
 écrire, ou de s'aller jeter à ses pieds ;
 mais la connoissance qu'il avoit de son
 umeur inflexible, & les terribles excès,
 où le Comte s'étoit porté contre lui, l'a-
 roient toujours retenu, dans la crainte
 de l'aigrir peut-être encore plus par sa
 présence ou par ses lettres. Lorsqu'il se
 vit deux enfans, & qu'à mesure que nous
 avancions en âge, il crut découvrir en
 nous quelques bonnes qualités, il résolut
 de nous emploier ma sœur & moi à sa
 réconciliation. J'étois à dix-sept ans d'u-
 ne taille affés avantageuse : ma sœur étoit,
 comme j'ai déjà dit, d'une figure à s'at-
 tirer tous les regards ; il nous crut donc
 en état d'entrer dans ses desseins ; & il
 nous prit un jour en particulier pour nous
 en faire l'ouverture.

Il commença par nous apprendre nôtre
 naissance, & le véritable nom de nôtre
 maison, que nous avions toujours ignoré.
 Nous en eûmes une joie extrême, car
 l'ignorance où l'on nous tenoit là-dessus,
 nous

nous avoit toujours affligés ; & quoique la curiosité nous eût porté plusieurs fois à en demander quelque chose à mon pere, le respect nous avoit toujours retenus. Ensuite il nous raconta l'histoire de son amour, de sa fuite & de son mariage ; la colére du Comte son pere, les suites qu'elle avoit euës ; & tout ce que j'ai rapporté jusqu'ici dans ces Mémoires. Il nous communiqua le dessein qu'il avoit de nous envoyer en France, pour travailler à remettre la paix dans la famille. Enfin il nous demanda, si nous n'entreprendrions pas volontiers ce voiage, dont le succès nous devoit être aussi avantageux qu'à lui.

Je répondis, qu'ayant un empire absolu sur nous, il ne devoit point douter de nôtre obéissance, sur tout pour une entreprise de cette nature, où nôtre inclination nous porteroit encore plus que ses commandemens. Ma sœur lui fit à peu près là même réponse. C'est assés, reprit-il, en nous embrassant tendrement, je ne me défiois point de vôtre bon naturel. Vous partirez donc incessamment ; je vais faire part à vôtre mere de nôtre résolution, & donner ordre, qu'on prépare ce qui est nécessaire pour vôtre départ. Il nous quitta, & nous demeurâmes Julie & moi fort satisfaits de tout

ce

ce que nous venions d'entendre. Ma mère ne le fut pas tant, lorsqu'elle eut appris nôtre projet. La tendresse infinie qu'elle avoit pour nous, lui faisoit tout craindre d'un voïage, qui alloit nous séparer d'elle. Tout ce que nous pûmes lui dire pour la rassûrer, ne diminua point ses craintes; elle trembloit, comme si elle eût prévu une partie du cruël malheur qui devoit nous arriver. Nous ne laissâmes point de partir quelques jours après. Mon père me donna la Brie, en qui il avoit une entiere confiance; & je pris avec lui Scoti, qui me servoit depuis plusieurs années. Ma mère donna sa femme de chambre à ma sœur, nous nous mîmes dans une berline à quatre chevaux, la femme de chambre avec nous. La Brie & Scoti étoient à cheval.

Nous fîmes la route heureusement, & nous arrivâmes à la belle terre de mon grand-père, après cinq jours de marche. Nous étions convenus ma sœur & moi de la manière dont nous nous y prendrions pour l'aborder, & pour découvrir ses sentimens avant que de lui faire connoître qui nous étions. Nous ne jugeâmes point à propos d'aller descendre au château: nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie, d'où j'envoiai Scoti pour savoir, si Monsieur le Comte pouvoit recevoir la visite

de deux jeunes personnes de qualité, qui passioient par ses terres. On lui fit une réponse civile. Nous nous rendîmes aussitôt au château. L'on nous introduisit dans une salle basse, où nous trouvâmes M. le Comte seul. Je fus frappé d'abord de la ressemblance, que je crus remarquer entre ses traits & ceux de mon père. Quoiqu'il n'eût guères moins de soixante & dix ans, il étoit encore frais, droit & vigoureux. Nous lui fîmes une révérence fort basse, & je lui dis que l'honneur que nous avions ma sœur & moi d'être connus particulièrement d'une personne qui le touchoit de fort près, nous procuroit celui de lui présenter nos civilités respectueuses; que devant faire le voiage de France, & aiant offert nos services à M. le Marquis de N . . . il nous avoit chargé de Que me dites-vous, Monsieur, s'écria-t-il en m'interrompant, mon fils vit-il encore? Est-il possible qu'il vive, & que depuis dix-huit ans il ne m'ait pas donné la moindre marque qu'il se souvienne de moi? Ah le fils dénaturé! Me suis-je trompé dans l'opinion que j'ai toujours eue de lui? Et n'ai-je pas fait encore trop peu pour punir un tel monstre? Si vous voulez m'obliger, Monsieur, continua-t-il, vous ne me parlerez pas davantage de ce fils ingrat: je l'abandonne

donne à sa mauvaise destinée : ce qui n'empêche point que je ne vous voie chés moi vous & Mademoiselle vôtre sœur avec beaucoup de satisfaction , & que je ne sois très-sensible à l'honneur que vous me faites.

Je ne m'étois pas attendu, Monsieur, repris-je en affectant de l'étonnement, que la commission dont je me suis chargé vous dût être desagréable. C'en sera une bien fâcheuse pour moi, que de rapporter à Monsieur vôtre fils ce que je viens d'entendre de vôtre bouche, brûlant, comme je l'ai vû, de se remettre dans vos bonnes graces, il mourra de douleur lorsque cette espérance lui sera ôtée; ou si le Ciel lui conserve la vie, ce sera pour en traîner une bien languissante, & bien malheureuse. Cependant, Monsieur, j'ose dire, que Monsieur vôtre fils méritoit un autre sort. Il est inconcevable qu'avec tant de mérite & l'honneur d'être né de vous, il puisse lui manquer quelque chose pour être heureux. C'est un exemple étrange de la bizarrerie de la fortune; mais il n'est pas croïable que cela puisse durer. Pour moi, sur ce que je commence à voir aujourd'hui de vos manières généreuses & pleines de bonté, je suis persuadé, Monsieur, que la douleur & le respect de Monsieur le

Marquis vous toucheront à la fin , & que vous ne vous refondrez jamais à laisser périr du regret de vous avoir offensé , un fils si aimable & si vertueux. Je vois bien , Monsieur , reprit - il , qu'il vous a imposé par une fausse apparence de vertu : mais sachez que la première & la plus essentielle est de rendre ce qu'on doit aux personnes de qui l'on tient la naissance. Rien ne peut dispenser d'un si juste devoir. Un fils ingrat ne fauroit être qu'un malhonnête homme. Jugez donc du mien , non par quelques qualités superficielles qui peuvent éblouir , mais par l'indigne conduite qu'il continué de tenir à mon égard , après m'avoir causé par sa fuite le plus mortel chagrin qu'un père puisse recevoir.

Je craignis de l'aigrir , en lui repliquant d'une manière qui sentit la contestation. Mon entreprise alloit bien jusques-là ; car il paroïssoit assés par le discours que je viens de rapporter , que ce n'étoit plus tant la fuite de mon père , qui lui tenoit au cœur , que son silence obstiné , qu'il regardoit comme l'effet d'un mauvais naturel , & comme une marque de mépris pour sa personne. Je fis cette réflexion sur le champ , & je trouvai , que c'étoit déjà beaucoup que sa colère eût changé d'objet. Il m'étoit facile de lui faire perdre

dre

dre cette dernière idée , en lui exposant, selon la vérité , les sentimens de mon père. C'est ce que je crus devoir faire sans attendre davantage. Je commençai donc une peinture vive & touchante de la triste situation du Marquis , depuis qu'il avoit eu le malheur de tomber dans sa disgrâce. J'exprimai ses agitations, ses inquiétudes , le changement de son humeur , & celui même de sa santé , qui s'affoiblissoit tous les jours. J'appuiai beaucoup sur le soin qu'il avoit eu d'envoyer plus d'une fois tous les ans un de ses domestiques en France , sans autre intérêt que celui qu'un amour véritablement filial lui faisoit prendre à la conservation de son père. J'ajoutai que cet amour & ce respect alloit si loin , que l'exhérédation même ne l'avoit point altéré : qu'à la vérité il avoit eu des raisons de n'être pas si sensible à ce sujet de peine , parce que la fortune l'avoit assez favorisé , pour l'empêcher de craindre la misère ; mais qu'il n'en étoit que plus estimable d'avoir su conserver de pareils sentimens pour un père , dont il se voïoit maltraité , & duquel il pouvoit néanmoins se passer aisément. Qu'au reste sa douleur étoit devenuë celle de toute sa famille ; qu'il l'avoit communiquée à son épouse & à ses enfans , & que rien n'étoit plus tritte

que de les entendre accuser la fortune, & se plaindre ensemble du malheur qu'ils avoient de ne pouvoir passer leurs jours auprès de leur père commun, dont la présence feroit toute leur joie & tout leur bonheur.

Le vieillard m'interrompit encore en cet endroit, & il me dit d'un air, qui me fit lire dans ses yeux l'agitation de son ame: Il a donc des enfans? Je me jettai à ses genoux sans tarder plus longtems; ma sœur fit la même chose: Vous les voyez à vos pieds, lui dis-je, ces enfans affligés de la douleur de leur père, & pleins de leur propre douleur. Nous sommes tous deux de votre sang; accordez nous la grace de nôtre père, & de vôtre fils. Julie ne pouvoit retenir ses larmes, & je me trouvai le cœur si serré, que je ne pûs m'empêcher d'en répandre aussi. Il n'y a point de paroles qui puissent exprimer tout ce qui se passa dans ce tendre moment. Nous nous levâmes pour nous jeter au cou du vieillard, qui paroissoit comme immobile de surprise & de saisissement. Ah! mes enfans, s'écria-t-il en nous embrassant tous deux avec une tendresse admirable, je n'ai jamais senti comme aujourd'hui ce que c'est que la nature. Ah! que vous m'allez être chers! Mais vous m'avez causé trop

trop de joie tout d'un coup, & je crains bien de ne la pouvoir soutenir. En disant cela, un ruisseau de larmes couloit le long de ses jouës; & ma sœur & moi nous n'en répandions pas moins. Nous nous assimes tous deux auprès de lui: il nous prit à chacun une de nos mains qu'il tenoit serrées dans les siennes, & il voulut que nous lui fissions le récit de tout ce qui étoit arrivé à mon père depuis leur funeste division. Je priai Julie qui n'avoit point encore parlé, de lui donner cette satisfaction: elle le fit avec une grace merveilleuse. Nous saluâmes ensuite la belle-mère de mon père, qui étoit une Dame de fort bonne mine: mais je découvris aisément par ses manières contraintes, qu'elle ne nous voïoit pas de bon œil, quoiqu'elle affectât de nous faire mille caresses pour ne pas déplaire à mon grand-père. Elle nous fit venir ses deux fils qui nous parurent fort bien élevés. Le cadet sur-tout avoit déjà bien du mérite pour son âge, qui n'étoit que d'onze ou douze ans. Cet enfant, par un effet de simparchie naturelle, prit tant d'amitié pour moi, qu'il ne pouvoit me quitter un moment. J'en conçus aussi beaucoup pour lui; l'on verra dans la suite de cette histoire, combien son affection me devint avantageuse.

Cependant le château retentissoit de cris de joie & d'étonnement ; les paisans du Bourg se joignirent aux domestiques pour nous donner des témoignages de leur zèle. Ils allumèrent des feux, & tirèrent quantité de coups, qui se firent entendre pendant toute la nuit. Nôtre dessein étoit d'aller voir dès le lendemain Monsieur le Chevalier . . . qui étoit nôtre grand-père maternel ; mais la nouvelle de nôtre arrivée étant allée le soir même jusqu'à lui, il ne pût résister à l'impatience qu'il eut de nous voir. Nous fumes surpris lorsqu'on vint avertir pendant le souper, qu'il entroit dans la cour du château. Nous nous levâmes pour aller au-devant de lui ; & cette scène fut encore des plus touchantes. Il se mit à table avec nous. Les deux vieillards ne se lassent point de nous regarder, & de nous faire entrer dans toutes sortes de détails par rapport à mon père & à ma mère. Nous les satisfaisions sur toutes les questions qu'ils nous faisoient, & nous leur donnions ma sœur & moi des marques de respect & de tendresse, dont ils étoient charmés.

Nous nous retirâmes assés tard. Il n'y a personne qui ne juge qu'après une journée passée si heureusement, & étant d'ailleurs un peu fatigué du voiage, je ne dûsse

dûsse dormir toute la nuit d'un profond sommeil. Je me mis au lit avec cette espérance ; mais , justes Cieux ! dans quel état me trouvai-je bientôt ! Tout ce qu'il y eut jamais de songes affreux & funestes se présentèrent à mon imagination. Je vis une foule de spectres qui m'environnoient. La terre , sur laquelle je marchois , étoit couverte de corps morts , & à demi pourris. J'entendis des cris perçans & lugubres , qui me pénétoient d'horreur & de faiblesse. Je jettois les yeux de tous côtés , mais il ne se présentoit rien qui pût me rassûrer. J'entrai dans une forêt fort sombre , que j'aperçus devant moi tout d'un coup : à peine eus-je fait les premiers pas , que mes pieds devinrent immobiles ; mes habits se changèrent en écorce , mes mains en branches ; en un mot , je me vis transformé en un grand arbre. Je trouvais d'abord quelque consolation dans un sort si bizarre , parce qu'il me sembloit , que cette métamorphose me déroberoit aux terribles fantômes qui m'avoient causé tant de fraïeur ; mais un moment après je les vis venir plus affreux que jamais. Ils m'eurent bientôt démêlé parmi les autres arbres ; il y en eut un qui monta sur mes branches pour les couper avec un fer tranchant ; mes prières ni mes

B. 5

larmes

larmes ne pûrent l'attendrir, il me donna plusieurs coups dont il m'abattit autant de branches : mon sang couloit à grands flots, & je ressentois des douleurs inexprimables. Pendant que je souffrois ce cruel martire, & que la forêt retentissoit de mes cris, il me sembla que je vois Julie toute éplorée, qui accouroit à mon secours ; mais les spectres ne l'eurent pas plutôt apperçûë, qu'ils me quittèrent pour aller vers elle, comme s'ils eussent eu dessein de s'en saisir. Ce fut alors que ne me possédant plus, je m'agitai si furieusement, que je tombai de mon lit avec assés de violence. Cette chute me réveilla, & j'eus beaucoup de joie en reconnoissant que tout ce qui venoit de m'arriver, n'étoit qu'un songe.

Scoti qui étoit couché dans un cabinet, dont la porte communicoit à ma chambre, accourut au bruit que je fis en tombant. Il fut tout effraïé de me trouver à terre, mouillé de sueur, & le visage enflammé. Je lui fis allumer du feu, & je m'assis avec ma robe de chambre. Cependant l'affection extrême que j'avois pour ma sœur, me fit craindre qu'il ne lui fût arrivé peut-être quelque malheur, dont le Ciel eût voulu m'avertir pendant mon sommeil. Je courus vite à son appartement, qui n'étoit pas éloigné du mien.

mien. Elle s'éveilla au bruit que je fis en ouvrant sa porte ; & m'ayant apperçu, elle me demanda comment je me portois , & pourquoi je m'étois levé si matin. Ah ! ma chere sœur, lui dis-je, vous portez-vous bien vous-même ? Que vous m'avez causé d'allarmes pendant cette nuit ! & que j'ai de joie de vous voir tranquille & en sureté dans vôtre lit ! Elle vouloit savoir ce qui me faisoit parler de la sorte. Je lui racontai mon rêve, dont nous ne fîmes que rire , lorsqu'elle m'eut assuré qu'elle avoit bien passé la nuit , qu'elle n'avoit pas vû de spectres qui eussent couru après elle. Je ne me remis point au lit , quoiqu'il fût tout au plus trois heures du matin. J m'occupai à écrire une longue lettre au Marquis mon père , par laquelle je lui apprenois l'heureux succès de nôtre voïage , & je le pressois de se rendre incessamment auprès du vieux Comte , qui n'avoit point de plus forte envie que de le revoir. Je chargeai la Brie de ma lettre , & je le fis partir en poste dès qu'il fut jour , afin qu'il pût confirmer de bouche ces agréables nouvelles.

J'allai ensuite rendre mes devoirs au Comte & au Chevalier mes deux grands-pères. Je trouvai le premier avec un grand mal de côté , qui l'avoit tourmenté

pendant toute la nuit. Il se fit saigner, & il prit quelques remedes, qui n'empêchèrent point que la fièvre ne le faist l'après midi. Elle fut néanmoins si legere pendant les huit premiers jours, qu'elle n'étoit point capable de nous alarmer; mais elle augmenta tout d'un coup si violemment, que le vieillard s'aperçut bien lui même qu'il lui restoit peu de tems à vivre. La première chose à laquelle il fit attention, fut à revoquer dans toutes les formes l'acte par lequel il avoit exclu mon père de sa succession, & à le déclarer son héritier. Il fit venir ensuite son Chapelain, auquel il fit sa confession, & reçut de lui les Sacremens de l'Eglise. Comme je ne le quittois pas d'un moment, il me parloit de tems en tems avec beaucoup de tendresse, & il me marquoit sur tout un extrême regret de s'être privé si longtems de la satisfaction qu'il auroit pû trouver à vivre en bonne intelligence avec le Marquis. Il défendit absolument qu'on l'envoît chercher pour recevoir ses derniers soupirs; & la raison qu'il en apportoit, c'est que se sentant trop proche de la mort, pour espérer que le Marquis pût le trouver en vie à son arrivée, il ne vouloit point lui donner la fatigue d'un voiage inutile, ni l'affliger trop en lui apprenant tout d'un coup.

coup la perte qu'il alloit faire. Effectivement, il s'affoiblit si fort vers le soir du neuvième jour de sa maladie, qu'il ne pût résister à un furieux redoublement, qui lui survint pendant la nuit. Il mourut après nous avoir donné sa bénédiction à Julie & à moi.

Cette perte imprévue nous affligea sensiblement; mais nous étions touchés sur tout de la douleur que nous savions, qu'elle causeroit à mon père. Le même jour, comme nous nous entretenions là-dessus, on m'apporta une lettre de lui, par laquelle il me marquoit que l'unique raison qui l'eût empêché de partir, après avoir reçu la mienne, étoit une maladie considérable survenue à ma mère depuis notre départ; qu'il avoit appréhendé de la perdre, & qu'elle n'étoit point encore hors de danger. Cette nouvelle me jeta dans une extrême inquiétude. Je me trouvois partagé entre l'obligation de rendre les derniers devoirs à mon grand-père qui venoit de mourir, & celle d'aller consoler mon père, & contribuer de tout mon pouvoir à la guérison de ma mère. J'appris qu'il y avoit deux lettres du Marquis avec celle qui étoit pour moi; l'une pour le feu Comte, & l'autre pour mon grand-père le Chevalier. J'allai prendre conseil de celui-ci, qui étoit déjà in-

fruit de la maladie de sa fille par la lettre qu'il venoit de recevoir. Il prévint la demande que j'allois lui faire: Je vais partir en poste, me dit-il, pour me rendre auprès de ma fille; vous me suivrez si vous voulez dans quelques jours; mais il faut auparavant que vous fassiez les funérailles de Monsieur le Comte. Il partit sur le champ. Nous demeurâmes encore trois jours au château, occupés de l'appareil funebre, & des visites de toute la noblesse du país.

Nous ne fûmes pas plutôt libres, que nous nous mîmes dans nôtre berline, avec une grande impatience de revoir ce que nous avions de plus cher au monde. Nous n'étions plus de cette humeur gaïe, ni dans cette disposition à la joie que nous avions apportée en venant. La mort de mon grand-père, qui venoit d'expirer à nos yeux, & la pensée du péril où se trouvoit ma mère, nous jetèrent dans un abbâtement dont tous nos entretiens se ressentirent. Julie pensoit d'une manière fort juste, & s'exprimoit avec une douceur & un agrément infini. Mais tous les efforts que nous fîmes pour surmonter nôtre mélancolie, dans l'espérance de trouver la Marquise en meilleur état à nôtre arrivée, furent inutiles. La conversation retomboit toujours sur des sujets.

jets tristes & affligeans. Nous dimes les choses les plus touchantes du monde sur la mort, sur le peu de raison qu'on a de compter sur la vie, & sur la vanité de tout ce qu'on appelle les biens & les plaisirs de la terre. Je me souviens que ma chere sœur me disoit: Mais pourquoi regarder la mort comme une chose si terrible? Ne devoit-on pas se rendre justice, & considérer qu'étant mortels par nature, il n'y a pas plus de raison de s'affliger de la nécessité de mourir, que de mille autres nécessités, auxquelles on est assujetti? C'est nôtre sort, nous sommes nés à cette condition-là. Pour moi, je suis jeune & d'affés bonne naissance, continua-t-elle; l'on me dit tous les jours, que j'ai de l'esprit, & que je suis belle; voilà bien des raisons qui pourroient m'attacher à la vie: avec tout cela, j'ai pour elle une indifférence qui n'est pas croïable. Je consentirois de bon cœur à la perdre aujourd'hui; ou si j'emportois quelque regret, ce seroit, ajouta-t-elle en me regardant tendrement, de laisser après moi mon cher frère, à qui je suis bien sûre que ma mort causeroit un peu de douleur. Mon Dieu, ma chere Julie, lui répondis-je d'un air chagrin, parlons tant qu'il vous plaira de la mort en général; mais n'entrons point dans des applica-

plications si tristes & si défolantes. Si vous êtes persuadée, comme vous devez l'être, que vôtre mort me jetteroit dans un affreux desespoir, & qu'elle seroit sans doute suivie de la mienne, il faut que vous ne m'aimiez guères, pour prendre plaisir à me troubler par des images si funestes. Aimez la vie pour l'amour de moi, si vous ne l'aimez pas pour vous-même. Elle consentit là-dessus à nous entretenir de choses moins sérieuses; mais cela ne duroit guères, & nous en revenions à nôtre triste morale, presque sans nous en appercevoir. Hélas! n'étoit-ce pas un présage du malheur qui nous menaçoit? Et si le plus cruël de tous les destins ne m'eût pas rendu aveugle au moment de ma perte, n'y aurois-je pas fait assés d'attention pour la prévenir? Mais il étoit arrêté, que je serois un jour le plus infortuné de tous les hommes, & je touchois l'instant fatal, où mes malheurs devoient commencer.

Les premiers jours de nôtre voïage se passèrent donc fort tristement. Nous mangions peu, quoique nous trouvassions de quoi faire bonne chère dans les hôtelleries qui sont sur la route. J'eus encore pendant ces deux jours mille songes effraïans, qui troublèrent mon sommeil. Si je parois trop exact à rapporter
jusqu'à

jusqu'à mes songes, ce n'est pas que j'en veuille conclurre qu'ils aient un rapport nécessaire avec les choses qui doivent nous arriver; mais l'on me permettra de croire du moins que le Ciel peut s'en servir, pour nous donner une manière d'avertissement à l'approche de certains malheurs. Quoi qu'il en soit, comme nous avions toujours marché grand train, nous étions déjà fort avancés le troisième jour, & nous comptions d'arriver le soir chés nous, lorsque notre carrosse fut arrêté dans un bois par six hommes masqués & montés sur de bons chevaux. Je ne les aperçus pas d'abord; mais aiant entendu la voix de Scoti qui leur disoit: Eh! Messieurs, à qui en voulez-vous? Je mis la tête à la portière, & je vis un de ces scélérats qui l'avoit surpris, & qui lui tenoit le pistolet appuié sur la poitrine: deux autres arrétoient le cocher; & les trois derniers s'avancèrent aulli-tôt vers moi, en criant: Pied à terre, Monsieur, pied à terre. Je n'avois point d'autres armes que mon épée: cependant je ne balançai point à descendre, après avoir recommandé à ma sœur de ne point se montrer. Je leur dis honnêtement; Est-ce mon argent, Messieurs, que vous demandez? Je vais vous le donner sans difficulté. Non, répondit l'un d'eux qui paroif-

paroissoit le plus considéré dans la troupe, on ne vous demande point votre argent, on en a même à vous offrir, si vous en aviez besoin: mais Mademoiselle votre sœur n'est-elle point dans ce carrosse? En disant cela, il descendit de cheval, & voulut s'approcher de la portière. Je l'arrêtai par le bras. Que prétendez-vous faire, lui dis-je tout transporté? vous aurez ma vie, ou vous n'avancerez pas. J'avois l'épée nuë à la main, & je le menaçois de la pointe: mais il me répondit sans s'émouvoir: Monsieur, vous n'y gagnerez rien. songez que la partie n'est pas égale: & là-dessus il voulut prendre ma sœur par la main pour la faire descendre. Elle la retira en jettant un grand cri. Pour moi, je perdis le jugement à cette vûë; & ne suivant plus que ma fureur, j'allongeai un grand coup à ce scélérat, qui retira le corps assés promptement pour n'avoir que le bras percé. Un brutal de la troupe voiant son maître blessé, me tira sur le champ un coup de pistolet; mais par le plus étrange de tous les malheurs, au lieu de me tuer, comme il le devoit, ne m'ayant tiré qu'à dix pas, la balle frisa ma tête, perça la berline, & s'en fut atteindre la trop malheureuse Julie deux doigts au dessous du sein. Elle s'écria qu'elle étoit
blessée.

bleffée , & elle se laiffa tomber fur fa femme de chambre. J'oubliai tous autre intérêt que celui de fa vie, je la pris aufi-tôt entre mes bras, & je la mis à terre pour chercher fa bleffure. Ses cruëls affaffins voulurent lui donner du fecours ; elle les repouffa avec horreur ; & attachant fes yeux fur le miens , elle me dit d'une voix mourante : Je fuis bleffée mortellement ; je fens que je n'ai plus qu'un moment à vivre , c'est Dieu qui me fauve l'honneur ; priez-le, mon cher frère , qu'il ait pitié de mon ame ; & n'oubliez jamais une fœur qui vous aimoit plus que foi-même. Un instant après elle pouffa un grand foupir , qui fut le dernier de fa vie. Les fcélérats qui venoient de la lui arracher , remontèrent à cheval dès qu'ils la virent expirée , & se fauvèrent à toute bride au travers de la forêt. Il y en eut un qui s'écria en s'éloignant : Ah ! que je fuis malheureux ! Il fut entendu de Scoti qui me l'a dit depuis : car pour moi , j'étois hors d'état de rien entendre , étant tombé tout de mon long fans connoiffance , lorsque je crus reconnoître que ma fœur ne vivoit plus.

Il est impossible que je décrive ici tout ce qui fe passa dans mon ame, & quels furent les excès de ma douleur , lors qu'étant

qu'étant revenu à moi par le secours de mes gens , j'aperçus le corps pâle & sanglant de ma chere sœur à mes pieds : j'ai eu assés de force pour soutenir de si cruëls déchiremens sans mourir , mais je n'ai point assés d'éloquence pour les exprimer. Je fus quelque tems sans pouvoir prononcer une parole. Je levois les yeux en tremblant , pour demander justice au ciel qui étoit témoin d'un si tragique spectacle. Je pris le corps dans mes bras ; & lorsque je pus ouvrir la bouche , j'appellois Julie par son nom , ne pouvant me persuader que je l'eusse perduë tout-à-fait. Je lui parlois comme si elle eût été en état de m'entendre : mais hélas ! ma chere & trop aimable Julie ne vivoit plus ; sa belle ame étoit déjà dans le sein de Dieu : car où seroit-elle allée avec tant d'innocence & de vertu ?

Cependant Scoti qui m'étoit extrêmement affectionné , me supplioit avec larmes de remonter dans la berline , pour gagner promptement un gros Bourg , qui étoit à deux petites lieuës de l'endroit où nous étions. Je remontai , sans quitter ma sœur , que je tins toujours sur mes genoux. Lorsque nous fumes descendus dans une hôtellerie du Bourg , je la fis déshabiller par sa femme de chambre,

&

& je la fis coucher dans un lit : car quoique je n'eusse guères de raison de croire qu'elle fût en vie, je me flattois encore néanmoins d'un reste d'espérance, sur ce que je lui trouvois encore un peu de chaleur. J'envoiai querir sur le champ le Curé & le Chirurgien du Bourg; ils vinrent aussi-tôt; mais ce fut pour confirmer mon malheur, en m'assurant qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Le Curé avoit beaucoup de piété & de bon sens; il fut surpris, & même effraïé du désespoir où il me vit. Il s'approcha de moi, & me tint d'abord quelques discours de consolation que je n'écoutai point. Il continua pourtant sans se rebuter; mais voïant qu'il perdoit ses peines, & craignant que le désordre de ma raison n'aboutît à quelque chose de funeste, il me prit adroitement par un autre intérêt que le mien. Je ne suis pas surpris, Monsieur, me dit-il, que vous regrettiez si amèrement Mademoiselle vôtre sœur, je viens d'apprendre qu'elle étoit infiniment aimable; mais si vous l'aimiez d'une sincère affection, comment pouvez-vous l'abandonner, lors qu'elle a le plus de besoin de vous? Croïez-vous lui être bon à quelque chose par vos larmes? Elle est devant un Juge, aux yeux duquel tous vos cris & tous vos regrets sont comptés pour rien.

Il faut de la piété de votre part, & des prières ferventes pour attirer sur elle la miséricorde de ce Juge redoutable. Voilà de quoi vous devriez vous occuper, si vous avez quelque sentiment de Religion, & une véritable tendresse pour la personne que vous regrettez. Pour moi, je m'offre à conjurer le Ciel avec vous, de lui être favorable. C'est la meilleure marque que je puisse vous donner de la part que je prens à votre perte.

Ce discours fit quelque impression sur moi. J'avois reçu une éducation chrétienne, & j'étois bien instruit des devoirs de la Religion. Je pensai qu'effectivement ma sœur pouvoit avoir besoin de quelques prières : je me souvins même qu'elle me l'avoit demandé en grace en mourant. Je consentis donc à la proposition du Curé, & je lui demandai s'il étoit seul de sa profession dans le Bourg. Il me dit qu'il feroit venir son Vicaire ; & que si je voulois plus de monde, il y avoit près de-là un Couvent de Recollets assés considérable. Je le priai d'en envoyer chercher deux. Le Père Gardien vint avec son compagnon ; de sorte qu'ils se trouvèrent quatre à prier Dieu pendant toute la nuit auprès de ma sœur. Je la passai moi-même à genoux avec eux, les interrompant à tous momens par mes soupirs & mes sanglots. Le

Le lendemain il me vint un Medecin & deux Chirurgiens , que j'avois envoié chercher dans la ville la plus voisine avec des parfums , & tout ce qui étoit nécessaire pour embaumer le corps. Je le fis mettre dans un cercueil-de fer blanc , n'en pouvant avoir un de plomb ; & je fis couvrir ce cercueil d'un bois leger , que je fis revêtir de velours noir. Tout cela s'exécuta si lentement , que je fus obligé de passer dans cet endroit le reste du jour & la nuit suivante. Je la passai comme j'avois fait la première , c'est-à-dire en prières avec les quatre Prêtres , n'ayant pris ni sommeil ni nourriture depuis deux jours ; ce qui me rendit méconnoissable. Je me disposai à partir le troisième jour au matin ; mais je me trouvai dans un embarras extrême , lorsque je vins à songer , de quelle manière j'apprendrois mon malheur à mon père & à ma mère. Il n'y avoit pas moïen de différer davantage , car je leur avois écrit la veille de nôtre départ , & je jugeois bien que ne nous voïant point arriver , ils étoient déjà dans l'inquiétude. Cependant je ne pouvois me résoudre à leur aller offrir un aussi mortel spectacle que celui de ma sœur ensevelie. Cette pensée jointe à ma douleur me causa une fièvre violente ; mais j'étois peu touché de
mes

mes propres maux. Je priai le Père Gardien des Recollets de prendre le devant, pour préparer mon père à de si tristes nouvelles. Je lui fis donner un cheval, afin qu'il pût aller plus vite. Pour moi je me mis dans ma berline auprès du cercueil, sur lequel j'eus la tête & les mains continuellement appuyés.

Lorsque je fus arrivé auprès de la ville, je mis pied à terre dans un petit village, où j'avois dit au Père Gardien de venir me rejoindre. Je le vis bientôt paroître; mais il n'étoit pas seul, le Marquis mon père étoit avec lui. Aussi-tôt que je l'eus apperçu, je marchai douze ou quinze pas au-devant de lui, & je me jettai à ses pieds en pouffant un cri pitoïable. Il m'embrassa en versant un torrent de larmes, sans pouvoir prononcer un seul mot. Mais il fut bien surpris, lorsqu'il vit qu'au lieu de me relever, je demeurai sur la terre sans connoissance & sans sentiment. C'étoit un évanouissement dont on eut assés de peine à me faire revenir. Nous entrâmes dans l'hôtellerie où je m'étois arrêté. La première chose que fit mon père, fut de se mettre à genoux devant le crucifix, qui étoit sur le cercueil, & de lui adresser sa prière d'une manière capable d'attendrir les plus durs. Il me dit ensuite,
qu'il

qu'il avoit appris du Père Gardien , que je n'avois pas pris de nourriture depuis trois jours, qu'il n'étoit point content de cela, & qu'il m'ordonnoit de prendre quelque chose à l'heure même. J'obéis sans repliquer. Nous primes avant que de partir quelques mesures pour conduire le cercueil dans un Couvent de Religieuses, où il demeura quelque tems en dépôt, jusqu'à ce qu'il fût porté en France dans le tombeau de nos ancêtres. Qui pourroit s'imaginer tout ce que je souffris, lorsqu'il fallut abandonner ce précieux cercueil, dans lequel il me sembloit que la moitié de moi-même étoit renfermé!

Cependant la Marquise étoit dangereusement malade. On se garda bien de l'informer de la mort de sa fille, & de l'état où j'étois réduit moi-même; car ma fièvre continuoit toujours avec beaucoup de violence. On ne lui parla pas même de mon arrivée; mais il étoit impossible que l'état des choses lui fût caché long-tems. J'ai déjà dit que nous lui avons écrit lorsque nous nous étions mis en chemin, & elle nous attendoit avec la dernière impatience. Lorsqu'elle vit au bout de quelques jours, que nous ne paroissions point, elle tomba dans des alarmes qui augmentèrent beaucoup son

mal. Mon père tâchoit de la remettre par des raisons inventées , auxquelles il attribuoit nôtre retardement. Il lui dit , que j'étois tombé malade en chemin ; mais que c'étoit une maladie légère , dont il n'y avoit rien à appréhender : il contrefit même l'écriture de ma sœur pour la tromper plus sûrement , & il lui montra des lettres qu'il faisoit semblant d'avoir reçu de nous. Cela lui réussit pendant quelque tems ; mais elle ne commença pas plutôt à se porter un peu mieux , qu'elle voulut monter en carrosse pour se rendre dans l'endroit , où on lui avoit dit que j'étois demeuré malade. En vain trouva - t - on de nouveaux prétextes pour l'en détourner ; elle persista si absolument dans cette résolution , qu'on n'eut plus d'autre parti à prendre , que de lui découvrir nos malheurs , tels qu'ils étoient. Mon père s'acquitta lui - même de ce triste office ; il prit la chose de fort loin , de peur qu'elle ne se trouvât trop faisie tout d'un coup. Mais qu'il est difficile d'en imposer à une mère tendre & passionnée pour ses enfans ! Elle n'eut pas besoin de tout entendre , pour concevoir de quoi il étoit question. Le Lecteur me pardonnera , si je n'entreprends point de rapporter l'effet que cet affreux récit fit sur elle. Il y a des choses qu'il vaut mieux

mieux omettre tout-à-fait, que de les décrire imparfaitement. L'infortunée Marquise retomba dans sa maladie pour n'en revenir jamais. Elle appella tant de fois la mort à son secours, qu'elle mourut effectivement dix jours après, avec le nom de sa chère fille à la bouche.

Fin du premier Livre.





MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***

LIVRE SECOND.

MOn père consterné de cette triple perte, fut long-tems incapable de consolation. Il se retira chés les Pères de l'Oratoire, dans le dessein de renoncer absolument au monde. Mes prières, mes pleurs ne purent changer cette terrible résolution, l'unique adoucissement, auquel il consentit, fut de retourner en France pour quelque tems, dans les terres qui lui appartenoient depuis la mort de mon grand-père. J'espérois que cette diversion qu'il feroit à sa douleur, pourroit insensiblement la lui faire oublier.

Nous

Nous partimes ensemble trois mois après la mort de ma mère. Nous fimes transporter avec nous les deux corps, pour être inhumés avec nos ayeux. Ce spectacle nous fit passer le voïage bien tristement. Enfin nous arrivâmes en des lieux, où contre mon espérance, tout ne servit qu'à renouveler la tristesse de mon père. Que ne dit-il point à la vûe de cette forêt fatale, où sa passion avoit commencé? Ce souvenir me touche encore. Il refusa toute sorte de visites pendant six semaines, qu'il demeura dans son château: il les emploïa à la prière, & à divers exercices de religion, se réservant à peine quelques momens pour mettre ordre à ses affaires, & pour m'assûrer sa succession. Enfin lorsqu'il crut avoir assés fait pour moi, il me fit appeller dans sa chambre, & me tint ce discours, qui fit trop d'impression sur mon ame, pour qu'il en puisse jamais être effacé; Si vous avez fait attention à ma conduite, mon fils, depuis que j'ai perdu vôtre mère & vôtre sœur, vous avez dû remarquer, que cette perte m'a changé tout entier. Je suis mort avec elles, car elles ont emporté la moitié de moi-même; & ce qui me reste de vie ne mérite plus d'en porter le nom. Mettez-moi donc aussi au rang des personnes ché-

res qui vous manquent : accoûtumez-vous à cette idée, pour vous préparer à la perte réelle que vous allez faire bien-tôt de moi. Je vous prévien, parce que je connois vôtre tendresse. Je suis certain, que vous ne me perdrez pas sans douleur ; & le Ciel sçait bien aussi, que vous êtes l'unique chose que j'excepte de l'indifférence & du mépris que j'ai pour tous les biens du monde. Vous serez toujours mon cher fils, malgré nôtre séparation ; mon cœur est encore capable de ce tendre sentiment. Mon dessein est d'entrer chés les Chartreux. N'allez point le combattre, & n'espérez point de le pouvoir détruire. J'ai mis ordre à mes affaires, & j'ai disposé de tous mes biens en vôtre faveur. Jouissez-en long-tems, soiez plus heureux que moi. Adieu. Je vous défens de me répondre, vous m'attendriez trop.

Je me jettai à ses genoux pour l'arrêter : il m'embrassa dans cette situation, en laissant tomber quelques larmes, & fortit aussi-tôt sans faire semblant d'entendre mille choses touchantes, que la douleur me faisoit dire. Quoique je ne doutasse point de la sincérité de sa résolution, & que je fusse extrêmement affligé de ne pouvoir en arrêter l'effet, j'étois bien éloigné de penser qu'il dût l'exécuter si-tôt.

tôt. De forte que je fus plus surpris que je ne puis dire, lorsque j'appris le lendemain à mon reveil, qu'il étoit parti sur les trois heures du matin pour se rendre à N C'est une Chartreuse, qui est située à une lieuë & demie de chés nous. La Brie entra dans ma chambre à sept heures. Je dormois encore: il m'éveilla, & me dit en pleurant: Ah! Monsieur, que je viens vous apprendre une triste nouvelle! mon maître est allé se faire Chartreux. Je l'y ai conduit moi-même ce matin. En arrivant au monastère, il m'a ordonné de revenir ici promptement, & de vous remettre cette clef, qui est celle de son cabinet.

Un coup de foudre m'auroit moins abbatu, que cette courte harangue. Je me jettai hors du lit sans répondre, & me donnant à peine le tems de m'habiller, je pris le chemin de la Chartreuse dans la même chaise, dont mon père s'étoit servi. Je demandai qu'on me fit parler à lui. On me répondit qu'on l'alloit avertir. Je demurai à la porte plus d'un quart d'heure sans voir paroître personne. Mon impatience étoit si grande, que je l'aurois enfoncée si j'en eusse eu la force. Enfin je la vis ouvrir, & ce fut le Prieur qui se présenta à mes yeux. Eh quoi! mon Père, lui dis-je avec un

air d'indignation , est - ce un homme comme moi qu'on laisse une heure dehors sans répondre ? Le Père m'assûra d'un air fort doux , qu'il avoit ignoré que je fusse dehors , & que c'étoit la faute du portier , qui peut-être un peu effraïé de la vivacité avec laquelle je lui avois parlé , s'étoit retiré sans m'avoir introduit dans la maison. L'excuse étoit assés vraisemblable ; d'autant plus que j'étois à la porte intérieure du monastère , qui n'étoit qu'un grillage de fer , au travers duquel le portier m'avoit parlé. Je ne laissai pas de reprendre avec chaleur : Mais , mon Père , ce n'est pas vous qu'il falloit avvertir ; je demande Monsieur le Marquis , me sera - t - il permis de lui parler ? Je suis fâché , Monsieur , me dit le Père , de ne pouvoir vous procurer cette satisfaction ; Monsieur le Marquis est résolu de ne voir personne pendant tout le tems du Noviciat. Il m'a chargé de vous dire , qu'il vous aime plus que jamais ; mais qu'il souhaite aussi que vous lui donniez un témoignage d'amour & de respect , en le laissant tranquile du moins cette année. Cette réponse me mit presque en fureur. Quoi ! m'écriai - je , vous osez me refuser de voir mon père ! Je le verrai malgré vous. C'est par vos conseils qu'il a pris la résolution d'entrer ici ; vous
l'avez

Pavez séduit, & vous voulez le retenir par vos artifices. J'ajoutai quantité d'autres choses de même nature, auxquelles le Père Prieur n'opposa que le silence, & beaucoup de modestie. J'eus quelque honte de traiter si mal un homme, qui le méritoit si peu. Je lui dis plus doucement: Est-il possible que je sois privé de la vûe de mon père, & qu'il m'impose lui-même un ordre si cruel! Allez le conjurer de ma part d'en user moins durement avec moi; qu'il m'apprenne du moins par où j'ai mérité son mépris ou sa haine. J'irai volontiers, répondit le Père; mais je vous assure déjà, que ce n'est ni haine ni mépris, qui l'empêche de vous voir.

J'attendis le retour du Père Prieur avec beaucoup d'agitation. Il revint au bout d'une demi-heure avec une lettre qu'il me présenta sans parler. Il m'est aisé de la transcrire ici, puisque je la conserve encore;

„ Si c'est pour me détourner de mon
 „ dessein, que vous avez tant d'impa-
 „ tience de me voir, c'est une espéran-
 „ ce à laquelle il faut que vous renon-
 „ ciez absolument. J'ai fait à Dieu le
 „ sacrifice de ma vie, il n'y a point de
 „ considération humaine, qui puisse me
 „ le faire retracter. Si c'est pour me

„ marquer vôtre tendresse & vôtre atta-
 „ chement , je vous tiens compte , mon
 „ cher fils , de ce témoignage d'affection,
 „ & je vous assure que vôtre souvenir
 „ ne laissera pas d'avoir toûjours place
 „ dans un cœur , que la Religion & la
 „ douleur occuperont désormais tout en-
 „ tier. Accordez - moi ce que le P. Prieur
 „ vous a demandé de ma part. Ce n'est
 „ que pour un an. Je vous conseille de
 „ l'aller passer à Paris , pour achever de
 „ vous former à l'Académie. Ne m'ou-
 „ bliez pas ; mais pensez à moi sans vous
 „ affliger. Pourquoi vous affligeriez-vous ?
 „ S'il me reste quelque douceur à espé-
 „ rer sur la terre , ce n'est que dans la
 „ solitude que je la puis trouver. Ah !
 „ laissez - moi prendre Dieu pour partage ,
 „ puisqu'il y a si peu de fond à faire sur
 „ les félicités humaines. Adieu. Vivez
 „ heureux , & ne vous souvenez de moi,
 „ que pour me rendre le Ciel favorable
 „ par vos prières.

Je connoissois si bien mon père , que
 je ne doutai plus après la lecture de cet-
 te lettre , de l'inutilité de mes instances.
 Je quittai le P. Prieur , & je retournai
 fort triste au château. J'y demeurai en-
 core quelques semaines , pendant lesquel-
 les je ne laissai point passer de jours sans
 visiter la Chartreuse. L'air de sainteté

qu'on

qu'on y respiroit, l'exemple de mon père, & peut-être aussi la tristesse dont j'étois accablé, me firent naître quelques desirs de retraite & de solitude. J'en communiquai quelque chose au Père Prieur; mais il me conseilla en homme de bon sens, de ne pas prendre pour la voix du Ciel un mouvement qui ne venoit que de la mauvaise assiette de mon ame, & de suivre plutôt la volonté du Marquis mon père, qui m'avoit ordonné d'aller passer quelque tems à Paris. Je me laissai persuader par ces raisons. Je partis peu de jours après, & je ne menai avec moi que la Brie & Scoti, qui m'étoient également affectionnés.

J'arrivai dans cette grande ville au commencement de l'année 1680. Le surnom de Grand qui venoit d'être donné au Roi Louis XIV. du consentement de toute l'Europe, fut l'occasion de quantité de fêtes publiques. Chacun s'efforçoit de marquer son zèle pour un Prince, qui faisoit tant d'honneur à la France. On ne parla pendant plusieurs jours que de feux de joie, de danses, & de festins. J'évitai des plaisirs que je n'étois point en état de goûter. Le fond de mélancolie, que je portois sans cesse, me fit choisir ma demeure dans une rue écartée du fauxbourg Saint-Germain. Je n'en

sortois que le matin pour aller prendre mes leçons à l'Académie. J'avois appris à monter à cheval dans la ville où j'avois reçu ma première éducation ; mais je trouvois dans les maîtres de Paris un air, auquel les Etrangers ne sauroient atteindre. Il en est de même pour la danse, les armes, & les autres exercices du corps. Je me rendois ensuite chés moi, où différens maîtres venoient m'apprendre la Musique, & à jouer de quelques instrumens, pour lesquels j'avois de l'inclination. Le reste du jour je l'emploiois à la lecture, & principalement à l'étude de l'Histoire. Je gardai cette conduite pendant trois mois, sans lier connoissance avec personne ; ce qui me fit regarder de plusieurs comme un homme d'un caractère farouche, & peu sociable.

Un jour que j'étois à l'Académie, je m'aperçus qu'un homme de bonne mine & fort bien mis, qui considéroit nos exercices, attachas ses yeux sur moi, comme si ma physionomie l'eût frappé, & qu'il m'examina long-tems avec beaucoup d'attention. Je vis ensuite que sans cesser de me regarder, il parloit d'une voix basse à quelques Officiers de l'Académie. Je ne fais comment je remarquai tout cela ; mais je n'y fis que légèrement réflexion, & je l'oubliai tout-à-fait un moment après.

Lors-

Lorsque je fus retourné ches moi, Scoti qui me suivoit tous les jours au Manège, me dit, que la même personne l'avoit abordé fort honnêtement, & lui avoit demandé qui j'étois : qu'ayant sù mon nom, il s'étoit informé d'où venoit la mélancolie qui paroissoit sur mon visage, & s'il étoit vrai, que je fusse un sauvage qui fuïoit le commerce des hommes; qu'après avoir été satisfait là-dessus, il avoit voulu savoir la ruë & la maison où je demeurois. Je n'attribuai toutes ces questions qu'à la curiosité qu'on a quelquefois pour un inconnu, & je n'y pensai pas davantage. Le lendemain qui étoit un jour de fête, Scoti vint m'avertir sur les huit heures du matin, que le curieux étoit à ma porte dans un carosse, & qu'il demandoit à me voir. J'étois encore au lit. Cette visite d'un homme, que je ne connoissois point, me surprit. Je lui fis dire que je n'étois pas levé; & que s'il avoit quelque chose de pressant à me communiquer, je le priois d'entrer sans façon. Il se fit conduire aussi-tôt à ma chambre, & me dit en s'approchant d'un air fort noble, qu'il venoit me demander mon amitié, & m'offrir la sienne. Je suis persuadé, Monsieur, continua-t-il, que nous lierons facilement connoissance. Je me suis senti porté à la souhaiter dès le

premier moment que j'ai eu l'honneur de vous voir au Manège; & quoique je n'espère pas, que vous puissiez prendre les mêmes sentimens pour moi sur ma physionomie, je me flate, que mon zèle & mes services pourront vous les inspirer.

Un début si obligeant demandoit une réponse civile. Je la tournai le moins mal qu'il me fut possible; & lui aiant fait quelques excuses sur ce qu'il me trouvoit au lit, je le priai de trouver bon que je prisse du moins ma robe de chambre, pour l'entretenir plus décemment. Nous nous assimes auprès du feu. Nous primes du chocolat; & ce fut après un quart d'heure de conversation indifférente, qu'il fit retomber le discours sur le motif de sa visite. Il me dit, que quelque estime qu'il eût conçu pour moi sur ma seule figure, il l'auroit peut-être conservée sans me la témoigner; mais qu'aiant demandé quelque éclaircissement à un de mes domestiques sur ma naissance, & sur la tristesse dont je lui avois paru possédé, il n'avoit pû résister à l'envie de me connoître: qu'étant malheureux comme moi, & peut-être encore plus solitaire, il s'étoit imaginé que la communication de nos chagrins pourroit avoir quelque douceur pour l'un & pour l'autre: qu'il étoit rare de trouver parmi les personnes
heureu-

heureuses & contentes, des amis qui prissent part à nos peines, jusqu'à s'en affliger avec nous; au lieu que les personnes malheureuses trouvoient de la consolation à s'attendrir ensemble, & à se plaindre de la dureté de la fortune ou de l'injustice des hommes. Enfin il m'apprit, qu'il étoit l'aîné des neveux de Monsieur le Cardinal de Janson: qu'ayant eu le malheur de se battre en duél, & de tuer son homme, il avoit été contraint de sortir du Roïaume: qu'il avoit erré long-tems, toujours persécuté par la fortune: que tout le crédit de son oncle ne pouvoit lui faire obtenir sa grace; que pressé cependant du désir de revoir sa patrie, il étoit rentré en France, malgré les ordres du Roi: qu'il se faisoit appeller le Marquis de Rosambert: que sa vie étoit continuellement en danger; mais que cette pensée faisoit moins d'impression sur lui, que mille sujets particuliers de douleur, qui rendoient sa vie très-malheureuse. Il me promit le récit de ses aventures, lorsque l'habitude de nous voir nous auroit rendus plus familiers, & il me pria de la manière la plus tendre de lui accorder ma confiance, comme il m'assuroit de toute la sienne.

Je trouvai quelque chose de si relevé & de si touchant dans les manières & dans

dans les discours du Marquis de Rosambert, que je n'eus pas de peine à prendre pour lui tous les sentimens qu'il desiroit. Nous devinmes inféparables dès ce moment. Nos intérêts, nos occupations, nos chagrins, nos promenades, nos lectures, tout fut bientôt commun entre nous. Nous trouvâmes dans nos caractères & dans nos inclinations, des rapports qui servirent encore à redoubler nôtre amitié. Combien de fois admirâmes-nous l'heureux hazard qui avoit produit nôtre connoissance ! nous passions souvent des jours entiers à nous entretenir, & nous nous séparions toujours sans lassitude. Nos entretiens rouloient sur nos malheurs, sur nôtre amitié, sur quelque point d'histoire, de morale, ou de religion. Le Marquis s'exprimoit avec beaucoup d'élégance & de facilité. Il pensoit juste & solidement. Cet exercice nous instruisoit, en même tems qu'il faisoit toute la douceur de nôtre vie. Quand il nous prenoit envie de sortir, c'étoit pour aller faire quelques tours de promenade dans un endroit écarté, ou pour visiter quelque Bibliothèque. Nous allions avec plaisir à celle de Saint Victor les jours qu'elle s'ouvre au public. Le Bibliothecaire s'accôûtuma si fort à nous voir, qu'il nous regarda à la fin
comme

comme des personnes de connoissance, & qu'il ne fit point difficulté de nous prêter des livres. Mais nos principales promenades étoient le Parc de Vincennes, lorsque nous voulions nous écarter de Paris, & le jardin des Chartreux, quand nous n'étions point d'humeur à aller plus loin. Ce fut-là qu'un jour, après avoir commencé par quelques réflexions sur la vie tranquille de ces Solitaires, je rappelai au Marquis la promesse qu'il m'avoit faite de me raconter les accidens de sa vie. Il y consentit volontiers: nous nous assimes, & voici ce qu'il me dit; le sincère intérêt que j'y ai toujours pris, ne m'a pas permis de l'oublier.

HISTOIRE DU MARQUIS DE ROSAMBERT.

JE ne vous dirai rien de ma naissance qui vous est connue, ni de mon éducation qui n'a rien eu d'extraordinaire. Le mérite de mon oncle a beaucoup servi à la grandeur de notre maison. Je suis l'aîné, c'étoit sur moi que reposoient tous ses desseins; je ne doute point, qu'il ne les eût fait réussir selon ses espérances, si ma mauvaise fortune ne les eût entièrement dérangés.

Le

Le Marquis de Fourbin mon père, qui étoit Gouverneur d'Antibes, où il demeurait assés ordinairement, m'envoia à Paris vers l'année 1673. pour entrer dans les Mousquetaires. Je n'avois que dix-huit ans. De quelles folies n'est-on pas capable à cet âge, où les passions sont vives, & la raison si peu capable de leur résister? Je me donnai bientôt dans tous les excès de la jeunesse. Je fis mon apprentissage de débauche par une aventure qui pensa me coûter la vie. Deux Mousquetaires de ma province, qui cachotent une ame des plus basses & des plus noires sous un air noble & poli, me marquèrent quelque empressement de lier une étroite amitié avec moi. Ils me regardoient comme un nouveau débarqué, qui étoit encore sans expérience, & dont il leur seroit aisé de faire leur dupe. Je ne me défiai point de leur dessein. Après quelques jours de connoissance, ils m'offrirent de me donner à dîner chés Fracin, qui étoit, me dirent-ils, un Traiteur excellent du fauxbourg Saint-Honoré. J'acceptai la proposition. Nous fimes effectivement bonne chère; le vin étoit délicat; nous demeurâmes à table jusqu'à trois heures. Un de mes compagnons se leve, fait deux tours dans la chambre, & s'avance vers la fenêtré qui donnoit

noit sur la ruë : il l'ouvre comme sans dessein ; à peine y eut-il mis la tête , qu'il se tourna promptement vers son ami qui étoit encore assis , & qu'il lui dit : Chevalier , voilà la Chesnaye qui passe , veux-tu que je l'appelle ? Volontiers , répondit l'autre. Est-il seul ? Non , reprit celui-ci , il est avec deux Messieurs que je ne connois point : mais n'importe , nous en passerons le reste du jour plus agréablement. Il appelle aussi-tôt Monsieur de la Chesnaye , qui ne se fait pas prier pour monter avec ses deux amis. On s'assied , & l'on recommence à boire. Un quart-d'heure après , l'un des deux Mousquetaires dit à l'autre : Nous demeurons sans rien faire , nous pourrions nous occuper mieux. Veux-tu me donner ma revanche des quatre parties de picquet que tu me gagnas hier ? La partie fut acceptée ; on fait venir des cartes , & mes Mousquetaires se mettent au jeu. Nous nous amusâmes quelque tems à les voir jouer. Enfin Monsieur de la Chesnaye paroissant se lasser d'être spectateur oisif , me propose une partie de triomphe deux contre deux. J'y consens. Nous jouions d'abord un écu seulement chaque partie. Nous en gagnâmes dix en une heure , mon second & moi. On proposa de jouer le tout ; nous gagnons encore : le jeu s'anime,

nime. Pendant ce tems-là, les Mousquetaires se souviennent qu'ils avoient ordre de se rendre à cinq heures chés Monsieur le Commandant; ils nous demandent permission de se retirer seulement pour une demi-heure, avec promesse de venir nous rejoindre aussi-tôt qu'ils seroient libres. Ils sortent, & nous laissent aux mains. La Chefnaye qui perdoit, voulut jouer au lansquenet: je ne me fis pas presser; croiant que la fortune continueroit de m'être favorable: elle changea pourtant, & si tristement pour moi, qu'en moins d'une heure je perdis vingt pistoles; c'étoit à peu près ce que j'avois d'argent sur moi. Un air goguenard, répandu sur le visage de mes joueurs, m'ouvrit les yeux tout d'un coup, & me fit juger qu'on m'avoit trompé: cependant comme ce n'étoit encore qu'un soupçon, je feignis de ne rien appercevoir, & je me disposai seulement à me retirer sans attendre les deux Mousquetaires, qui me paroissoient avoir oublié leur promesse. Je prétextai quelque affaire, & je pris congé de Monsieur de la Chefnaye & de ses amis. Je n'étois pas au bout de l'aventure. Fracin qui me vit traverser la cour, vint au devant de moi, avec un papier qu'il me présenta. Je lui demandai de quoi il s'agissoit. C'est, me dit-

dit-il, la carte de la dépense, Monsieur. Cela ne me regarde pas, lui répondis-je. Messieurs . . . ne vous ont-ils pas satisfait? Point du tout, reprit Fracin; ils m'ont dit en sortant, que s'ils ne revenoient point, ce seroit vous, Monsieur, qui auriez la bonté de me paier. Je n'eus pas de peine alors à connoître, que j'étois joué tout-à-fait. Je pris mon parti tout d'un coup; ce fut de tirer ma montre, qui valoit cinquante écus, & de la laisser à Fracin, en lui disant que je viendrois la reprendre le jour même, & lui apporter de l'argent. Je sortis plein de honte & de fureur; mais ce qui acheva de me désespérer, ce fut qu'en sortant j'entendis la Chesnaye rire de tout son cœur avec ses compagnons, qui s'étoient mis à la fenêtre. Je passai sans faire semblant de les voir: je m'en fus droit au quartier, en roulant dans ma tête mille projets de vengeance. Je n'y trouvai point ceux que je cherchois; ma fureur en redoubla, & je résolus de courir tout Paris pour les trouver. Après avoir fait quantité de tours, je les apperçus enfin dans la rue de la Comédie qui sortoit d'un Caffé. Lorsqu'ils me virent avancer vers eux, ils vinrent eux-mêmes au devant de moi, & me firent d'abord des excuses vagues & sans vraisemblance, qui
ne

ne servirent qu'à m'irriter davantage. Je leur dis nettement, qu'ils s'étoient mal adressés pour faire une dupe, & que je voulois les voir l'épée à la main l'un après l'autre. Ils se regardèrent un moment; & l'un d'eux me répondit, qu'ils n'avoient pas dessein de se battre; qu'ils alloient à la Comédie, & qu'ils vouloient bien me la païer, si je voulois les y accompagner. Vous êtes des miserables, leur dis-je d'un air furieux, qui joignez la lâcheté à la friponnerie; mais vous me la païerez, & comptez que je trouverai le moïen de vous rejoindre. Je les quittai brusquement, & je retournai à ma chambre pour prendre un peu de repos, dont j'avois besoin. A peine une heure s'étoit passée, que mon valet vint m'éveiller, & me remit une lettre qu'on l'avoit chargé de m'apporter promptement. Je la lûs, & j'y trouvai ces termes:

„ Ce n'est point en pleine ruë qu'on
 „ attaque les gens, comme vous avez fait
 „ tantôt. Mais si vous avez tant d'envie
 „ de vous battre, ne manquez point de
 „ vous rendre à huit heures derrière le
 „ jardin des Chartreux. On vous y at-
 „ tendra de pied ferme.

Ce billet n'étoit signé que d'un seul; & comme c'étoit de celui qui étoit demeuré en silence dans la ruë de la Comédie,

médie, je m'imaginai qu'aïant plus de cœur que son compagnon, il se pressoit de réparer la foiblesse qu'il avoit marquée en se taisant, dans la crainte d'être déshonoré, si je la publiois. Je me disposai à me rendre au lieu qu'il m'assignoit, & j'y arrivai un peu avant huit heures, fort éloigné de penser au malheur qui me menaçoit. Mon ennemi y étoit déjà. Nous mîmes l'épée à la main; & nous nous poussâmes quelques bottes de fort bonne grace. J'y allois si vivement, que le sang n'auroit pas tardé à couler, lorsque j'entendis crier tout d'un coup par derrière moi: Tuë, tuë, point de quartier. Je ne fus point maître du premier mouvement, qui me porta à tourner la tête; & dans l'instant je reçus un coup qui me perça le côté, mais heureusement cette blessure ne m'affoiblit point. Je me jettai sur la droite pour faire face aux nouveaux assaillans; c'étoit l'autre Mousquetaire avec la Chesnaye, qui avoient apparemment concerté de se défaire de moi. Ah! lâches, m'écriai-je, trois contre un! N'importe, vous n'aurez pas ma vie aisément. Ils m'allongoient pendant ce tems-là de grands coups, dont plusieurs me percèrent; & malgré toute mon adresse à parer, j'aurois péri infailliblement, si le Ciel n'eût veillé à mon secours.

COURS.

cours. Un Capitaine de Cavalerie, deux Lieutenans aux Gardes, & un Trésorier de France, avoient fait une partie de mail en pleine campagne; & cherchant une boule égarée, ils s'avancèrent assés vers le lieu de nôtre combat pour nous appercevoir, & leur générosité les fit accourir promptement pour nous séparer. Comme ils ne se doutoient point de l'inégalité des combattans, ils furent fort surpris de voir mes trois assassins s'enfuir à leur approche, & moi tomber presque aussi-tôt sur l'herbe, sans avoir la force de soutenir mon épée. Mon sang couloit à grands flots; ils s'empresèrent de me donner du secours, & bandèrent d'abord mes plaïes avec leurs mouchoirs & leurs cravates. J'avois reçu cinq coups dans le corps, dont l'un me perçoit de part en part, & un sixième au travers du bras. Ils me prirent tous quatre, & me portèrent avec assés de peine jusqu'à la maison du Trésorier de France, qui s'appelloit M. Olivier, & qui demouroit heureusement à l'entrée du fauxbourg Saint Michel. On fit venir promptement des Chirurgiens, qui jugèrent mes plaïes mortelles, & qui ne me promirent pas deux heures de vie; ils ne laissèrent pas de me traiter avec soin. Je repris peu à peu mes esprits. La quantité de sang que
j'avois

fera-t-elle retomber dans sa disgrâce ? Je répondis sans balancer : S'il y a du péché, je ne veux point être guéri ; qu'on me laisse mourir, si l'on ne peut me sauver par les voies permises. Mes quatre libérateurs combattirent en vain cette résolution. Le cavalier juroit de son côté, que son remède étoit innocent ; & que l'aïant éprouvé sur plusieurs Officiers de distinction, il n'en avoit pas manqué un seul. C'est cette certitude même, reprit le Prêtre, qui me le rend suspect ; mais faisons mieux, dites-nous en quoi consiste vôtre secret ; s'il peut être employé sans crime, je serai le premier à vous presser de le faire. Après quelque résistance, le cavalier consentit à ce qu'on lui demandoit. Mon Confesseur n'y trouva à redire que la récitation du second verset de l'Hymne *Vexilla Regis*, qu'il falloit prononcer en faisant trois signes de Croix aux trois mots *Mucrone divo lancea*. Il demanda si cela étoit absolument nécessaire. Oui, répondit brusquement le cavalier ; mais si vous avez peur que je n'y mêle quelque diablerie, prononcez-les, & faites les bénédictions vous-même. Cette proposition parut raisonnable à tout le monde, excepté au Prêtre, qui y trouvoit toujours de la difficulté. Enfin Monsieur Olivier proposa,

posa, que pour lever les scrupules on consulteroit Monsieur l'Evêque de Vence, qui étoit à Paris, & qui avoit pris une maison dans le voisinage. Il fut sur le champ le consulter lui-même, & mena le sévère Ecclésiastique avec lui. L'Evêque de Vence étoit ami de mon père. Lorsqu'on lui eut proposé le cas, & qu'il l'eut décidé favorablement, il fut curieux de savoir mon aventure, & mon nom. On ne lui eut pas plutôt appris l'un & l'autre, qu'il se mit en chemin pour me venir voir, & m'offrir tous les secours qui dépendoient de lui. Il voulut que le cavalier fit l'épreuve de son secret en sa présence. Nous n'en fîmes plus difficulté sur la décision d'un homme tel que Monsieur Godeau. Il prit lui-même des Heures, se mit à genoux, & récita le *Vexilla* tout entier, faisant des signes de Croix sur mes plaies aux paroles marquées. Pendant ce tems-là, le cavalier travailloit de son côté: il s'étoit fait apporter du vin blanc, de la meilleure huile d'olive, & du feu dans un réchaud: il commença par sucer mes blessures: ce qui m'affoiblit d'abord jusqu'à me faire perdre une seconde fois toute connoissance; mais je revins à moi avec le secours de quelque liqueur spiritueuse. Il fit chauffer ensuite du vin blanc, dont il la-

va mes plaïes jusqu'à ce que le sang cessa de couler. Il versa quelques gouttes d'huile sur les charbons ardens; & par le moïen d'un papier roulé en forme de tuïau, il en dirigea la fumée dans mes blessures; ce qu'il renouvela plusieurs fois dans l'espace d'un quart-d'heure. Lorsqu'il eut fait cette opération, il me dit d'un air gai: Je vous répons, Monsieur, que dans huit jours vous vous porterez aussi bien que moi. J'étois si foible, que je ne pouvois proferer une parole. Il demanda du linge, en fit des compresses qu'il imbiba de fumée d'huile, & me les appliqua avec autant d'adresse que le meilleur Chirurgien. Il m'ordonna d'éviter toute sorte de mouvemens pendant vingt-quatre heures, de me tenir assés couvert pour conserver une chaleur modérée, & de prendre un consommé de trois en trois heures. Je suivis ce régime avec exactitude. Mon Esculape continua pendant deux jours de me visiter soigneusement. Il changeoit l'appareil quatre fois le jour, & quatre fois la nuit, en gardant des intervalles réglés, & sans emploïer autre chose que sa fumée d'huile. Enfin je me trouvai si fortifié dès le troisiéme jour, que je ne doutai plus de ma guérison.

Les premières marques de ma reconnaissance

noissance furent pour Monsieur Olivier, qui m'avoit reçu si généreusement dans sa maison, & pour Monsieur de la Broye, qui m'avoit procuré le Médecin, à qui je devois la vie. Je donnai cent écus à cet habile cavalier; & je lui promis, que tant que je serois au monde, il ne manqueroit jamais du nécessaire. Mon dessein étoit après cela, de me faire transporter chés moi, de peur de causer quelque incommodité à mes bienfaiteurs; mais M. Olivier s'y opposa avec tant d'honnêteté & d'affection, que je fus obligé de céder. Je demurai chés lui quinze jours, au bout desquels je fus entièrement rétabli.

Monsieur Godeau me faisoit l'honneur de me visiter tous les jours pendant ma maladie. Cet illustre Prélat, à qui l'âge & l'étude avoient acquis une expérience consommée, jetta dès lors dans mon ame des semences de Religion, & des principes de probité & de droiture, qui n'en sont jamais sorties. Je dois cette justice au Ciel, que dans tous les égaremens où je suis tombé depuis, j'ai toujours senti de vifs remords qui ont troublé mes plaisirs, & des mouvemens secrets qui me rappelloient à la vertu. Je n'avois eu jusques-là que de foibles idées de la Religion; mais la présence de la mort, que je ne croïois pas pouvoir éviter, me fit

écouter avidement tous les discours de M. de Vence. Tant que je lui parus être en péril, il ne m'en tint point d'autres, que de la certitude & de la longueur de l'Eternité, & de la nécessité de recourir à Dieu pour mériter ses récompenses. Il m'expliqua l'esprit du Christianisme, & m'apprit sur cette matière quantité de choses qui me semblèrent surprenantes, parce que je les avois ignorées jusqu'alors. Cependant lorsque je commençai à me trouver mieux, il y mêla des choses moins sérieuses. On sçait que la Poësie faisoit mes délices; il me mit dans le goût des vers; il m'en apprit les règles, & me donna pour modèle plusieurs de ses pièces: il laissoit passer peu de jours sans composer quelque chose en ce genre; je fis plus d'une fois l'essai de mon talent, même avant que d'être rétabli de mes blessures. Enfin mon malheur ne fut pas sans utilité, puis qu'il me procura les conseils & les instructions de ce sage Prélat.

Cependant je dois dire à ma honte, que je n'en devins guères plus sage après ma guérison. L'amour du plaisir me fit bien-tôt oublier mes meilleures résolutions. Je m'attachai fort à M. de la Broye, qui avoit de la naissance, & les manières les plus polies. Il étoit jouëur.

Je

Je le suivis d'abord par complaisance dans quelques Académies, car je n'avois jamais aimé le jeu; mais insensiblement j'y pris un tel goût, que je croïois avoir perdu les jours que je passois sans jouer. La bassette étoit alors à la mode. Je m'y livrai pendant cinq ou six mois avec tant de fureur, que je ne pouvois m'occuper d'autre chose. Je ne fis pendant tout ce tems-là, ni perte ni gain considérable; c'est-à-dire, que si je perdois quelquefois de grosses sommes, je réparois ensuite si heureusement ma perte, que je n'en étois point incommodé. Il m'arriva d'être si heureux dans une semaine, que je gagnai cinquante mille francs. Cette bonne fortune, qui sembloit devoir naturellement m'attacher encore plus au jeu, comme il arrive presque à tous les joueurs, fut néanmoins ce qui servit à m'en dégoûter entièrement. Je ne fus pas plutôt retiré chés moi, que je fis réflexion, qu'il y avoit de la folie pour un jeune homme à s'enfvelir dans une chambre, comme je faisois de jour & la nuit, pour se livrer aux agitations de la crainte & de l'espérance, & quelquefois au désespoir & à la fureur. Je résolus de profiter de mon bonheur, en faisant servir à mes plaisirs la somme que j'avois gagnée. Cette résolution me

changea tout d'un coup : je repris l'humeur gaïe, & les manières enjouées que le jeu m'avoit fait perdre, & je tâchai de me dédommager de tous les mauvais momens, qu'il m'avoit fait passer. Qu'un jeune homme est content, lors qu'avec beaucoup de disposition au plaisir, il se trouve la bourse assés bien garnie pour s'en procurer de toutes les sortes!

Je n'avois point encore connu ce que c'est que les passions tendres ; j'en voulus faire l'épreuve. Je fus assés long-tems à trouver une personne qui me parût digne de mes desirs : enfin le hazard m'en présenta l'occasion dans une promenade que je fis à Versailles. Je ne manquai point d'assister au souper du Roi : je me trouvai dans la salle auprès d'une vieille Dame, qui me donna lieu par son attention curieuse, de lui demander si c'étoit la première fois qu'elle voïoit ce spectacle. Elle me répondit fort honnêtement que, quoi qu'elle fût Parisienne, elle n'étoit j'amaïs venuë à Versailles que ce jour-là ; qu'elle voïoit le Roi pour la première fois ; que malgré la curiosité naturelle à son sexe, elle n'auroit jamais été tentée de faire ce petit voïage, si sa fille plus curieuse qu'elle ne l'en eût sollicitée long-tems ; mais qu'elles auroient mieux fait de demeurer à Paris, puisque sa fille
avoit

avoit été faisie en arrivant d'une colique violente , qui l'avoit fait souffrir cruellement pendant trois ou quatre heures; qu'à la fin son mal étoit passé, & qu'elle s'étoit endormie: que pour elle, se trouvant seule, & s'ennuyant pendant le sommeil de sa fille, elle étoit sortie de son auberge pour voir souper le Roi. Le visage & les manières de cette Dame me revinrent beaucoup, & je continuai à m'entretenir tout bas avec elle pendant le reste du souper. Lorsqu'il fut fini, je m'offris à la reconduire; elle accepta mon offre. Je quittai mes amis sans les avertir, & je descendis l'escalier avec elle: un Laquais qui l'avoit suivie se présenta; nous nous rendimes à son auberge. Elle me remercia de la manière la plus civile lorsque nous fumes à la porte: mais je la priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de saluër sa fille; elle y consentit, & nous entrâmes. Si la mère m'avoit paru agréable, je fus charmé tout d'un coup de la figure de son aimable fille. Nous la trouvâmes auprès du feu, s'entretenant avec sa femme de chambre. Elle étoit en deshabilité: elle fit d'abord quelques reproches à sa mère de l'avoir surprise avec moi dans cet état. La vieille Dame lui dit, que je lui avois paru si sage, & que j'en avois agi si

honnêtement avec elle, qu'elle n'avoit pû me refuser la liberté d'entrer, que je lui avois demandée avec instance. Nous passâmes une demi-heure dans un entretien qui eut mille charmes pour moi: enfin la crainte de me rendre incommode, m'obligea de me retirer.

Le lendemain, je retournai vers les dix heures à leur auberge; mais je ne les y trouvai plus. On m'apprit que la Demoiselle avoit fort mal passé la nuit, & que l'inquiétude qu'en avoit eüe sa mère, lui avoit fait prendre le parti de retourner à Paris de grand matin. Cette nouvelle me toucha sensiblement; & faisant réflexion sur la douleur qu'elle me caufoit, je commençai à juger que mon cœur étoit atteint d'une sérieuse passion. Je n'étois pas assés fâché de la sentir pour y résister. Je repris dès le même jour le chemin de Paris, dans la résolution de découvrir à quelque prix que ce fût, un objet qui m'étoit déjà si cher; car je n'avois point eu la précaution de m'informer de son nom, ni du quartier où elle demeuroit.

J'emploiai plus de quinze jours à chercher inutilement. Enfin me trouvant un jour dans l'Eglise de Saint Louis au Sermon du fameux Père Bourdalouë, j'aperçus la mère & la fille, qui n'étoient
qu'à

qu'à dix pas de moi. Cette vûë me fit perdre l'attention que je devois au prédicateur. J'eus continuellement les yeux attachés sur elles, jusqu'à ce que la vieille Dame s'étant tournée vers moi, je la saluai profondément. Elle me reconnut, & je remarquai, qu'elle dit plusieurs mots à sa fille, qui me regarda aussi-tôt. Je lui fis aussi une profonde reverence. Le Sermon fut à peine fini, que je m'approchai d'elles: je leur reprochai agréablement leur prompte retraite de Versailles, & je les assûrai, qu'elles ne m'échapperoient plus si facilement. En sortant du Salut, je leur offris la main pour monter dans leur carrosse, & je m'y plaçai moi-même sans façon. Nous sortimes de Paris pour faire quelques tours de promenade. Au retour, je les accompagnai jusqu'à leur maison, qui étoit à l'entrée de la ruë des Francbourgeois. Elles me firent l'honnêteté de m'inviter à souper, ce que j'acceptai avec toute la satisfaction imaginable.

Tout me parut sentir son bien dans cette maison. La livrée étoit propre, les appartemens richement meublés, & si l'on ne nous servit pas un souper magnifique, il n'y eut rien du moins qui ne fut délicat, & bien apprêté. La vieille Dame m'apprit pendant le repas, qu'elle

étoit veuve depuis quelques années ; que son mari, qui avoit été long-tems Trésorier de la Marine, & qui s'appelloit Monsieur de Colman, lui avoit laissé de gros biens avec une fille unique ; qu'elle ne s'étoit occupée depuis son veuvage, que du soin d'élever sa fille ; qu'elle voioit peu de monde, & qu'elle étoit à peine connuë dans le quartier. Elle me parla néanmoins de quelques personnes de Qualité, qui avoient de la considération pour elle, & qu'elle voioit familièrement.

Je lui découvris de mon côté le nom de ma famille, & les occupations qui me retenoient à Paris. Je lui parlai avec transport du bonheur que j'avois d'entrer dans sa connoissance, & de l'envie que je sentoie de la cultiver d'une manière qui la persuaderoit de l'estime que j'en faisois. La foirée se passa ainsi avec un contentement qui me parut réciproque. Je jettois sans-cesse les yeux sur Mademoiselle de Colman, & j'appercevois quelquefois les siens, qui se tournoient vers moi avec une douceur dont-j'étois charmé.

La nuit étoit fort avancée, lorsque je quittai cette aimable compagnie. Il y avoit assés loin de leur maison jusqu'à la ruë où je demeurois ; je cherchai long-tems un carrosse de louage sans en pouvoir rencontrer. Après avoir marché quel-
que

que tems à pied , j'entendis sonner une heure ; j'eus quelque inquiétude de me trouver si tard seul dans les ruës. La Police étoit alors fort mal observée à Paris , & l'on entendoit parler tous les jours de quelque meurtre qui s'étoit commis la nuit. Cette réflexion m'obligea à tenir mon épée nuë à la main , & je marchai ainsi , préparé à tout événement. Comme je traversois la ruë de Saint Martin pour gagner celle de Saint Honoré où j'étois logé , je vis à dix pas de moi trois femmes assises sur le seuil d'une porte , qui gardèrent un profond silence lorsqu'elles m'eurent apperçû. Ce sexe n'est pas fait pour épouventer. Surpris pourtant de les voir dans une posture si tranquile à une telle heure , j'avançai vers elles : ma présence les allarma : elles me demandèrent fièrement , si je désirois quelque chose. Rien , leur dis-je , que l'occasion de vous rendre service ; mais je vous avouë, Mesdames , que je ne m'attendois pas à une si belle rencontre. Passe ton chemin , me dit l'une d'elles. Je crus reconnoître au son de sa voix , que c'étoit un homme. Je répondis pourtant : Voilà bien de la grossiereté pour une belle Dame. Avez-vous entendu que je vous ai offert honnêtement mes services ? Eh bien , Monsieur , reprit une voix plus douce ,

douce, on les accepte, mais à condition que vous me direz sans déguisement qui vous êtes. Je suis Mousquetaire, lui dis-je. Si vous êtes Mousquetaire, continua la même personne, je ne doute pas que vous ne soiez homme d'honneur : aiez pitié de moi, Monsieur, & donnez-moi quelque secours. Ces dernières paroles furent prononcées d'un ton si touchant, qu'elles m'attendrirent. Cependant j'entendis la voix d'un homme qui disoit tout bas : Y pensez-vous, Mademoiselle, de vous fier à un inconnu ? Prenez courage, nous sommes presque à la moitié du chemin. Je n'en puis plus, répondit la Demoiselle; je m'affoiblis tellement, que j'apprehende de ne pouvoir aller plus loin. Que voulez-vous que je fasse ? Monsieur le Mousquetaire aura compassion d'une malheureuse, qui espère tout de sa générosité.

Du caractère dont je suis, il n'en falloit pas tant pour m'exciter à tout entreprendre. J'offris à cette Demoiselle affligée tous les secours qui dépendoient de moi; & je l'assurai d'un ton à me faire croire, qu'elle n'avoit rien à craindre, tant qu'il me resteroit un souffle de vie. Elle me dit que la première faveur qu'elle attendoit de moi, étoit de la conduire dans quelque endroit où elle pût se reposer

poser & demeurer inconnuë ; qu'elle m'instruïroit là de toutes ses infortunes ; qu'en attendant elle pouvoit m'assûrer , que je n'obligerois pas une ingrâte , ni une personne du commun. Je lui fis entendre que si elle vouloit être bien cachée , elle ne pouvoit être mieux que dans mon appartement. En effet j'occupois deux chambres & un cabinet fort bien meublés. Mon valet de chambre & un laquais que je m'étois donné depuis que j'avois gagné quelque chose au jeu , logeoient au dessus de moi ; de sorte que j'étois seul maître de l'escalier , mon bâtiment n'aïant que deux étages. Il étoit situé d'ailleurs au fond d'une cour , où j'étois aussi tranquile , que si jeusse été seul à Paris.

La Demoiselle consentit à me suivre. Je lui prêtai le bras pour la soutenir ; elle s'apuyoit de l'autre côté sur une des deux femmes qui l'accompagnoient. Nous marchâmes ainsi jusqu'à mon logis sans mauvaise rencontre. Mes deux valets qui m'attendoient , ouvrirent la porte , & nous montâmes dans mon appartement. Mais quelle fut ma surprise , lors qu'aïant regardé plus attentivement mes trois compagnes , j'en reconnus une pour un Cordelier ! Que vois-je , mon Père , lui dis-je avec une espèce de faiblesse , n'êtes-

n'êtes - vous pas Cordelier ? Oui, Monsieur, me répondit - il, je le suis ; il ne faut point que cela vous cause de peine, nous vous informerons de tout, lorsque Mademoiselle aura commencé à reprendre ses esprits. Je fis apporter sur le champ des liqueurs, des biscuits, & tout ce qui se trouva chés moi de plus propre à la soulager. Nous nous mimés tous quatre auprès d'un grand feu. Ce fut alors que je commençai à me faire bon gré de ma générosité. La jeune Demoiselle, malgré sa pâleur, qui étoit l'effet de la crainte, paroissoit d'une beauté éblouissante. L'inquiétude, qui étoit peinte dans ses yeux, n'avoit pû en obscurcir entièrement l'éclat ; elle y répandoit une langueur, qui les rendoit infiniment touchans. Je n'épargnai rien pour la rassûrer par toutes sortes d'honnêtetés & d'assurances de services. Je fis préparer un lit qui étoit dans le cabinet, afin qu'elle y pût passer tranquillement le reste de la nuit, & je la pressai d'y aller prendre le repos dont elle avoit besoin. Il n'est pas juste, me dit - elle, que je vous laisse ignorer plus long - tems l'obligation que je vous ai ; vous me sauvez la vie, & vous la sauvez en même tems à un innocent, qui auroit été la malheureuse victime d'une barbare colère. Permettez-

mettez - moi de vous cacher mon nom pour aujourd'hui ; je suis d'une des meilleures familles de Paris. J'ai eu un amant qui mérite mille morts , s'il m'est infidèle ; mais qui ne fauroit être affés plaint, si me conservant la tendresse qu'il me doit , il ignore mes malheurs & les siens. Ma foiblesse m'a fait consentir à ses défaits. Je porte dans mon sein le fruit de nos amours. Mes deux frères , sous la puissance desquels je suis restée après avoir perdu mon père & ma mère , ont découvert ce que j'ai tâché inutilement de leur déguiser , ils y ont crû leur honneur intéressé , & cette imagination leur a fait former le dessein d'une cruelle vengeance. Voilà le Père , continua - t - elle en montrant le Cordelier , qui vous apprendra tout le reste : pour moi je vais user à présent de la liberté que vous m'accordez de me retirer. Après m'avoir salué avec beaucoup de grace , elle passa dans le cabinet , & se fit suivre de l'autre personne , qui étoit sa femme de chambre.

Je priai le Cordelier avec impatience, de me raconter la suite d'une histoire si intéressante. Il prit la parole , & me dit, qu'il avoit crû périr cette nuit ; que jamais il n'avoit eu tant de fraïeur , ni tant de sujet d'en avoir ; qu'il étoit Cordelier
du

du grand Couvent , & que depuis long-tems il ne s'occupoit qu'à confesser , & à diriger les consciences , ce qui l'avoit rendu célèbre dans Paris. Il m'apprit aussi son nom , que je n'ai pas retenu. Cette nuit , me dit-il , comme je me levois pour aller à Matines , le portier du Couvent m'est venu avertir , qu'il y avoit un carrosse qui m'attendoit à la porte , pour aller confesser promptement M. le Duc de Brissac , qui se mouroit d'une attaque d'apoplexie. Je m'habille à la hâte sans la moindre défiance , & je me rends à la porte. Je n'avois pas besoin de parler au Père Gardien , parce que j'ai une permission générale de sortir dans de pareilles nécessités. Un laquais ouvre la portière du carrosse ; je monte , on la referme , & nous marchons grand train. Je me suis bien apperçu malgré l'obscurité , qu'on me faisoit faire plus de chemin qu'il n'y en avoit jusqu'à l'hôtel de Brissac , & que nous nous éloignons du fauxbourg Saint-Germain : mais comme je ne me défois de rien , je me suis imaginé que Monsieur le Duc étoit tombé malade subitement dans quelque autre hôtel que le sien. Enfin le carrosse s'arrête après de longs détours dans une rue du Marais , vis-à-vis une grande porte cochère. Cette porte s'ouvre aussi-tôt ; je
vois

vois paroître trois ou quatre personnes masquées, qui s'approchent de moi avec un mouchoir à la main, & qui me prient assés honnêtement de permettre qu'on me bande les yeux avant que de sortir du carrosse. Sur quelques difficultés que je faisois d'abord, on me dit que je n'avois rien à craindre; qu'on n'avoit affaire de moi que pour une demi-heure; qu'au reste il seroit inutile de résister, puisque je n'étois pas le plus fort. J'ai souffert en tremblant tout ce qu'on a voulu. On m'a fait descendre les yeux bandés. J'ai marché pendant quelque tems sans savoir où j'allois: on me conduisoit par la main, & l'on me repétoit de tems en tems de ne rien craindre. Enfin l'on m'a débandé les yeux, & je me suis trouvé dans une grande salle fort bien meublée. Un de mes conducteurs m'a dit: Reprenez vos esprits, mon Père, & entrez dans cette salle voisine, vous y trouverez deux femmes, qu'il faut que vous confessiez le plus promptement que vous pourrez: on vous reconduira ensuite à vôtre Couvent sans vous faire aucun mal. On m'a laissé seul. Je suis entré dans une chambre, dont la porte étoit entr'ouverte, & j'y ai trouvé effectivement les deux Demoiselles qui sont ici, toutes deux les larmes aux yeux, & poussant de grands soupirs.

soupirs. Dès qu'elles m'ont vû paroître, elles se sont jettées à mes pieds, en me priant de leur faire accorder du moins la vie. Je leur ai dit que je n'avois aucun pouvoir, que j'avois reçu ordre de les confesser, que j'ignorois absolument de quoi il s'agissoit. On parle de me confesser ! s'est écriée la jeune Demoiselle; les cruels ont donc résolu de m'ôter la vie ! Ah ! Mariane, soutien moi, a-t-elle dit à sa femme de chambre, je suis perduë, mes cruels frères vont nous donner la mort. Là-dessus elles se sont mises à pousser toutes deux des cris pitoïables. Les Masqués sont revenus au bruit qu'elles faisoient; & loin d'en paroître touchés, ces misérables ont insulté brutalement à la douleur de leur sœur. Allons, ont-ils dit, Mesdames les P . . , il faut expier vôtre folie; finissez, je vous prie, ce tintamarre, & songez plutôt à faire vôtre paix avec le Ciel; nous ne vous donnons qu'un quart-d'heure pour penser à vous. Ils ont regardé ensuite à leur montre quelle heure il étoit, & sont sortis en jurant qu'ils reviendroient au bout d'un quart-d'heure. Je vous avouë, continua le Cordelier, que ce spectacle m'a épouventé moi-même; & qu'au lieu d'exhorter mes pénitentes à se préparer à la mort, je leur ai dit tout bas: Mesdemoiselles,

felle, nous sommes seuls, n'y a-t-il point moyen de se sauver? Où donnent ces fenêtres? Malheureusement elles donnoient sur le jardin; cependant lorsque j'ai scû que les murailles du jardin bordoient la rue, j'ai conçu quelque espérance de sortir d'un si mauvais lieu. Nous sommes descendus dans le jardin sans faire le moindre bruit. Nous nous étions munis de trois chaises pour faciliter nôtre évafion; mais elles ont été inutiles. La femme de chambre nous a fait remarquer un grand espalier qui s'élevoit jusqu'au haut du mur: je suis monté le premier pour prêter la main aux deux Demoiselles; elles m'ont suivi avec un courage admirable. Il étoit plus difficile de descendre, que de monter; mais la nécessité ne permet pas de songer au péril: je me suis coulé fort heureusement jusqu'à terre, & je les ai reçûes sur mes bras. Nous nous sommes éloignez sans perdre de tems de ce lieu maudit; & la lassitude avoit contraint ces deux pauvres Demoiselles à se reposer un moment, lorsque vous nous avez rencontrés. Mon dessein étoit de les conduire chés une Dame de mes amies, qui demeure auprès de nôtre Couvent; mais je ne suis pas fâché que nous soions tombés entre les mains d'un aussi honnête homme que vous le paroissez.

Ce

Ce récit me causa une véritable compassion. Je fis coucher le Cordelier dans le lit de mon valet de chambre ; & je me couchai dans le mien , en m'entretenant d'une si étrange aventure. Je ne fus pas plutôt réveillé , que je pensai sérieusement aux suites qu'elle pouvoit avoir. Je trouvois fort plaisant , qu'un Mousquetaire de mon âge fût obligé de donner sa chambre pour asile à une Demoiselle de dix-sept ou dix-huit ans ; un Cordelier , une femme de chambre sous ma protection ; tout cela avoit l'air d'une petite Communauté , dont je pouvois me considérer comme le Supérieur. Je me levai dans ces réflexions ; & lorsque la jeune Demoiselle fut en état d'être vûë , je me présentai à elle avec une gravité qui confirma l'opinion , qu'elle avoit de ma sagesse. Je lui renouvelai l'offre de mes services. Elle jetta d'abord quelques soupirs , qui furent suivis des assurances les plus vives de sa reconnoissance. Elle me pria de faire appeller le Père Cordelier : elle le remercia de le fatigue qu'il avoit essuïée pour elle ; & elle lui fit promettre un secret inviolable sur tout ce qui s'étoit passé. Le bon Père s'y engagea par serment , & il sortit pour retourner à son Couvent , où il craignoit qu'une si longue absence ne le rendit suspect.

Je

Je demeurai seul auprès du lit de la Demoiselle. Après m'avoir appris son nom, elle me dit : Il faut, Monsieur, que j'aie une haute idée de vôtre vertu, pour demeurer avec vous dans la situation où je me trouve. Les preuves que j'en ai déjà reçues, me garantissent l'avenir. Mais ce n'est point assés : puisque vous avez commencé à être mon libérateur, j'attens de vous des effets continués de générosité.

Le plus pressant de mes désirs, est de donner de mes nouvelles à mon amant. Hélas ! si ma mauvaise étoile ne lui a pas changé le cœur, quelle va être sa désolation, lorsqu'il apprendra ce que je souffre pour lui ! Il est Capitaine dans le Régiment de . . . les ordres de la Cour l'ont obligé depuis deux mois de se rendre à sa garnison. Trouvons, je vous prie, quelque expédient pour le tirer de là, & pour l'engager à me venir consoler par sa présence. Je lui répondis, qu'une Demoiselle aussi accomplie qu'elle, n'ayant pû faire choix que d'un honnête homme pour son amant, je ne doutois point qu'il ne se hâtât de venir à la première nouvelle, qu'il auroit de son malheur ; que pour éviter les risques d'une lettre, & les longueurs de la poste ordinaire, je ferois partir volontiers mon valet

let en poste, avec un billet de sa main; & que si elle le jugeoit nécessaire, j'étois disposé à lui rendre ce service moi-même. Elle accepta la proposition de faire partir mon valet. Elle écrivit sur le champ une lettre de quatre pages; les chevaux se trouvèrent prêts en moins d'une heure.

Je fis quelques réflexions sur cette démarche, pendant qu'elle écrivoit sa lettre. Comme je n'avois en tout qu'une envie sincère & désintéressée de la servir, il me sembla que la délicatesse de son amant pourroit être blessée de la trouver entre les mains & sous le pouvoir d'un Mousquetaire. Je lui fis faire cette attention, dont elle me fut bon gré, & nous conclumes, qu'elle prendroit une chambre dans la même maison, mais séparée de mon appartement. J'allai aussi-tôt proposer la chose au maître du logis, qui nous en accorda une telle que nous la désirions. Je fis ensuite partir mon valet avec les instructions nécessaires.

Je retournai auprès d'elle pour lui offrir ma bourse: elle fit quelque difficulté d'accepter mes offres, quoi qu'elle manquât de tout. Elle me dit, qu'espérant de voir bientôt son amant, elle comptoit de se trouver dans l'abondance à son arrivée. Je ne la pressai point; mais en sortant, je mis sur la table une bourse de cent

Louis-

Louis-d'or, qui faisoient en ce tems-là environ deux mille francs; & j'ordonnai en particulier à sa femme de chambre, d'acheter promptement tout ce qui lui étoit nécessaire.

Quelque diversion que cette aventure eût faite à ma passion naissante, elle n'avoit point effacé dans mon cœur l'image de Mademoiselle de Colman. Dès que j'eus un moment de liberté, je résolus d'aller chés elle, & de ne pas différer à lui offrir un cœur, où elle regnoit absolument. Je crus qu'aïant été élevée dans la retraite, je n'avois point à garder avec elle toutes les régularités de la galanterie: les coquettes en ont fait un art, mais il faut de l'usage pour en savoir les principes; ils ne sont guères connus d'une jeune personne, qui est éloignée du commerce du monde, & qui ne prend point d'autres sentimens, que ceux que la nature lui inspire. J'entrai chés elle, comme si j'y eusse été connu depuis longtems. Je me fis conduire à sa chambre; heureusement Madame de Colman n'étoit pas encore levée. Je dis à son aimable fille tout ce que la passion pût m'inspirer de plus tendre: elle en rougit d'abord, & elle parut m'écouter à regret; mais je lui marquai tant de respect & de véritable tendresse, que je m'aperçus à

la fin qu'elle y trouvoit quelque douceur. Monsieur, me dit-elle en finissant nôtre entretien, je souhaite que tout ce que vous me dites, soit sincère. Sa mère qui parut en ce moment, m'empêcha de lui renouveler mes assurances de ma sincérité. Je les accompagnai à la Messe; j'en revins avec elles; nous dînâmes ensemble, & la journée se passa avec tous les charmes qu'on trouve dans une nouvelle passion. Vous verrez, continua le Comte de Rosambert, que ce n'est pas sans raison, que j'entre dans le détail de toutes ces circonstances.

Je me rendis le soir chés moi. La Demoiselle, dont je vous cache le nom par considération pour sa famille, avoit quitté mon appartement pour occuper la chambre que j'avois fait préparer. Je la priai de trouver bon que j'eusse l'honneur de manger avec elle; & je vous avouë que je remarquai dans ses manières, & dans le tour de son esprit, quelque chose de si touchant, que j'eus besoin de toute la force de l'honneur pour retenir mon cœur dans de certaines bornes. Nôtre entretien tomba insensiblement sur les suites malheureuses des plus chères passions. Elle me dit, qu'elle avoit prévu tout ce qui lui étoit arrivé, mais qu'elle n'avoit pû résister à l'impétuosité de

de son panchant ; que sa consolation étoit d'avoir un amant qui méritoit les peines auxquelles elle s'étoit exposée pour lui ; qu'elle étoit presque assurée de n'avoir plus que trois ou quatre mois à vivre ; mais qu'elle attendoit la mort sans fraïeur, parce qu'elle en étoit la cause. Ces paroles me frappèrent. Je lui demandai sur quel fondement elle parloit de sa mort comme d'une chose si certaine. C'est, me répondit-elle, que je n'espère pas de survivre à mes couches. J'ai une horreur inexprimable pour ce fatal & honteux assujettissement de nôtre sexe. Je n'y saurois penser sans ressentir des mouvemens qui me mettent hors de moi-même, & des douleurs déjà pires que celles de la mort. Je suis d'ailleurs du tempérament le plus délicat. Ainsi je regarde la fin de ma vie comme fort prochaine. J'en ai fait le sacrifice à mon amant, en lui donnant toute ma tendresse. Je savois bien, continua-t-elle, que je n'étois point capable d'aimer médiocrement : j'ai tout envisagé, & jamais il n'y eut de malheurs si prévûs, ni si volontaires que les miens.

Je me hezardai là-dessus à lui demander, pourquoi elle ne s'étoit point exposée au progrès d'une passion dont elle prévoïoit des suites si malheureuses. Je

conçois bien, lui dis-je, que lors qu'un cœur tel que vous me dépeignez le vôtre, est une fois enflammé, il lui est difficile de garder de mesures, & de modérer ses desirs; mais vous connoissant si bien vous-même, comment ne vous êtes-vous pas précautionnée contre toutes sortes d'engagemens? J'ai toujours crû, qu'il étoit aisé à une personne de vôtre sexe, de se garantir de l'amour.

Elle me répondit: si vous l'avez toujours crû, vous vous êtes toujours trompé; je juge de toutes les femmes par moi-même. Nos premiers mouvemens nous portent à la tendresse; cette disposition naît avec nous, elle ne nous quitte jamais; & s'il se trouve quelques femmes qui meurent sages, il faut qu'elles aient combattu pendant toute leur vie. Combien croïez-vous, continua-t-elle, que l'éducation qu'on nous donne, & la mollesse dans laquelle on nous élève, contribuent à fortifier ce premier penchant? J'ai fait cent réflexions sur la nature de mon esprit, & sur celle de mon corps: je suis foible & tendre, voilà ce que j'ai apporté en naissant; mais les lectures, les spectacles, les conversations m'ont renduë folle, voilà ce que je dois à la manière dont j'ai été élevée. Dès l'âge de douze ans, je me formois l'idée d'un

d'un amant tel que je l'aurois souhaité pour être heureuse : ce fantôme m'accompagnoit par tout, & je sentoie déjà pour lui les désirs qu'inspire la réalité : j'étudiois tous les hommes que j'avois occasion de connoître, & je les aimois à proportion qu'ils me sembloient approcher de la parfaite image, que je portois dans mon cœur. Lorsque je vis pour la première fois celui que le sort avoit destiné pour être mon amant, je sentis des mouvemens extraordinaires, qui sembloient m'avertir, que c'étoit - là l'homme, que j'aimois depuis quatre ou cinq ans sans le connoître. Il prit pour moi des sentimens dont il n'eut pas de peine à me persuader : plus je le voïois, plus je lui trouvois de rapport avec mon idole, & bientôt il ne fut plus qu'une même chose avec elle. Ce n'est pas que je ne lui aïe fait acheter ma conquête assés cher : mais à quoi sert la résistance d'une femme, qu'à irriter ses propres désirs ? Je voulois garder quelque dehors de bienfiance, & m'assurer que j'étois aimée. Lorsque je crus l'être, j'ouvris mon cœur à la plus violente passion qui fut jamais. Vous me demanderez, pourquoi je n'ai pas du moins évité la dernière foiblesse ? Mais une femme est - elle maîtresse d'elle-même, quand elle est sans - cesse avec un

homme, qu'elle a rendu le maître de son cœur? J'ai compté sur la tendresse & sur la générosité de mon amant, je l'aimerois bien peu, si je pouvois le croire capable de me trahir.

La conversation dura long-tems sur cette matière: je la consolai autant que je pûs par l'espérance d'un avenir heureux, qui la rejoindroit bientôt à l'objet de ses desirs. Effectivement je ne pouvois m'imaginer, qu'il y eût au monde un homme assés lâche pour abandonner une femme après l'avoir réduite à cet état: j'aurois répondu sur ma vie de la fidélité de son amant: le portrait qu'elle m'en avoit fait, me prévenoit en sa faveur: & je n'avois pas moins d'impatience qu'elle, de le voir arriver pour en faire un ami. Je soupai tous les jours avec elle jusqu'au retour de mon valet. J'avois soin de me rendre de bonne heure au logis, pour la ménager dans l'état où elle étoit; car sa grossesse paroissoit avancée. Le reste du jour je passois presque tout entier chés Mademoiselle de Colman. Enfin huit jours après, je rencontrai mon valet qui arrivoit en poste. Surpris de le voir seul, je lui demandai, si Monsieur de . . . ne venoit point par derrière. Il me fit sans répondre quelques signes de tête, qui me fi-

rent

rent mal augurer du succès de sa commission. Il me présenta une lettre qui étoit pour la Demoiselle. J'allai chés elle sans perdre un moment, & je la lui remis en lui disant, qu'elle devoit connoître cette écriture. Elle l'ouvrit; à peine avoit-elle eu le tems d'en lire les premières lignes, qu'elle tomba sans connoissance à mes pieds. Sa chute fut si violente, que je craignis beaucoup pour elle. Je lui fis donner néanmoins dé si prompts secours, qu'elle recouvra la connoissance. Mais, bon Dieu! qu'il eût bien mieux valu que cet évanouissement eût terminé sa vie! Malgré la foiblesse qu'il lui avoit causée, elle se leva comme une furieuse, & se jetta sur mon épée, qu'elle tira du fourreau avant que j'eusse le tems de m'en appercevoir: je l'avois mise, suivant ma coûtume, sur une chaise en entrant dans sa chambre, parce que je croïois n'en devoir sortir qu'après avoir soupé. Elle s'en seroit percée infailliblement, si je ne me fusse jetté sur elle pour l'arrêter. J'eus besoin de toute ma force; & ce fut avec des difficultés infinies, que je la fis asseoir dans un fauteuil, en lui tenant les mains, de peur qu'elle n'attendât sur elle-même de quelque autre manière. Après y avoir demeuré plus d'un quart-d'heure sans me dire

une seule parole, je vis que les larmes commençoient à couler de ses yeux; elle me pria d'un ton affés doux, de lui laisser les mains libres, en m'assurant qu'elle n'useroit pas mal de cette liberté. Je lui dis: Qu'est-ce donc, Mademoiselle, qui a pû vous causer tant d'agitation? Je vous parle depuis un quart-d'heure, vous ne me répondez pas; craignez-vous de m' confier vos peines? Non, Monsieur, me répondit-elle, mon dessein n'est pas de vous les cacher. Ecoutez-moi, je vais vous ouvrir mon cœur. Mon amant m'abandonne; le Soleil n'a peut-être jamais éclairé de perfidie si lâche & si noire: le Ciel l'en punira, il me doit cette justice; Dans le premier transport où cette funeste nouvelle m'a jettée, j'étois capable de me donner la mort, si vous n'aviez arrêté mes mains, oui, il est certain que j'allois me la donner, mais c'est cette pensée même, qui m'a ouvert les yeux tout d'un coup sur l'excès de ma folie. Je n'ai pas plutôt été assise sur ce fauteuil, que mes regards font tombés sur votre épée, que je vois encore là toute nuë. J'ai frémi, comme si je l'eusse déjà senti dans mes entrailles. Je ne fais comment il est arrivé, que d'un moment à l'autre la raison m'est revenue. J'ai fait plus de réflexions

flexions dans l'espace d'un demi-quart-d'heure, que je n'en ai fait dans toute ma vie. En un mot, vous me voïez non-seulement résoluë de vivre, mais de renoncer à l'amour, à la haine, & au monde même, s'il se peut; car je n'ai plus d'autre parti à prendre, aidez-moi dans mon dessein, je vous devrai deux ou trois fois la vie. J'ai une tante à l'Abbaïe de P. R. qui n'est qu'à quelques lieuës de Paris. Elle m'aime, & je suis sûre, qu'elle me fera recevoir volontiers dans cette Maison. Je veux l'aller voir promptement, lui faire l'aveu de toutes mes foibleffes, & lui demander le moïen de les réparer. Le Ciel qui m'inspire ce dessein, applanira les difficultés. Que dites-vous de tout cela, ajouta-t-elle en me regardant? Je lui répondis, que j'avois peine à le comprendre, & que je ne pouvois assés l'admirer. Mais, lui dis-je, Mademoiselle, s'il m'est permis de faire quelque réflexion sur un si beau dessein, il me semble que l'embarras où vous êtes, y mettra quelque obstacle: vous ne songez point, que vous portez un fardeau dont il faut vous délivrer auparavant. Bien entendu, reprit-elle; & c'est sur quoi j'ai principalement besoin de vôtre secours. Nous verrons ensemble, par quels moïens nous pour-

rons préparer ma tante à recevoir ma première visite ; car mes frères l'auront prévenuë fans doute sur mon évasion. Pendant que je traiterai avec elle, mes couches s'avanceront, & me laisseront enfin la liberté que je désire. Permettez-moi de prendre maintenant un peu de repos ; j'ai besoin de me remettre de l'agitation où vous m'avez vûë.

Qui n'auroit crû comme moi, après un discours si tranquile & si sérieux, que cette infortunée Demoiselle étoit entièrement revenuë à elle-même, & que ses résolutions étoient sincères ? Il ne vous paroitra pas croïable qu'une femme dans le fort de sa passion ait pû pousser la dissimulation si loin. Je la quittai, après avoir recommandé à sa femme de chambre de la faire mettre au lit. Elle consentit à tout ce qu'on voulut : lorsqu'elle se fut couchée, elle ordonna fans faire paroître la moindre émotion, qu'on la laissât seule. La femme de chambre sortit. Je me retirai dans mon cabinet, où je m'occupai de quelque lecture. Environ deux heures après, la Maîtresse du logis vint à moi toute effraïée, avec la femme de chambre, qui étoit pâle comme la mort. Ah ! Monsieur, me dirent-elles, il est arrivé quelque malheur. Nous avons vû tomber plusieurs gouttes
de

de sang du plancher de la chambre de Mademoiselle. Nous sommes allées à sa porte, nous l'avons trouvée fermée, elle en a tiré la clef : nous avons heurté assez fort, elle refuse d'ouvrir & de répondre. Venez vous-même, & dites-nous ce qu'il faut que nous fassions. J'y courus sur le champ : je frappai rudement à la porte, on ne répondit point. Alors sans balancer, je pris une longue buche que je glissai entre le seuil & la porte ; & du premier effort je la levai de dessus ses gonds. Nous entrâmes, & nous vîmes le plus affreux spectacle du monde. Des flots de sang couloient du lit sur le plancher. Je m'approchai ; la pauvre Demoiselle étoit couchée sur le dos sans vie & sans mouvement : elle s'étoit enfoncée dans le cœur le couteau dont elle avoit coutume de se servir à table. Je le tirai promptement de la plaie, où il étoit encore. Les deux femmes commencèrent à jeter des cris ; je les fis taire, en leur faisant entendre qu'elles alloient se perdre, & moi avec elles. Je les envoiai chercher de l'eau, pour laver les traces du sang. Pendant qu'elles y travailloient de toute leur force, je jettai les yeux sur la table, & j'apperçus un papier : je le pris, & j'y lus ces mots :

„ Trop généreux Mousquetaire : Je

E 6

„ VOUS

„ vous demande pardon de vous avoir
 „ -trompé. Il m'étoit impossible autre-
 „ ment d'exécuter le deſſein que j'ai pris
 „ de mourir. Vôtre aveugle amitié pour
 „ une malheureuſe vous empêcheroit de
 „ voir, que la mort lui eſt devenuë né-
 „ ceſſaire dans l'horrible état où elle eſt
 „ réduite; & croiant me ſervir, vous
 „ augmenteriez mes maux en me conſer-
 „ vant la vie malgré moi. Adieu. Je
 „ meurs contente. Le Ciel, qui ne pu-
 „ nit que les crimes, aura pitié de mon
 „ ame. Je n'ai d'inquiétude que pour le
 „ malheureux fruit qui eſt dans mon
 „ ſein. Je crois que ſi l'on me fait ou-
 „ vrir promptement après ma mort, on
 „ pourra le baptifer. J'aurai ſoin de me
 „ donner le coup vers le cœur, pour
 „ épargner ce pauvre petit innocent.
 „ Adieu, généreux Mouſquetaire, j'em-
 „ porte une parfaite reconnoiſſance de
 „ tous vos bienfaits.

Cette lettre me pénétra d'horreur, de
 pitié & d'admiration. J'étois ſi faiſi, que
 je ne ſavois à quoi me déterminer. Ce-
 pendant le péril étoit preſſant. J'envoiai
 mon valet de chambre avertir un Chirur-
 gien voiſin, de ſe rendre ſur le champ
 chés moi, avec les inſtrumens néceſſai-
 res pour une opération dangereuſe. Il
 vint auſſi-tôt: je lui fis promettre le ſe-
 cret

cret avant que de l'introduire dans la chambre; & lui aiant raconté en peu de mots ce qui venoit d'arriver, je lui fis commencer l'opération en ma présence. Elle fut heureuse. L'enfant avoit assés de vie, pour m'assûrer que nos soins n'étoient pas inutiles. Il mourut une demi-heure après. Je fis porter pendant la nuit les deux corps au Cimetière de Saint Nicolas des champs. On les passa par dessus la muraille, à l'aide de quelques échelles, & je les fis enterrer à mes yeux dans une même fosse.

Cette funeste aventure fit sur moi des impressions terribles. Elle servit sur tout à me dégoûter du commerce des femmes; & je résolus d'y renoncer entièrement. Je commençai par changer de demeure: je pris un appartement au Fauxbourg Saint-Germain, dans la rue de la Comédie. Les huit premiers jours je demurai comme absorbé dans ma chambre, uniquement occupé du tragique événement dont j'avois été témoin. Mais j'étois né pour les aventures, & j'en avois bien encore à essuier avant que de devenir tranquile.

Je fis connoissance à la Comédie avec le Marquis de Sévigny, fils de la célèbre Marquise de ce nom. Il étoit de mon âge. Nôtre amitié se forma sans préparation.

ration. Nous avions à peu près les mêmes goûts & les mêmes penchans. Dès le premier jour de nôtre connoissance nous liâmes une partie de plaisir pour le lendemain. Elle s'exécuta très-agréablement. Il amena avec lui Monsieur Racine, qui s'étoit déjà fait connoître par ses belles Tragédies, & Monsieur l'Abbé de Cogan, qui passoit pour un très-bel esprit. M. Racine nous apprit, qu'il devoit être reçu deux jours après à l'Académie Française. Il nous récita le discours, qu'il avoit préparé pour sa réception. Nous en critiquâmes plusieurs endroits, qu'il eut la complaisance de changer en suivant nos conseils. Le Marquis de Sévigny avoit l'esprit très-fin & très-agréable. On n'a jamais tourné mieux que lui une polissonnerie : le ton de sa voix, l'air délicat & badin dont il s'exprimoit, donnoit de la grace à ses moindres paroles : il étoit passionnément épris d'une Comédienne qui épuisoit sa bourse par les folles dépenses, qu'elle lui faisoit faire. Il nous proposa après souper, c'est-à-dire vers minuit, d'aller rendre visite à sa maîtresse : nous y fumes tous ensemble ; elle ne faisoit qu'arriver chés elle dans un carrosse, qu'elle tenoit de la libéralité du Marquis. Malgré les obligations qu'elle lui avoit, elle parut choquée de

ce

ce qu'il lui amenoit trois personnes inconnues à une telle heure. Il me semble que tu veux bouder, lui dit Sévigny : fais-tu que je t'amène un Académicien, qui t'a fait Reine plus d'une fois ; un Mousquetaire qui paie fort régulièrement ses quinze sols au parterre ; & un Abbé qui jouë la Comédie presque aussi-bien que toi ? Allons, Monsieur l'Abbé, dit-il à l'Abbé de Cogan, paroissez sur la scène. Mademoiselle fit hier le rolle d'Iphigenie, vous faites le personnage d'Abbé ; vous êtes Ecclésiastique à peu près comme elle est Princesse. Il faut, s'il vous plaît, que vous nous donniez tous deux un plat de vôtre métier. Cette tirade d'éloquence fit rire la Comédienne, & la mit en bonne humeur. On ne parla plus que de rire, l'on exécuta le projet du Marquis, qui étoit de faire déclamer quelque scène de Racine à l'Abbé de Cogan ; il y consentit. Nous lui mîmes une perruque, un habit galonné, &c. pour faire le rolle de Titus. Je n'ai jamais ri de si bon cœur. La Comédienne faisoit Berenice d'une manière enchantée. Le pauvre Abbé, qui n'avoit jamais exercé son talent pour la parole, que dans quelque misérable Sermon, exprimcit les agitations de Titus avec un ridicule achevé. Nous passâmes ainsi une partie de
la

la nuit; & nous nous séparâmes en promettant à Monsieur Racine d'assister à la cérémonie de sa réception à l'Académie.

Nous lui tinmes parole. La salle étoit remplie de quantité de personnes de la première distinction, que la réputation du nouvel Académicien y avoit attirées. Il faut avouër, que Racine charma tous ses Auditeurs. Il étoit bel homme; il déclamoit bien; son discours étoit bien composé; à peine pût-il répondre à l'empressement de tous ceux qui venoient l'embrasser, & le féliciter de son succès. Je ne lui dis que deux mots à l'oreille pour l'inviter à souper. Il me promit de s'y rendre. J'avois eu soin de prier auparavant Monsieur Boileau, que je connoissois, & Monsieur de Moliere que je ne connoissois pas; mais à qui le Marquis de Sévigny avoit fait le compliment de ma part. Il amena encore le Chevalier de Méré, & l'Abbé Genest; de sorte que nous nous trouvâmes sept à table, & de la meilleure humeur du monde. Monsieur Boileau nous raconta, qu'étant à Versailles quelques jours auparavant, il avoit eu une plaisante querelle avec Monsieur Mocolieri, Envoyé de Venise: celui-ci lui reprocha comme une marque de mauvais goût, d'avoir traité les beautés du Tasse de clinquant. Monsieur
Boileau

Boileau ne se défendit d'abord qu'en badinant; mais l'Envoïé continuant à lui dire d'un ton fort sérieux, que cette raison avoit pourtant empêché les Académiciens della Crusca de Florence, de lui offrir une place dans leur Corps, comme ils l'avoient résolu; qu'après avoir examiné la chose dans une de leurs assemblées, ils avoient conclu, que ce seroit déshonorer leur nation, que d'accorder cette marque d'honneur à une personne, qui avoit décrié le plus bel esprit d'Italie. Boileau piqué de ce discours, répondit en vrai satyrique: Si j'ai traité si mal le Tasse, qui de l'aveu de Messieurs de la Crusca est le plus bel esprit d'Italie, jugez quelle idée je dois avoir de ceux qui se reconnoissent inférieurs à lui, & concluez de là, que l'estime ou le mépris des Académiciens de Florence, est une chose fort indifferente pour moi. Monsieur Mocolieri s'échauffa là-dessus, & traita Boileau de petit Poète superbe; Boileau appella l'autre petit Italien ignorant. Quelques personnes de distinction, qui étoient présentes, furent obligées de leur imposer silence pour arrêter cette querelle.

Nous applaudimes aux réponses de Monsieur Boileau: & les réflexions que nous fimes sur son histoire, nous conduisi-

duisirent à parler d'une foule de mauvais Ecrivains qui inondoient alors Paris. Tous les Convives lâchèrent quelques traits plaisans; & Boileau sur tout triomphoit sur cette matière. Pardon, Bourfault, Perrault, & quantité d'autres ne furent point épargnés. Monsieur le Chevalier de Méré, qui étoit d'une humeur assés grave, nous dit, que quoi qu'il trouvât fort raisonnable la coûtume de Roïaume, qui ne permet point qu'un livre soit imprimé, s'il n'a subi l'examen des Censeurs, il lui sembloit néanmoins, que l'intérêt du Public demandoit quelque chose de plus: Qu'il faudroit que tous ceux qui se laissent surprendre à la démangeaison d'écrire, fussent obligés de faire preuve de leur capacité; & qu'au lieu qu'on examine l'ouvrage pour en permettre l'impression, on commençât par examiner l'Auteur, pour lui permettre de composer l'ouvrage.

Cette pensée fut trouvée fort judicieuse, & fort convenable aux besoins présents de la République des Lettres. On chargea Monsieur de Moliere de dresser un Placet, qui seroit présenté à Monsieur le Chancelier, pour lui demander cette réforme dans la Littérature. Nous badinâmes ainsi très-agréablement le reste de la soirée.

Le

Le lendemain, Monsieur Racine, qui avoit pris quelque amitié pour moi, me proposa d'aller promener avec lui jusqu'à l'Abbaïe de Port-Roïal des Champs, où il avoit une proche parente, & quantité d'amis. Le plaisir de l'accompagner & la réputation de cette célèbre Abbaïe, m'y fit consentir volontiers. Nous y fumes reçûs à merveille. On nous y retint quelques jours: Monsieur Arnauld, qui y étoit alors, me fit mille caresses. Comme j'avois l'esprit assés cultivé pour un homme de mon âge, il prit plaisir à m'instruire du sujet des fameuses contestations, qui divisoient alors l'Eglise de France: il me fit même goûter ses sentimens; & je puis dire, que j'étois à demi Janseniste, lorsque je quittai cette Maison. La Mère Agnès, qui étoit parente de Monsieur Racine, prit fort à cœur ce qu'elle appelloit ma conversion. Elle avoit beaucoup de brillant dans la conversation, & plus de solidité d'esprit. Elle me fit promettre de retourner de tems en tems pour la voir. Je fus obligé quelques mois après de chercher un asile dans cette Abbaïe, pour éviter les suites d'une aventure, qui a renversé ma fortune.

Etant retourné à Paris, je trouvai une lettre de Mademoiselle de Colman. Elle n'étoit point signée de son nom, & c'étoit

toit l'unique que j'eusse reçûe d'elle; de forte que je ne pus connoître d'où elle venoit, que par sa lecture. C'étoient des reproches d'avoir laissé passer tant de tems sans la voir, & des plaintes de la peine, que je lui avois fait prendre pour découvrir le lieu de ma demeure. Quelque résolution que j'eusse formé de renoncer absolument aux femmes, son mérite me revint à l'esprit, & renouvela les premières impressions qu'il y avoit faites. Je trouvai d'ailleurs, qu'il y avoit eu de l'impolitesse à l'abandonner si brusquement, & je condamnai ma conduite. Je fus la voir dès le lendemain, pour lui en faire mes excuses. Elle me reçut avec une joie qui me fit assés connoître, que j'étois bien dans son cœur; sa mère n'en marqua pas moins. J'eus la foiblesse de reprendre mes anciens sentimens; mais comme je ne suis pas fait pour être heureux, ma tranquillité ne fut pas de longue durée.

Je voïois Mademoiselle de Colman depuis deux mois avec beaucoup d'assiduité: sa sagesse m'étoit connue; si je l'aimois, j'étois sûr d'en être aimé. Cependant la jalousie s'empara tout d'un coup de mon ame, & vint empoisonner toute ma satisfaction. Cruelle & funeste passion! Un jeune Abbé, qui se faisoit ap-
peller

pellier de Levin, trouva le moïen de s'introduire dans la maison de Madame de Colman. Je m'apperçus en peu de jours du dessein qui l'y amenoit: ses fréquentes visites, ses regards, son empressement, & mille autres choses, me firent trop connoître, que j'avois un rival. Je fus indigné, qu'un homme de cette sorte osât se mettre en concurrence avec moi. Je me croïois néanmoins si assuré du cœur de Mademoiselle de Colman, que je n'appréhendois rien de sa part: mais enfin ma bizarrerie ne me permit pas de souffrir, qu'un Abbé entreprit de me le disputer. Je le tirai un jour à l'écart, & je lui dis d'un ton de maître, que je lui défendois de paroître jamais avec moi dans un même lieu; & que s'il étoit assés hardi pour s'y trouver, je lui donnerois vingt coups de canne. La rougeur lui monta au visage: il me répondit, que s'il avoit une épée, je ne lui parlerois pas si fièrement. Je vous avouë, que perdant toute patience à cette réponse, je lui donnai effectivement plusieurs coups d'un bâton, que je portois à la main. Il me quitta sans ajouter un mot, & ne se présenta plus devant mes yeux. Je crus, que la honte & la crainte l'avoient fait disparaître: quelques mois se passèrent. J'étois si charmé de Mademoiselle
de

de Colman, que j'avois pris la résolution de l'épouser. Il falloit obtenir le consentement de mon père; mais j'espérois, qu'en faveur des richesses, il passeroit sur l'inégalité de la naissance. Je me dispois à lui demander cet aveu, lorsqu'un jour au matin mon valet vint m'annoncer un inconnu, qui souhaitoit de me parler un moment. J'étois à m'habiller: je lui fis dire d'entrer. Son visage se renouvela tout d'un coup dans ma mémoire; & quoi qu'il fût sous le habits d'un homme d'épée, je le reconnus facilement pour ce même Abbé, que j'avois maltraité trois mois auparavant. Si vous me reconnoissez, Monsieur, me dit-il d'un ton ferme, vous devez concevoir le dessein, qui m'amène chés vous: je suis celui, que vous outrageates indignement il y a trois mois, sous l'habit & sous le nom de l'Abbé de Levin. J'ai quitté l'Eglise exprès pour en tirer raison. Choisissez le tems, le lieu, & les armes.

Ce procédé me parut franc & généreux. Il est juste, mon Brave, lui repris-je, que je vous satisfasse: l'honneur offensé veut du sang. Ne remettons pas à un autre jour ce que nous pouvons exécuter dès ce moment. Pour les armes nous nous servons, si vous voulez, de nos épées. Je vous laisse le maître
du

du lieu. Nous convinmes de nous rendre à dix heures par des chemins différens, sur le bord de la Seine, du côté de la Grenouillere. Nous y arrivâmes presque en même tems. Nous nous battimes un demi-quart-d'heure sans avantage: je fus blessé le premier d'un coup léger à la cuisse; mais plus heureux que mon adversaire, je lui enfonçai aussi-tôt mon épée au travers du corps; il tomba en disant: Je suis mort. Je crus d'abord, qu'il l'étoit; & j'allois jeter le corps dans la rivière; mais je m'apperçus, qu'il respiroit encore. La compassion m'obligea d'aller chercher du secours aux maisons les plus voisines. Ce fut la cause de ma perte: car s'il fût mort sur le champ, on auroit ignoré, qui étoit l'auteur du coup. J'avertis quelques personnes que je rencontrais, d'aller promptement le secourir, & je me retirai pour éviter d'être reconnu; mais mon ennemi n'eut pas la générosité de cacher mon nom en mourant. On fût le jour même dans tous les endroits de Paris, que je m'étois battu, & que j'avois tué mon homme.

J'étois resté néanmoins dans la ville: mais mes amis me conseillèrent de partir, & de chercher une retraite. Comme il étoit à craindre qu'il n'y eût déjà quelques ordres pour m'arrêter à la poste, je pris

pris le parti de me déguiser en païfan , & je me rendis dans cet équipage à l'Abbaïe de Port-Royal , sans avoir communiqué mon dessein à personne: J'y fus bien reçu: Monsieur Arnauld y étoit encore: je lui découvris mon malheur: il me fit des reprimandes sévères sur l'action peu chrétienne , que je venois de faire , & me cita quantité de passages de l'Écriture & des Pères , pour me prouver , qu'il n'est pas permis de donner la mort à son prochain. C'est une vérité que je n'ignore pas , lui dis-je; mais quel parti voulez-vous que prenne un pauvre Gentilhomme dans les circonstances, où je me suis trouvé? Vous savez les loix de l'honneur. Je fais encore mieux les loix du Christianisme , répondit sévèrement Monsieur Arnauld: vous avez maltraité injustement vôtre adverfaire , il ne falloit pas rougir de l'appaiser par des soumissions: si vous appréhendez , que cela ne vous fit quelque tort dans le monde , vous aviez un moïen d'éloigner de vous tout soupçon de lâcheté ; c'est de vous bien battre à la guerre. C'est là que la bravoure est permise. Le monde tout injuste qu'il est , n'accusera point de lâcheté un Officier qui évite les duëls , si cet Officier fait son devoir dans l'occasion pour le service de son Prince & de sa Patrie. On distingué

tingue aisément la poltronerie d'avec la Religion & la sagesse. Supposons qu'un homme de guerre, non seulement brave dans les combats & dans les sièges de ville, mais honnête homme & bon Chrétien dans le cours de sa conduite, vienne à refuser un duël, il n'y aura personne qui n'interprète bien ses motifs, & qui ne juge que ce qui l'arrête est le même sentiment de Religion, qui est la règle de toutes ses autres actions. Mais j'avouë, qu'un débauché, qui éviteroit de tirer l'épée dans la même occasion, seroit soupçonné justement d'être un poltron & un lâche; parce qu'il n'est pas naturel de croire, que l'amour du devoir le conduise alors, lui qui fait profession d'en violer ailleurs toutes les loix. L'importance est donc d'être honnête homme & Chrétien: on ne se trouve jamais exposé à l'infamie, parce que la probité & le Christianisme s'accordent toujours avec les droits du véritable honneur.

Voilà de quelle morale j'étois régaler tous les jours au Port-Royal. J'y passai plus de six semaines. Monsieur Arnauld y venoit souvent avec d'autres Ecclésiastiques, dont j'ai oublié les noms. Il y en avoit outre cela plusieurs dans l'Abbaïe, qui étoient regardés comme les oracles du parti Jansenien, & qui me-

noient une vie très-réglée & très-édifiante ; de sorte que je n'étois pas sans compagnie.

Pendant ce tems-là, mes amis s'emploioient de toute leur force pour me faire obtenir ma grace du Roi. Si l'Evêque de Marseille mon oncle eût été en France, j'aurois réüssi plus facilement par son crédit ; mais le Roi, qui l'honoroit d'une parfaite confiance, l'avoit envoïé en qualité d'Ambassadeur extraordinaire à la Cour de Pologne, pour travailler à faire élever sur le trône le Grand Maréchal Jean Sobieski. Je trouvai néanmoins des protecteurs si puissans & si zélés, qu'ils vinrent à bout de persuader à Sa Majesté, que mon affaire n'étoit rien moins qu'un duël ; que j'avois été attaqué en revenant de la chasse, & que j'avois tué mon ennemi en me défendant. Comme le sujet de nôtre querelle n'avoit été connu de personne, cette explication passa enfin pour constante, & j'eus la permission de revenir à Paris. J'obtins quelque tems après mes Lettres d'abolition avec les formalités ordinaires.

Fin du Second Livre.

ME-

MEMOIRES

DU

MARQUIS DE ***



LIVRE TROISIÈME.

LE Comte de Rosambert continua à me raconter la suite de sa vie, c'est-à-dire, le fameux duël, où il eut encore le malheur de tuër un de ses ennemis : sa fuite dans les païs étrangers : ses diverses courses : son arrivée en Allemagne, où il se mit au service de l'Empereur. Il me fit la relation du siège de Vienne, auquel il avoit assisté : de la prise de Bude, & de la défaite de l'armée Ottomane. Enfin il poursuivit sa narration jusqu'au tems de sa vie, où il étoit alors. Comme j'ai appris que toutes ces

F 2

parti-

particularités ont été données au Public depuis sa mort, je ne grossirai point ces Mémoires par un récit qu'on peut trouver ailleurs. Il me suffit d'ajouter, que le Roi toujours inexorable pour les duëls, ne voulut jamais consentir à lui faire grace. Il fit entendre seulement à Monsieur de Janfon, qui avoit été nommé à l'Évêché de Beauvais en 1679. & qui venoit alors d'être fait Cardinal par le Pape Alexandre VIII. qu'on ne feroit aucune recherche de son neveu, pourvû qu'il demeurât en France sous un nom emprunté, & qu'il tint une conduite sage & tranquille. Le Comte finit son récit en me disant, que son dessein étoit d'aller servir dans l'armée d'Italie, & qu'il esperoit que le Roi lui accorderoit de l'emploi. Il obtint en effet la Majorité d'un Régiment étranger; & partit quelque tems après, pour aller joindre l'armée de Monsieur de Catinat. Mais avant son départ, nous passâmes encore quelques mois à Paris dans nos divertissemens ordinaires. Nous évitions le grand monde & les nombreuses compagnies. Si nous rendions quelques visites, c'étoit à des Religieux de mérite, ou à quelques beaux esprits de Paris, dont la conversation pouvoit nous instruire. Nous allions voir assés souvent par cette raison le P. Bouhours,

Bouhours, Jésuite du Collège de Louis le Grand, qui nous entretenoit avec cette politesse, qui faisoit son caractère. Il nous fit présent de quelques-uns de ses ouvrages. Je dois dire ici pour l'honneur de sa mémoire, qu'il n'a jamais manqué d'inferer dans nos conversations quelques réflexions de piété, & qu'il les tournoit si agréablement, que nous l'écoutions quelquefois plus d'un quart-d'heure sans l'interrompre. Un jour qu'il nous avoit conduit dans la Bibliothèque, & que j'en examinóis les livres avec beaucoup d'attention, il me demanda, pour quelle espèce de livres j'avois le plus d'inclination. Je lui répondis, que j'aimois beaucoup un bon livre de Morale, où les détours du cœur humain fussent bien expliqués; les avantages de la vertu, & les douceurs d'une vie réglée exposés dans tout leur jour; enfin un livre, où ce qui peut faire le vrai bonheur de l'homme fût bien traité. Je suis charmé, me dit le Père Bouhours, de vous voir dans un si bon goût. J'en conclus, qu'inafailliblement vôtre cœur est porté à la vertu, que vous êtes maintenant un honnête homme, & que vous ferez quelque jour un Saint. Je me mis à rire. Voilà, repris-je, un jugement bien flatteur pour moi. Mais sachez-vous, mon Père, que ce n'est que

par l'esprit que je pense si bien ; & qu'en même tems que j'estime la sagesse & la vertu , j'ai toutes les peines du monde à la pratiquer. Cela n'est pas surprenant , repliqua le Père Bouhours ; vous êtes jeune ; la nature a ses droits ; il en coûte à votre âge pour la combattre , trop souvent même elle triomphe de la religion & de la raison. Mais quelque supériorité qu'elle puisse prendre sur ces deux règles de nôtre conduite , elle ne les effacera jamais entièrement dans un cœur tel , que je viens de connoître le vôtre. Je vous défie , par exemple , continua-t-il , du caractère dont vous êtes , de vivre jamais tranquillement dans le désordre : vous sentirez malgré vous des remords ; & quand vous commettriez les plus grands crimes , votre cœur regrettera toujours la vertu.

Une connoissance très-agréable que je fis encore par le moïen du Comte de Rofsambert , fut celle de Monsieur Racine. Je n'ai guères vû d'homme dont l'esprit fût plus cultivé , & les manières plus polies. Il nous dit , qu'il devoit le caractère tendre & gracieux , qu'on admire dans ses Tragédies , à la tendresse qu'il avoit pour son épouse , & à celle dont elle étoit remplie pour lui : que lorsqu'il avoit à traiter quelque endroit tendre & touchant ,

touchant, il montoit à la chambre de cette chère épouse, & qu'un moment de son entretien & de ses caresses lui mettoit le cœur dans la situation, qu'il falloit pour produire les plus beaux sentimens. Il nous lût quelques endroits de l'Histoire de Louis le Grand, à laquelle il étoit chargé de travailler. Nous ne pûmes refuser des éloges à la beauté du stile; mais il nous parut que les louanges du grand Monarque y étoient trop souvent répandues; & nous jugeâmes, que si cet ouvrage étoit un jour donné au Public, on ne le liroit tout au plus, que comme un beau panégyrique.

Le Comte de Rosambert aiant enfin obtenu l'emploi qu'il sollicitoit, partit de Paris pour se rendre dans le Piémont, & me laissa beaucoup de regret de son éloignement. Nous nous promîmes mutuellement de nous aimer toujours. Je n'aurois pas balancé à prendre le même parti, si j'en eusse eu la liberté, mais il falloit attendre nécessairement, que le Noviciat de mon père fût expiré, pour mettre quelque arrangement dans mes affaires. Mon dessein étoit d'aller rejoindre ensuite mon ami, & de faire mes épreuves militaires sous sa conduite. La fortune en disposa autrement. Je ne le revis que plusieurs années après nôtre séparation,

paration, comme je le rapporterai dans le cours de ces Mémoires, & nous eumes l'un & l'autre quantité d'avantures fâcheuses à effuier dans cet intervalle.

J'appris du Père Prieur des Chartreux, avec qui j'avois toujours entretenu un commerce de lettres, le tems où mon père devoit faire la Profession religieuse. Je me rendis en Province pour assister à cette triste cérémonie. Je voulois le voir avant qu'il prît le dernier engagement, & je fis tous mes efforts pour cela : mais son parti étoit pris, il me fit répondre, qu'il m'étoit inutile d'y penser, & que je n'aurois la satisfaction de le voir que le lendemain de la prononciation de ses vœux. Il fallut en passer par là. J'assistai donc à cette fête lugubre. L'Eglise étoit remplie d'une foule de personnes de toutes les conditions, que la curiosité y avoit attirées. Je ne pus retenir mes larmes en voiant un père qui m'étoit si cher, avec un visage pâle, & déjà défiguré par la pénitence : mais ce fut bien autre chose, lorsque je l'entendis prononcer la fatale Formule. Je sentis des déchiremens, qui m'obligèrent de sortir du Chœur par une porte de derrière. Il étoit le seul qui ne paroïssoit pas ému : sa piété & sa constance firent l'admiration de tout le monde, & l'on n'en parloit qu'avec

qu'avec étonnement. Ce jour fera toujours cher & douloureux à ma mémoire.

. . . . *Quem semper acerbum ,
Semper honoratum , sic Dii voluistis , ha-
bebo.*

Il consentit le jour d'après à recevoir ma visite. Je me jettai à ses genoux , que je tins long-tems embrassés. Il me fit relever d'un visage riant ; nous nous assimes. Le Père Prieur , qui étoit avec nous , voulut que nous dînassions ensemble. Nous ne parlâmes pendant le repas que de la douceur d'une sainte solitude & de la vanité des plaisirs du monde , quand on les compare à ceux que donne la vertu. Le Père Prieur , qui étoit un homme de Dieu , nous raconta plusieurs traits édifiants de quelques personnes de condition , qui avoient préféré , comme mon père , le service de Dieu aux avantages du siècle. Nous tombâmes ensuite sur l'histoire de saint Bruno ; & comme j'avois quelque difficulté à croire les trois apparitions du Docteur , le Père Prieur nous dit , qu'il se trouvoit à la vérité des personnes qui doutoient de ce fait ; mais qu'après tout , ce n'étoit point ce qu'il y avoit de plus admirable dans la conversion de saint Bruno ; qu'il y a

quelque chose de plus grand dans le changement du cœur, & des inclinations d'un homme dérégé, que dans la résurrection d'un mort : que cependant il ne falloit point aussi revoquer en doute tous les faits qu'on a de la peine à expliquer : que Dieu a ses raisons de permettre quelque-fois les événemens les plus extraordinaires. Là-dessus il nous rapporta une chose fort singulière, qu'il avoit apprise récemment.

Dans une petite ville de cette Province, nous dit-il, une Dame assés riche étoit demeurée veuve dans un âge peu avancé : elle n'avoit qu'un fils, qu'elle éleva dans la crainte de Dieu ; & la tendresse qu'elle avoit pour lui, l'empêcha de penser à un second mariage. Lorsque ce fils eut atteint un certain âge, elle le mit chés un Procureur, pour lui faire prendre une teinture des affaires. Ce jeune homme étoit si sage & si appliqué, que le Procureur prit une entière confiance en lui. Un jour il lui mit entre les mains quelques papiers de conséquence, qu'il n'avoit pas le tems de ferrer lui-même, & lui recommanda de les garder soigneusement. Pour les mettre en sûreté, le jeune homme les cacha dans un lieu secret de sa chambre. Quelque tems se passa sans que le Procureur pensé à redeman-

redemander ses papiers ; il les redemande à la fin , les papiers ne se trouvent plus : le Procureur se plaint , gronde , menace ; enfin voïant que rien ne paroïssoit , il fait saisir le jeune homme , & le fait mettre en prison. Il ne s'agissoit de rien moins que de la corde , c'étoit un vol domestique ; & d'ailleurs la fortune de quelques familles étoit attachée à ces papiers. La mère qui apprit le malheur de son fils en fut inconsolable. Elle pria le Ciel , elle invoqua tous les Saints , mais tout cela inutilement. Le fils de son côté protestoit de son innocence , & juroit qu'il n'étoit coupable que d'un pur oubli : il ne pouvoit se souvenir de l'endroit où il avoit placé le dépôt qu'on lui avoit confié. Cependant comme en Justice on n'a point d'égard à l'intention , le châtement alloit suivre de près cette faute involontaire. La mère affligée , sortant de sa maison pour aller solliciter le Lieutenant-Général en faveur de son fils , fait rencontre d'un homme fort bien mis , qui s'arrête à la considérer , & lui demanda la cause de ses larmes qu'il voïoit couler : elle lui raconte la triste aventure de son fils. N'est-ce que cela ? lui dit l'inconnu ; venez , je mettrai remède à tout. Il la fait rentrer chés elle , lui demande de l'encre & du papier , écrit une lettre
F. 6 qu'il

qu'il lui donne pour le Lieutenant Général, en l'assurant, qu'il étoit si fort de ses amis, qu'il ne lui refuseroit rien en son nom. La Dame se rend aussi-tôt chés son Juge: il étoit seul dans son cabinet. On la fait entrer, elle présente sa lettre. Le Lieutenant - Général ne l'eut pas plutôt lûe, qu'il tomba évanoui. La Dame appelle du secours, les domestiques montent; & voïant leur Maître dans cet état, ils s'imaginèrent que cette étrangère avoit usé de maléfice: ils commençoient déjà à la maltraiter, lorsque le Lieutenant-Général revenant à lui-même, & ouvrant les yeux, leur ordonna d'arrêter. Elle n'est pas coupable, leur dit-il; mais voici une des plus étranges choses qui puisse arriver. Cette lettre que vous me voïez dans les mains, est de mon père, qui est mort depuis dix ans. Je ne saurois me tromper à son nom ni à son écriture. Il me marque, que je suis à la veille de faire, sans le savoir, une injustice qu'il veut empêcher; Que le fils de cette Dame est innocent, & que la preuve en est aisée: que ce pauvre jeune homme a placé les papiers dans un endroit de sa chambre, dont il ne se souvient plus. La lettre désigne l'endroit. Allons voir sur le champ, s'il est vrai que les papiers y sont; nous n'aurons pas lieu de douter après

après cela que le Ciel ne se mêle de cette affaire. On ne perdit pas un moment pour aller chés le Procureur, & l'on trouva les papiers dans la chambre du jeune homme à l'endroit que la lettre avoit marqué.

Le Père Prieur me parut fort persuadé de la vérité de cette histoire. Je ne contestai point. Je quittai mon père à l'heure de Vêpres, après qu'il m'eut donné de sages instructions pour ma conduite, & qu'il m'eut permis de l'aller visiter de tems en tems.

La Comtesse qui étoit la seconde épouse de feu mon grand-père, avoit toujours demeuré depuis sa mort dans le château qui commençoit à m'appartenir. Je n'avois garde de lui proposer d'en sortir. Je voulois vivre bien avec elle, & avec ses deux enfans qui étoient mes oncles. Elle m'avoit reçu fort civilement à mon arrivée de Paris. Je l'avois assurée de mon côté de mon respect & de mon attachement. Je m'occupai les premières semaines après mon retour, à visiter pendant la matinée, les papiers, les contrats, & les vieux titres de la maison. L'après-midi, j'allois à la chasse; ou bien je rendois visite à mon père, & à mon grand-père maternel. Tant que ce train de vie dura, je fus fort tranquille: mais comme

j'eus commencé à régler les comptes de mes domestiques, & à entrer dans quelque détail de mes revenus, & de la dépense de ma maison, la Brie me vint avertir un jour, que Madame faisoit ses préparatifs pour se retirer avec ses enfans, & qu'elle alloit demeurer chés son père, qui possédoit une petite terre à six lieues de chés moi. Ce changement me surprit. Cependant comme je n'y avois point donné d'occasion, je me consolai sans peine, sur-tout quand j'eus fait réflexion, qu'il étoit mal-honnête pour la Comtesse de former le dessein de me quitter sans m'en avoir rien communiqué. Je fis semblant d'ignorer ce qui se passoit, & je ne changeai rien à mes manières ordinaires.

La veille du jour, qu'elle avoit choisi pour son départ, elle vint à ma chambre avec ses deux enfans: elle me remercia de toutes les honnêtetés que j'avois eues pour elle. Elle me dit, que son père lui aiant témoigné, qu'il seroit bien-aïse qu'elle allât demeurer avec lui, elle ne croïoit pas pouvoir se dispenser de lui accorder cette satisfaction; que son dessein étoit de partir le lendemain: qu'en se séparant de moi, elle n'en seroit pas moins disposée à me vouloir du bien, ni moins ma très-humble servante.

Je

Je lui répondis, que ce départ précipité me surprenoit beaucoup : que tant que je serois au monde, elle seroit la maîtresse du château, & de tout ce qui m'appartenoit : que j'aurois l'honneur de l'aller voir souvent chés Monsieur son père, & de lui marquer par mes soumissions le profond respect que j'avois pour elle : que pour ce qui regardoit la succession de mon grand père, & ce qui lui devoit revenir, à elle & à ses enfans, nous n'aurions rien à démêler ensemble, parce que j'en passerois par tout ce qu'elle voudroit. J'embrassai mes deux petits oncles, & sur-tout le Chevalier qui étoit un enfant fort aimable. Nous nous séparâmes, & c'est la dernière fois que j'ai vû Madame la Comtesse. Elle se retira de bonne heure, sous prétexte qu'elle vouloit partir le lendemain de grand matin. Elle étoit partie effectivement, lorsque je me levai.

Je fus aussi-tôt faire part à mon grand-père de ce qui s'étoit passé. Il n'y comprit pas plus que moi. Je demeurai à dîner chés lui. Sur les trois heures après-midi, nous vîmes Scoti arriver au grand galop sur un de mes chevaux. Je le connoissois sage. Je craignis qu'il ne fût arrivé quelque chose d'extraordinaire. Il vint aussi-tôt me dire d'un air effraïé :
que

que depuis une heure il y avoit quatre hommes au château, qui souhaitoient de me voir; qu'il croïoit, que c'étoient des gens de Justice; qu'impatiens de mon absence, & dans la crainte que je ne tardasse plus long-tems, ils avoient montré un ordre du Conseil d en vertu duquel ils avoient apposé le scellé aux portes & aux fenêtrés de tous les appartemens, à la reserve de ma chambre, & des offices: que tous mes domestiques s'étoient assemblés, pour convenir ensemble de ce qu'ils avoient à faire; & qu'avant que d'entreprendre aucune résistance, ils avoient crû devoir me donner avis de ce qui venoit d'arriver.

Je pris conseil de mon grand-père, ne sachant à quoi attribuer un accident si bizarre. Il me répondit qu'il falloit d'abord nous assurer du fait par nos yeux. Nous nous rendimes au château sans différer. Les Huiffiers qui apprirent que j'arrivois, vinrent au-devant de moi avec un papier qu'ils me présentèrent, en me signifiant de bouche ce qu'il contenoit. C'étoit un ordre du Conseil d qui portoit que dans le terme de huit jours j'eusse à sortir du château de Monsieur le Comte de où je faisois ma demeure sans aucun droit; & une assignation à comparoître en Justice après les
huit

huit jours expirés, pour rendre compte des papiers & des meubles, qui étoient dans le château, lorsque j'y étois arrivé.

Surpris d'une telle incartade au-delà de ce qu'on peut penser, je priai les Huissiers de m'expliquer ce que cela signifioit, & ce que le Conseil d prétendoit par là. Ils m'apprirent que la Comtesse, belle-mère de mon père, me disant né d'un mariage, qui s'étoit fait contre les loix du Roïaume, demandoit au nom de ses enfans, non-seulement que je fusse déclaré illégitime, & exclus par conséquent de l'héritage de mes pères, mais encore qu'il me fût défendu de porter leur nom : qu'elle avoit présenté sa Requête au Conseil d & qu'elle avoit obtenu par provision les deux Arrêts, qu'ils m'étoient venus signifier : que c'étoit à moi à prendre des mesures pour fournir mes moïens de défense.

Le Chevalier mon grand-père me dit, que la résistance seroit inutile, & qu'il falloit se soumettre. Je répondis aux Huissiers, que j'examinerois cette affaire, & qu'ils pouvoient se retirer. Il y en eut deux, qui me firent entendre, qu'ils avoient ordre de demeurer. Dans l'embarras où j'étois, j'y consentis. Nous entrâmes dans ma chambre, mon grand-père & moi; nous fîmes quantité de réflexions

flexions sur une affaire si sérieuse & si peu prévûë. Mais étant tous deux sans expérience dans la chicane & les procès, nous résolûmes qu'il se mettroit sur le champ dans une chaise de poste, pour aller consulter les plus célèbres Avocats de Il n'en rapporta que des décisions fâcheuses. Ils s'accordèrent tous à répondre que le mariage étoit contraire aux loix: que mon père avoit fait une faute irréparable, de ne l'avoir pas fait réhabiliter après son retour dans le Roïaume: que les Ordonnances étoient positives sur cette matière: & qu'enfin ma cause étoit très-mauvaise. J'écrivis à Paris. Les Avocats du Parlement répondirent de même. Cependant pour ne pas paroître abandonner trop-tôt mes droits, je mis ma cause entre les mains d'un Avocat fameux, qui m'assûra de tout son zèle. Je me retirai chés mon grand-père, pour attendre la décision d'une affaire si importante. Heureusement j'avois mis en dépôt chés lui en partant pour Paris, cinquante mille écus que mon père avoit apportés du lieu de ma naissance, & qu'il m'avoit laissés en se retirant chés les Chartreux. C'est presque l'unique chose qui me soit restée des grands biens dont je me croïois le possesseur. La Comtesse pressa si vivement nos Juges, qu'au

qu'au bout de quatre ou cinq mois elle obtint un Arrêt, qui déclaroit ses enfans uniques héritiers de Monsieur le Comte de & moi déchû de toutes mes prétentions. On m'accorda seulement par grace une pension de mille écus sur les biens qui m'étoient enlevés, & la permission de porter pendant toute ma vie le nom de Marquis de que j'avois conservé jusqu'alors. Je passe rapidement sur ce coup funeste, qui d'un des plus riches & des plus qualifiés Gentils-hommes de ma Province. me rendit en un instant le plus misérable de tous les hommes. Les héritiers de la première Comtesse ma grand-mère vinrent à la charge quelque tems après, & me dépouillèrent en vertu du même Arrêt, de ce que je possédois de ce côté-là.

J'évite encore une fois un souvenir, qui m'est bien plus sensible à présent, que ne me le fut le malheur même dans le tems qu'il m'arriva, soit temperament, soit force d'esprit, j'en fus peu touché; la mort tragique de ma sœur, la perte de ma mère, la retraite de mon père, le récit des aventures du Comte de Rosambert; tout cela joint ensemble m'avoit inspiré je ne sai quel dégoût de la vie, & un véritable mépris pour tous les biens, qui dépendent de la fortune. Il n'en fut
pas

pas de même de mon grand-père. Le chagrin qu'il eut de cette disgrâce, joint à son grand âge, le conduisit en peu de tems au tombeau.

Je me trouvai ainsi presque sans aucun bien, qui pût m'attacher au monde. Cette pensée faillit à m'y faire renoncer entièrement, pour suivre mon père dans la solitude. Je considérois que dans la situation où j'étois réduit, je ne pouvois m'attendre qu'à une vie fort agitée. L'honneur ne me permettoit pas de songer à prendre un établissement dans la Province; il falloit la quitter nécessairement, & sortir même du Royaume, pour cacher mieux l'affront que je venois de recevoir. Les malheurs du Comte de Rosambert me revenoient à l'esprit; je n'avois point de goût pour cette multitude de courses, & d'aventures bonnes & mauvaises, qui sont inévitables à une personne qui s'expatrie. Je conclusois donc, qu'après avoir perdu tous mes biens, le mieux étoit de sacrifier à Dieu ma liberté, qui étoit presque l'unique chose qui me restoit à lui offrir. La vie est si courte, me disois-je à moi-même; les plaisirs passent si vite, & fatifont si peu! D'ailleurs l'avenir est si obscur pour moi, & j'ai si peu de raisons d'espérer une meilleure fortune! Ah! prenons pour partage les biens
du

du Ciel, qui font les biens certains !
Faisons nous un mérite de nôtre choix ,
tandis qu'il peut être volontaire : car en-
fin après bien des mouvemens & des
agitations , il en faudra revenir là. Vingt
ou trente ans , quand je les supposerois
passés dans les plaisirs , ne diminueront
pas la nécessité de recourir un jour à
Dieu. Pourquoi ne pas commencer dès
aujourd'hui ce que je serai obligé de fai-
re tôt ou tard ?

Pendant que j'étois dans ces irrésolu-
tions , le Prince de la Tour-Taxis passa
par . . . qui est une petite ville à deux
lieuës de l'endroit où j'étois. Il entendit
parler de mon malheur. Peut-être lui
fit-on un portrait avantageux de ma per-
sonne. Quoi qu'il en soit , il eut la gé-
nérosité de s'intéresser à ma fortune , &
de m'envoïer son Ecuïer pour m'offrir ses
services. Il est vrai , qu'il prétendoit ap-
parténir en quelque sorte à nôtre famille,
& qu'il se faisoit honneur de cette parenté.
Je fus le remercier moi-même de son
attention. Il me fit un accueil très-hon-
nête , plaignit mon sort , & tâcha de
m'exciter à passer au service du Roi d'Es-
pagne , en me promettant sa recomman-
dation. Il me pressa si fort , qu'il vint
du moins à bout de m'ébranler. Je con-
sentis à le suivre jusqu'à Bruxelles , en
me

me réservant néanmoins à prendre mon parti lorsque nous y serions arrivés. Il m'offrit de m'attendre, si je n'avois point d'affaires qui me retardassent trop long-tems. Je ne lui demandai qu'un jour. Je l'emploiai à dire adieu à mon père, & à mettre en sûreté les débris de ma fortune. Je convertis la meilleure partie de mon argent en lettres de change: je distribuai à quelques domestiques, qui ne m'avoient point quitté, les meubles qui me restoit, & tout ce que je ne pûs emporter. La Brie fut le mieux partagé: je devois cette récompense à sa fidélité, & à ses longs services. Il étoit trop âgé pour pouvoir me suivre: Je lui donnai de quoi vivre doucement le reste de ses jours. Le pauvre homme étoit inconsolable de me voir partir sans lui: & lorsque je fus monté à cheval, il jetta des cris qui m'attendrirent.

Je rejoignis le Prince de la Tour, accompagné du seul Scoti. Nous arrivâmes heureusement à Bruxelles. Je ne tardai point à lier connoissance avec plusieurs Officiers Espagnols, qui m'offrirent de l'emploi. Ils connoissoient mon nom. J'avois plus d'un parent qui tenoient un rang distingué dans les armées de leur Maître. Mais après y avoir mûrement pensé, je ne crus pas pouvoir avec honneur

neur porter si-tôt les armes contre la France. Je rappellai la délicatesse du Comte de Rosambert, qui avoit quitté le service de l'Empereur, lorsque la guerre fût déclarée entre la France & l'Empire; & je résolus de l'imiter. On parloit en ce tems-là d'un armement considérable que le Prince d'Orange faisoit en Hollande, pour passer en Angleterre. Quoique ce Prince se gardât bien de déclarer ses desseins, personne ne doutoit qu'il n'eût en vûe de profiter des troubles de ce Roïaume, pour se mettre, s'il pouvoit, la couronne sur la tête. Il y étoit appelé par le peuple & par la plus grande partie des Seigneurs, que le Roi Jacques n'avoit point assés ménagé. Sa maison étoit remplie sans-cesse de ces Anglois mécontents, qui non-seulement l'excitoient par la facilité qu'ils lui faisoient voir dans cette entreprise, mais qui lui fournissoient même de grands secours d'argent pour accélérer les préparatifs. Je n'entrerai point dans un détail suivi de cette fameuse expédition, à laquelle j'assistai. Il s'en est fait tant de relations, que le Public en est assés instruit. J'y ajouterai seulement quelques circonstances, dont j'ai été témoin, & qui serviront à faire connoître davantage le génie du Roi Jacques, & du Roi Guillaume.

Je

Je me rendis à la Haye vers le mois d'Avril de l'année 1688. J'avois eu soin de prendre à Bruxelles des recommandations auprès de plusieurs personnes distinguées à la Cour de Hollande. Ainsi je n'eus pas de peine à me faire introduire chés le Prince, à qui je fis offre de mes services. Il les accepta avec beaucoup d'honnêteté, & il me promit de penser à moi dans la distribution qu'il devoit faire de quelques Emplois. Il se souvint de sa promesse huit jours après. M'ayant apperçu dans son antichambre, où j'étois à me promener avec un Gentilhomme Anglois, il me fit appeller. Je suis informé, me dit-il, de vôtre naissance & de vos bonnes qualités. Si vous voulez vous attacher à moi, je vous offre la Lieutenance de mes Gardes, en attendant que vous me donniez occasion de faire pour vous quelque chose de plus. Je le remerciai très-humblement de tant de bonté, & je lui protestai, qu'il n'auroit jamais lieu de se repentir de cette marque de confiance. J'entrai dès le lendemain en exercice. Mon zèle & mon assiduité me firent distinguer du Prince dans la foule de ceux qui cherchoient ses bonnes graces, comme s'ils eussent déjà prévu le bonheur qui devoit l'accompagner. Quinze jours avant celui, qu'il avoit

avoit marqué pour le départ de la Flotte, il m'ordonna de passer en Angleterre pour y porter plus de quinze mille exemplaires d'une espèce de Manifeste, qu'il avoit fait imprimer à la Haye. Je devois les envoyer dans les villes principales, à l'adresse de certaines personnes qui étoient dans les intérêts du Prince, & qui se chargeroient de les répandre à la première nouvelle de son débarquement. Il rendoit compte aux Anglois dans cette Déclaration, du motif qui l'obligeoit d'entrer dans leur pais à la tête d'une armée. C'étoit l'affection qu'il avoit pour eux, le zèle de la Religion, & l'envie de les délivrer des violences sous lesquelles ils gémissent. Il protestoit qu'il ne feroit aucun quartier aux ennemis de la Religion & de la tranquillité publique; mais qu'il accorderoit toutes sortes de secours & de protection à ceux, qui aimoient la paix & le véritable bien de la Patrie.

J'exécutai heureusement ma commission. Après quoi je me rendis sur la côte pour attendre l'arrivée du Prince. Je ne savois pas précisément où le débarquement se devoit faire, parce que cela n'avoit point encore été résolu avant mon départ de Hollande. Mais j'appris bientôt, que la Flotte, après avoir été retar-

dée quelques jours par les vents, avoit enfin abordé à Torbai & à Lime dans le Comté de Dorset. J'y fus joindre le Prince. Le Manifeste fut aussi-tôt répandu de tous côtés, & produisit des effets prodigieux. L'armée Hollandoise, qui n'étoit que de treize ou quatorze mille hommes, tant Cavalerie qu'Infanterie, se trouva grossie tout d'un coup par la désertion de la plus grande partie des troupes du Roi. Milord Churchill, si célèbre depuis sous le nom de Duc de Marlborough, le Prince George du Dannemarc, le Duc d'Ormond, & quantité d'autres Seigneurs de la première distinction, se rendirent à notre camp. Ce fut par eux que le Prince apprit que le Roi son beau-père s'étoit avancé dans le dessein de combattre jusqu'à Salisbery; mais qu'intimidé par la désertion de son armée, & craignant d'être trahi par le peu qui lui restoit d'Officiers & de soldats, il s'étoit hâté de reprendre le chemin de Londres.

Le lendemain nous vîmes arriver des Députés de la part du Roi, pour proposer un accommodement. Le Prince répondit, qu'il alloit à Londres, & qu'on traiteroit plus facilement lorsqu'il y seroit arrivé. Cette réponse obscure & générale acheva d'épouvanter le Roi Jacques. Il prit le parti de s'embarquer pour se retirer

retirer en France : mais aiant eu le malheur d'être repoussé sur la côte par les vents contraires, il fut arrêté, comme chacun fait, à Feversham. On en donna avis aussi-tôt au Prince, qui tint un Conseil extraordinaire de ses plus fideles serviteurs, pour prendre des mesures sur une affaire si délicate. Dès qu'il fut fini, il envoya ordre à ceux qui avoient arrêté le Roi, de le reconduire à Londres, & de le traiter avec tout le respect dû à la Majesté Roïale. Il dépêcha en même tems quantité de courriers de divers côtés. Sur le soir, il fit venir chés lui en particulier le Général Warnef Hollandois, pour lequel il avoit beaucoup de confiance ; il eut avec lui un entretien d'un quart-d'heure, au bout duquel il m'appella lui-même par mon nom, & m'ordonna d'entrer. Il savoit que j'étois dans son antichambre : je me présentai. Alors nous prenant par la main le Général Warnef & moi, il nous mena au fond de son cabinet, & nous fit asseoir à ses côtés. Je vous connois, nous dit-il tout bas, pour des gens d'honneur, & qui m'êtes affectionnés, ainsi je ne vous recommande point de me servir avec zèle & avec discrétion dans une affaire, où il y va du tout pour moi. Le Roi doit être reconduit à Londres. Ceux qui l'ont em-

pêché de passer en France, ont mal entendu mes intérêts, mais c'est une faute dont j'espère tirer avantage. Je veux le faire mener à Rochester, & l'y faire garder, mais à vûë seulement, pour sauver les apparences. Je vous ai choisi tous deux pour cela; & vous ferez les seuls, qui aurez mon secret. Je lui donnerai quelques-uns de ses Gardes ordinaires, auxquels il croira pouvoir se fier; mais le plus grand nombre sera de mon choix. Il ne manquera pas de faire de nouvelles tentatives pour se sauver, & d'employer pour cela les Gardes qui seront de sa connoissance. Vous ne ferez pas semblant de vous en appercevoir; & vous lui laisserez le tems de se rendre à la mer. Alors vous courrez sur ses traces, & vous marquerez beaucoup de regret de sa fuite. Vous concevez maintenant l'importance de ce projet, continua le Prince; c'est aujourd'hui l'unique moïen de rendre la paix à cet Etat: le tems décidera du reste. Allez, exécutez fidèlement mes ordres, & comptez sur ma reconnoissance.

En sortant du cabinet, nous rencontrâmes Milord . . . , qui nous attendoit; il vint à nous d'un air mystérieux, & nous aiant tiré à l'écart, il nous dit: Je suis du Conseil, je sai de quoi le Prince vous a entretenus. Voulez-vous lui rendre

dre un service signalé? Soïez si attentifs au tems de l'évasion du Roi, qu'il ne puisse vous échapper; vous prendrez alors vos Gardes pour l'arrêter à quelques lieuës de Rochester; & si quelqu'un de sa fuite fait la moindre résistance, comme cela ne peut manquer d'arriver, vous ferez main-basse sur toute la troupe, sans l'épargner lui-même. Mais, repartis-je, le Prince ne nous a point donné cet ordre. Ne voïez-vous point, reprit Milord . . . , que ces sortes de services ne s'exigent point, & que dans une occasion comme celle-ci, il faut entendre à demi-mot. Je crus que Milord de . . . ne nous parloit pas ainsi sans un ordre secret, & je lui engageai ma parole, de servir fidèlement le Prince. Cependant j'ai sù depuis, que loin d'être autorisé, il s'étoit attiré l'indignation de son Maître, en lui découvrant après la fuite du Roi Jacques, la noire commission dont il nous avoit chargés.

Nous nous rendimes à Londres avec les Gardes que le Prince avoit marqués. Le Roi y étoit arrivé. Nous lui déclarâmes respectueusement, que le Prince souhaitoit qu'il se retirât pour quelque tems à Rochester; qu'il le prioit d'y consentir, & de trouver bon, que nous eussions l'honneur de l'y accompagner. Il

nous répondit, qu'il le feroit volontiers, puisq'ue cela étoit nécessaire, & qu'il étoit prêt à partir quand on voudroit. Nous partîmes de Londres le 27. du mois de Novembre. Le Prince y fit son entrée le lendemain. Rochester n'est qu'à vingt-cinq milles de Londres; c'est une petite ville assés agréable: le château étoit en assés bon état, pour servir de logement à sa Majesté. Nous fîmes la garde à sa porte, comme s'il eût été au Palais de Saint James. Il sortoit peu, parce qu'il sentoît bien qu'il n'avoit que les apparences de la liberté. Il fut d'abord assés solitaire, personne ne se présentant pour lui rendre visite; mais lorsqu'on fût dans la suite, qu'il pouvoit voir librement tous ceux qui se présentoient, sa chambre fut toujours pleine de ses plus fidèles serviteurs, qui venoient l'entretenir; les uns publiquement, les autres en secret. Ce fut dans les premiers jours que j'eus l'honneur de lui parler plus particulièrement. Ce Roi déplorable étoit dans une agitation, qui faisoit connoître l'état de son ame. Il me répéta plusieurs fois: Vous verrez que tout ceci se terminera à quelque chose de funeste. Les Anglois sont irrités; j'avoué que je n'ai point gardé assés de mesures; & que le zèle de la Religion m'a fait faire des fautes considérables.

rables. Une autre fois il me dit : Mais, vous qui êtes François, pourquoi prenez-vous parti contre moi pour mes ennemis ? On ne me hait point en France. Non, Sire, lui repartis - je, on ne hait point Vôtre Majesté en France ; & de tous les François, je suis un de ceux qui ont le plus de respect pour Elle : mais vous savez, Sire, qu'on n'est pas le maître de sa fortune, & que souvent sans l'avoir prévu l'on se trouve assujetti aux nécessités les plus fâcheuses. Les grands Rois ne sont pas les seuls dont la fortune est exposée quelquefois à de grands malheurs. Il voulut savoir par quel accident je me trouvois en Angleterre, & dans le poste que j'occupois. Je lui racontai toute mon histoire : il l'écouta attentivement, & m'en parut touché.

J'avouë qu'en faisant réflexion sur l'infortune d'un si grand Roi, que je vois non-seulement à la veille de perdre une couronne qui lui appartenoit légitimement, mais dans l'appréhension même de se voir arracher la vie par ses propres sujets, je commençai à trouver, qu'il y avoit quelque chose de honteux & de barbare dans la commission dont je m'étois chargé. Cette pensée se fortifia tellement dans mon esprit, qu'elle m'occupoit sans cesse. Tuër un Roi ! me disois - je : faire

le personnage d'un lâche. affassin ! Non, je ne veux point me déshonorer par une action si infame. Je puis bien être le plus malheureux de tous les hommes, mais je ne me rendrai point le plus détestable de tous les scélérats. Mais d'un autre côté, trahirai-je la confiance d'un Prince qui m'honore de son amitié, & qui se repose sur ma parole ? Puis-je même l'entreprendre avec sûreté ? Ce n'est pas ma fortune seulement qui en dépend, ma vie y est peut-être attachée : car où me retirer, si je manque à la promesse que j'ai faite à Milord de qui m'a parlé sans doute de la part du Prince d'Orange ? Tous les Ports d'Angleterre sont gardés. Si je demeure dans le païs, éviterai-je le soupçon d'avoir révélé son secret ? La crainte, que je ne le révèle suffira pour lui faire désirer ma mort, quand il aura lieu de croire que j'ai refusé d'exécuter son dessein.

Dans le tems même que je sentoís le plus vivement ces remords, mon associé le Général Warnef. venoit quelquefois me donner diverses indices, que le Roi songeoit à la fuite. Il me consultoit sur les mesures, que nous avions à prendre pour ne pas manquer nôtre coup. Je l'écoutois avec une peine extrême, & je tâchois toujours de lui ôter cette pensée
de

dè l'esprit, en l'assûrant, que j'étois aussi attentif que lui, & que je n'avois pourtant rien découvert. Warnef étoit un bon Hollandois, zélé jusqu'à la fureur pour le Prince d'Orange: il étoit d'ailleurs brave & entreprenant. Milord . . . nous avoit jugé tous deux propres à l'exécution de son projet, parce qu'étant étrangers, nous n'avions aucun lien qui nous attachât à la personne du Roi, ni aucune raison par conséquent de le ménager. Cependant je répondis mal à son espérance. Je résolus de risquer tout, & ma vie même, plutôt que de souiller mes mains par le meurtre d'un Roi innocent. Voici de quelle manière je me tirai d'un si mauvais pas. J'écrivis ces mots sur un papier: „ Fûiez, grand „ Roi, le plus promptement que vous „ pourrez. Vous êtes mal gardé, vous „ pouvez fuir: s'il arrive qu'en fûiant „ vous soiez poursuivi, ne songez pas à „ vous défendre, il y va de votre vie.

Je mis ce billet dans les Heures du Roi sur son Oratoire, au moment qu'il y alloit faire sa prière, & je me retirai sans qu'il eût pû m'appercevoir. Je craignois, qu'il ne fit paroître trop d'inquiétude, & que cela ne donnât sujet à Warnef de se desier de quelque chose, mais il fut assés maître de son visage,

quoique je m'apperçusse de son embarras. Le soir je fis entendre à Warnef, qu'un courrier de la part du Prince d'Orange m'avoit apporté ordre de me rendre à Londres, mais apparemment pour en revenir le même jour. Je pris la poste le lendemain de grand matin : je passai par Londres sans être reconnu : je m'étois précautionné contre ce péril, en préparant ce que j'avois à répondre au Prince, si j'eusse eu le malheur d'être arrêté : j'aurois pû éviter de passer par Londres, en suivant le dessein que j'avois de me rendre à Southampton, où je savois qu'une partie de la Flotte, qui avoit apporté le Prince, s'étoit retirée ; mais deux raisons m'obligèrent de prendre ce détour : la première étoit la crainte que Warnef ne se doutât de ma fuite, & qu'il n'en donnât avis au Prince, s'il eût appris du courrier, que je n'eusse pas pris le chemin de la capitale. L'autre raison, qui m'avoit paru encore plus nécessaire, étoit que les Officiers de la Flotte de Southampton auroient pû se défier de moi, dans un tems où tout étoit suspect, s'ils ne m'eussent pas vû arriver par la grande route de Londres. Je fis une diligence si extraordinaire, que j'entrai le soir du même jour à Southampton. Je dis aux Officiers, que j'allois à la Haye par ordre :

dre du Prince, pour une dépêche de la dernière importance, & de laquelle dépendoit tout le succès de son entreprise; qu'il falloit me mettre en mer sur le champ avec le meilleur voilier qu'ils eussent dans la Flotte: je leur recommandai de se hâter, en leur promettant de faire valoir auprès du Prince le zèle qu'ils auroient pour son service. J'étois connu de la plupart, à cause de l'emploi que j'occupois. Ils étoient bien éloignés de croire que je pusse les tromper. Le vaisseau se trouva prêt à minuit, je partis sur le champ, & nous abordâmes heureusement à la Brille, après une navigation de dix-huit heures. J'oubliois de dire que j'avois laissé Scoti à Rochester. Je m'y étois crû obligé pour mieux tromper Warnef. Je donnai ordre à ce fidèle valet, de se rendre le plutôt qu'il lui seroit possible à Cologne, où il auroit de mes nouvelles à la Poste.

Ce fut en effet le chemin que je pris en arrivant à la Brille. Je passai par Utrecht & par Nimegue, que je voulus voir avant que de quitter la Hollande. J'avois vû Amsterdam, Leyden, Rotterdam, & plusieurs villes charmantes de ce beau país, pendant le séjour que j'avois fait à la Haye.

J'arrivai à Cologne le jour de Noël de
G. 6. l'année.

Pannée 1688. Cette ville avoit un nouveau maître dans la personne du Prince Clement de Bavière; les habitans étoient encore dans la joie, que ces changemens inspirent. Je le reconnus en entrant dans la ville par les tableaux & les autres ornemens, que je vis sur les portes de la plupart des maisons, & par diverses troupes de masques que je rencontraï dans les rues. C'est ainsi que ces peuples bons & naturels donnent des témoignages de leur zèle & de leur attachement pour leurs Princes. Je pris mon logement à la Poste même, afin que Scoti eût moins de peine à me trouver. Je l'attendis trois semaines entières; & je commençois à m'impacienter de son retardement, lorsque je le vis entrer dans ma chambre. Ce pauvre garçon, qui avoit des sentimens plus relevés que le commun des gens de sa sorte, & qui m'aimoit tendrement, parce qu'il me regardoit en quelque façon comme son élève, ne pouvoit me marquer assez la joie qu'il avoit de me revoir. Il eut pendant un quart-d'heure la bouche collée sur ma main. Enfin je lui demandai, comment il s'y étoit pris pour sortir d'Angleterre. Il me dit, qu'on n'y avoit été assuré de mon évahion que quatre jours après; qu'aussitôt que Warnes l'eût apprise, il l'avoit
fait.

fait mettre en prison, où il avoit demeuré trois jours; qu'on lui avoit fait durant ce tems-là mille questions sur les motifs de ma fuite & sur le lieu de ma retraite; mais qu'ayant toujours répondu, qu'il l'ignoroit, & qu'il étoit celui qui en souffroit davantage, puis que je l'avois abandonné seul & sans secours dans un pais étranger, on lui avoit rendu la liberté. Il me raconta que peu de jours après, le Roi Jacques s'étoit sauvé de Rochester pendant la nuit, accompagné de son fils le Duc de Berwick: que le Général Warnef l'avoit poursuivi; mais que ce Roi infortuné avoit été heureux dans sa fuite, que graces à ses guides il avoit gagné le bord de la mer sans mauvaise rencontre; que tous les Seigneurs d'Angleterre s'étoient accordés avec le peuple, pour offrir la couronne au Prince d'Orange; que la tranquillité paroissoit entièrement rétablie dans ce Roïaume: & qu'il en étoit sorti sans peine dans un vaisseau, qui l'avoit apporté jusqu'à Rotterdam, d'où il avoit pris aussi-tôt le chemin de Cologne.

Je demurai encore quelques jours dans cette ville, pour donner à Scoti le tems de se reposer. J'y appris de quelques Officiers Allemans, qui y étoient à faire des recrues, que la Diette de Ratisbonne avoit déclaré la France & le

Cardinal de Furstemberg, ennemis de l'Empire; que le Prince Herman de Bade avoit approuvé le résultat de la Diette au nom de l'Empereur; & que selon les apparences la guerre recommenceroit bientôt entre les deux Couronnes. Cette nouvelle me chagrina. Mon dessein en entrant en Allemagne, étoit d'aller servir dans l'armée Impériale contre les Turcs. Je craignis que l'Empereur dans la vûe de pousser plus vivement le Roi Très-Christien, ne prît des mesures pour conclurre la paix avec les Infidèles; ce qui auroit dérangé tous mes projets, car j'étois dans la résolution de ne porter jamais les armes contre la France. Cependant quelques jours après je lus dans les nouvelles publiques, que le Prince Louïs de Bade étoit envoié sur le Danube pour faire tête aux Turcs. Je me hâtai de me rendre à Vienne pour l'ouverture de la campagne, dans l'espérance d'y obtenir de l'emploi. Je trouvai cette ville dans une agitation extrême, causée par les grands préparatifs qu'on faisoit pour la guerre. L'Empereur Léopold étant résolu de rompre avec la France, vouloit faire cette année un effort extraordinaire contre les Turcs, pour les contraindre à une paix qui lui fût avantageuse. On faisoit de toutes parts de nouvelles levées, &

tout:

tout sentoit les approches d'une guerre sanglante. Je me logeai dans une Auberge Françoise, à l'enfeigne du Lion d'or.

Mon premier embarras fut à trouver un Protecteur, ou du moins quelque Officier Général, qui voulût accepter mes services. Je cherchai d'abord l'occasion de faire quelque connoissance à la Cour. Je m'étois mis fort proprement. Ma taille étoit remarquable; & de longs cheveux blonds qui me descendoient jusqu'à la ceinture, m'attirèrent assés les regards; mais dans un país comme la Cour, on est négligé lorsqu'on a le malheur de n'être connu de personne. Je m'imaginai que le jeu pourroit servir à me faire des amis. On jouïoit chés plusieurs personnes de qualité; mais aiant entendu dire, que les plus grands Seigneurs alloient jouer chés le Comte de Caprara, je ne manquai pas de m'y trouver régulièrement. Je n'y fis pas de gain considérable, excepté celui de l'estime & de l'amitié du Comte de Windischgraetz, membre du Conseil Impérial, qui me donna bientôt des témoignages d'une bonté singulière. Je lui avois gagné mille écus argent comptant, & deux mille francs sur sa parole. Il me dit en sortant, que si je voulois prendre la peine de venir à son Hôtel, & monter avec
lui

lui dans son carrosse, il acheveroit de me satisfaire. Je lui répondis, que les deux mille francs étoient une bagatelle, à laquelle je ne pensois plus depuis que nous avions quitté le jeu; mais que je ne refusois pas l'honneur de l'accompagner jusques chés lui. Il ne crut pas cette réponse sérieuse. Nous montâmes en carrosse; & il fut fort surpris, lors qu'étant arrivés à la porte de son Hôtel, je le remerciai de l'honneur qu'il m'avoit fait, & je lui tirai ma révérence pour m'en retourner chés moi. Il me fit souvenir lui-même de mon argent: je persistai à lui dire, que ce n'étoit pas la peine, & que j'oubliois les dettes du jeu; dès que j'avois cessé de jouer. Et moi; me dit-il, je n'oublie jamais de paier; je veux non-seulement que vous veniez prendre ce qui vous est dû, mais que vous me fassiez avec cela le plaisir de souper avec moi. Il y auroit eu de là grossièreté à refuser; & d'ailleurs je ne demandois point autre chose, parce que j'é prévoiois, où cela me pourroit conduire. J'entrai avec le Comte: il commença par me compter les deux mille francs, qu'il me força d'accepter. Ensuite nous nous mîmes à table. Il n'y avoit avec nous que ses deux fils, dont le plus jeune étoit Capitaine dans le Régiment
du

du Baron de Rosèch son oncle, & frère du Comte. La conversation roula pendant quelque tems sur les agrémens de la France & de Paris. Les deux jeunes gens me firent sur-tout mille questions sur la Cour, & sur la personne du Roi Louis Quatorze, sur le mérite des Dames, & sur la réputation qu'elles ont d'être galantes. Comme je relevois tout cela par de grands éloges, ils me demandèrent, comment j'avois pû m'éloigner d'un païs, que je paroissois si fort estimer. Je leur appris le motif de mon voïage, c'est-à-dire, l'envie de servir l'Empereur contre les Infidèles; je leur dis en même tems, que ne connoissant personne dans l'armée Impériale, j'avois quelque peine sur la manière de m'y présenter. Voilà mon fils, me dit le Comte, qui aura l'honneur de vous présenter au Baron de Rosèch qui est mon frère; ou bien, si vous voulez être connu de Monsieur le Prince Louis de Bade, j'écrirai moi-même au Baron, afin qu'il vous introduise chez ce Prince. Je leur répondis, que ces offres m'étoient trop honorables & trop avantageuses pour être refusées; mais qu'il me suffiroit pour la première campagne, d'être présenté à Monsieur le Baron de Rosèch; que je ne voulois servir d'abord qu'en qualité de volontaire, & que je tâcherois

tâcherois à la suite de mériter par mes actions quelque chose de plus.

J'eus depuis ce tems-là une entrée libre chés Monsieur le Comte de Windischgraetz, & je fis particulièrement connoissance avec Monsieur de Mariener son second fils. Il étoit aimable, & il avoit l'esprit aisé & délicat. Il me fit connoître quantité de personnes de distinction pendant quelques semaines, que nous passâmes à Vienne. Je ne rapporterai qu'une aventure de plusieurs, qui m'arrivèrent avec lui, pour donner une idée des plaisirs Allemands, & de la galanterie Germanique. Monsieur de Mariener aimoit une personne fort jolie, chés laquelle il me menoit fort souvent. Cette jolie personne avoit un autre amant, qui étoit aussi homme d'épée, & les deux rivaux se rencontroient tous les jours paisiblement & sans jalousie chés leur maîtresse. Elle étoit si sûre de leurs inclinations pacifiques, qu'elle prenoit plaisir quelquefois à les agacer l'un contre l'autre, & à leur susciter quelque débat pour des bagatelles. Un jour que nous parlions de débauches de table, elle dit à mon ami Mariener, qu'elle ne le croïoit pas si propre à la soutenir que Monsieur de Rollis; c'étoit le nom du rival. Il crut son honneur intéressé à prouver sa bravoure.

voure dans ce genre d'escrime, & porta sur le champ le défi à Monsieur de Rolis. On convint des conditions. La Demoiselle fut établie pour juge, du consentement des deux parties. Le champ de bataille fut marqué chés un Traiteur Allemand, nommé Vicklof. Le combat devoit durer huit heures, & les deux champions s'engagèrent à se rendre ensuite chés la Demoiselle, afin qu'elle pût juger de quel côté seroit l'avantage; ou s'il arrivoit que l'un des deux demeurât par terre, l'autre devoit se venir présenter seul, pour rendre témoignage de sa victoire. Je fus choisi pour être spectateur du combat.

Le lendemain, qui étoit le jour destiné, Monsieur de Mariener vint m'éveiller à six heures du matin. Allons, mon ami, me dit-il en tirant mes rideaux, il n'y a point de tems à perdre, il me tarde d'en venir aux mains. Je me levai, & je le priai de moderer un peu cette ardeur pour la gloire. La journée, lui dis-je, est assés longue: & de la vivacité dont je vous vois tous deux, je prévois qu'il vous faudra bien moins que huit heures pour terminer la bataille. Un peu de patience, s'il vous plaît, & tenons conseil avant que d'aller à l'ennemi. Votre entreprise est grande, continuai-je
d'un

d'un ton grave, mais il faut qu'elle soit conduite avec prudence : qui fait si votre ennemi, à l'heure que nous parlons, ne médite pas quelque stratagème pour triompher plus aisément de vous ?

Dolus, an virtus, quis in hoste requiratur ? M'en voulez-vous croire ? Prenons le devant, & mettons tout en œuvre pour prévenir ses coups, & lui porter plus sûrement les nôtres. J'ai ouï dire à un bûveur des plus expérimentés de notre France, qu'une soupe aux choux prise le matin, & une cueillerée d'huile d'olive avalée par dessus, rendoient une tête presque invulnérable aux fumées du vin. L'artifice est innocent Me croiez-vous capable d'une pareille lâcheté ? reprit-il en m'interrompant ; vous voulez que je doive la victoire à quelqu'autre chose qu'à moi-même, & à ma propre force. Non, je suis franc jusques avec mes ennemis. Je serois bien flatté d'un avantage, dont je ne serois redevable qu'à votre soupe aux choux & à votre cueillerée d'huile d'olive. Allez, ajouta-t-il, jè croïois les François plus braves.

Il me dit quantité d'autres belles choses de même nature, & j'eus toutes les peines du monde à lui faire goûter mon conseil. Cependant après lui avoir prouvé par plus d'un passage des Anciens,

que

que les plus grands Capitaines ont quelquefois usé de supercherie dans l'occasion, & que la gloire dépend moins des moïens que du succès, je le déterminai à suivre mes avis. Je fis accommoder sur le champ une soupe aux choux que nous mangeames ensemble, & je lui fis avaler en ma présence une grande cueillette d'huile. Nous partimes ainsi armés jusqu'aux dents. Nous fimes rencontre de l'ennemi, qui se promenoit fièrement sur une place en nous attendant. Je vis la fierté & l'espérance de vaincre briller dans les yeux des deux combattans. Nous entrâmes chés Vicklof. Ils vouloient d'abord en venir aux attaques. Doucement, leur dis-je; je serai, s'il vous plaît, du premier choc. Commençons par déjeuner tous trois sans intérêt de parti, & puis je vous laisserai battre à vôtre aise. Le repas méritoit bien en effet, que je ne demeurasse pas spectateur inutile. Lorsque nous eumes fini, je me mis dans un fauteuil à six pas de la table, qui fut en un instant chargée de bouteilles, aussi-bien que le Buffet. J'avois conseillé à Monsieur de Mariener d'en venir tout d'un coup aux rasades, sans s'amuser à escarmoucher avec de petits verres. Effectivement le poids du vin se précipitant dans son corps graissé d'huile, passoit presque

presque aussi-tôt sans faire d'impression; de sorte qu'il étoit obligé à tous momens d'aller au bassin, qui n'étoit pas éloigné d'eux. Ils burent d'abord la santé de l'Empereur & de toute la Maison Impériale, celle du Prince Louis de Bade, celle de leur maîtresse, & la mienne. Ensuite le combat commença sérieusement à s'échauffer: leurs verres tenoient sans exagération plus d'une demi-bouteille de France. J'étois attentif à tous leurs mouvemens; & je considérois dans leurs yeux & dans leurs discours le progrès des effets du vin. Quelles réflexions ne fis-je point alors sur l'extravagance des hommes, qui va jusqu'à leur faire trouver de la gloire à s'avilir par la perte volontaire de leur raison, & à se ravaler au-dessous des bêtes par des excès si indignes d'eux! Je formai intérieurement la sincère résolution d'éviter toute ma vie ces honteuses débauches, & je dois à ce spectacle la sobriété, avec laquelle j'ai toujours vécu depuis. Le combat finit après avoir duré environ trois heures: la langue du pauvre Rollis s'épaissit, ses yeux s'obscurcirent, il chancela quelque tems sur sa chaise, & sa main tremblante ne conduisoit plus qu'à peine le verre jusqu'à sa bouche. Enfin voulant se lever pour quelques besoins, il tomba sur le plancher, & ne

& ne pût venir à bout de se remettre sur ses jambes. Je lui offris mon secours ; il ne me répondit qu'en begaïant par quelques mots entrecoupés. Je fis quelques efforts pour le relever ; mais les voyant inutiles, je le laissai étendu tout de son long dans un profond assoupissement. Mariener charmé de sa victoire eut encore le courage de boire quelques rasades, assis sur le cadavre de son ennemi, & de chanter ainsi le verre à la main. Il me fit promettre, que j'attesterois ce dernier exploit à sa maîtresse. Nous allâmes aussi-tôt chés elle : elle se divertit quelque tems aux dépens de Monsieur de Mariener, qui conservoit encore un reste de raison, & allés de force pour retourner chés lui sans secours. Je le fis mettre au lit, & je lui fis prendre un remède rafraichissant. Cinq ou six heures de sommeil le rétablirent tout-à-fait.

Nous partimes de Vienne, pour aller joindre le Régiment de Rosech, qui avoit passé l'hiver à Novibazar, petite ville de la Servie. Cette Province étoit le théâtre de la guerre. La campagne s'ouvrit de bonne heure. L'armée ne fut pas plutôt assemblée, que le Prince de Bade s'avança vers les Infidèles, en cherchant l'occasion de les combattre. Il savoit de quelle manière il les falloit attaquer, depuis

depuis qu'il les avoit défaits l'année précédente dans la Bosnie, & il se pressoit de profiter de l'avantage, que cette connoissance lui donnoit sur ces troupes mal-disciplinées. D'ailleurs elles étoient abatuës des pertes des dernières campagnes; il ne falloit pas leur laisser le tems de revenir de cette consternation. Nous attaquâmes quelques petites places qui firent peu de résistance; mais comme ce n'étoit que pour nous ouvrir le chemin, nous approchâmes d'une riviere qu'on appelle la Morave. Ce fut là que j'eus l'honneur de saluër pour la première fois Monsieur le Baron de Rosch, qui se rendit alors à son Régiment. Les coureurs rapportèrent, qu'il étoit arrivé à Jagodin un corps de dix mille Turcs; comme nous n'en étions éloignés que d'une lieüe: le Prince de Bade fit avancer l'armée pour les charger. Nous le fimes avec beaucoup de vigueur. Ils se battirent d'abord assés courageusement; mais nous fumes surpris de les voir tout d'un coup tourner le dos. Il y en eut un bon nombre de tués dans la première attaque, & dans leur fuite. Nous demeurâmes maîtres de leur camp, qu'ils avoient commencé à fortifier, & de soixante piéces de canon, sans compter plusieurs milliers de poudre, & d'autres munitions.

Monsieur

Monfieur le Prince de Bade aiant ap-
pris de quelques prifonniers Turcs, que
le gros de l'armée ennemie n'étoit pas
éloigné; & qu'elle étoit beaucoup plus
nombreufe que la nôtre, tint confeil fur
la marche que nous devions faire. La
plûpart panchoient à nous fortifier dans
le camp où nous étions, en attendant
les fecours qu'on devoit envoier de la
haute Hongrie. Mais le Prince aiant tout
confidéré, jugea que quelque renfort qu'il
pût recevoir, fon armée n'égaleroit jamais
celle des Turcs, qui groffiffoit tous les
jours; & qu'il valoit mieux en venir à
une bataille avant qu'ils euflent le tems
de fe fortifier davantage. Il fit revenir
tout le confeil à fon fentiment. Nous
primes nôtre marche vers Nyffa, où les
Infidèles étoient au nombre de quarante
mille hommes. Nous n'étions tout au
plus que dix-huit ou vingt mille. Cela
ne nous empêcha point d'avancer, avec
beaucoup de réfolution. Nous eumes
quelque peine à être informés exactement
de la fituation des Turcs, ce qui nous
obligea à demeurer fous les armes pendant
un jour tout entier en arrivant fur la
Niffave. C'est une petite rivière que nous
paffâmes le foir; & le lendemain fur les
fept heures du matin, nous nous prépa-
râmes à la charge. Elle commença par

Tome I. H l'aile

l'aile droite de nôtre petite armée que le Prince de Bade commandoit lui-même. J'étois par derrière lui au premier rang des Volontaires. Le Régiment de Rossech étoit sur la première ligne; de sorte que je n'étois pas loin de Monsieur de Mariener. L'armée Turque étoit fort mal disposée, soit par la faute du Seraskier, qui ne passoit pas pour un grand homme de guerre; soit par la situation du lieu, qui n'étoit pas avantageuse au grand nombre; parce que nous étions resserrés entre la Nissave & un grand fossé, qui s'étendoit assés loin de l'autre côté. Enfin l'affaire s'engagea. Les Spahis, qui faisoient le front de l'armée ennemie, plièrent, & furent rompus à la première attaque. Les Janissaires, qui sont les plus orgueilleux de tous les hommes, voïant ce desordre, & que les Spahis se renversoient sur eux, firent de désespoir une décharge sur les Spahis mêmes, pour les animer ou pour les punir. Monsieur le Prince de Bade nous fit appercevoir cet avantage, & nous en profitâmes si bien, que nous les défimes entièrement. Le Seraskier fut un des premiers à fuir. Il se retira avec les débris de son armée du côté de Sophie, capitale de la Bulgarie. Nous les poursuivimes l'espace d'une lieue, mais le Prince fit donner des ordres d'arrêter,

rêter, parce que nos troupes étoient fatiguées de la marche des jours précédens. Après être sorti heureusement du combat, & avoir fait quelques actions, qui m'avoient attiré les regards du Général, j'eus le malheur d'être blessé, lorsque je m'y attendois le moins. Je revenois de la poursuite des fuyards; & comme nous pensions n'avoir rien à craindre, parce que nous étions les maîtres du terrain, nous marchions séparés & sans ordre. J'apperçus moi sixième, dix Janissaires qui sortoient d'une bassecour, où ils s'étoient cachés. Nous piquâmes droit à eux en criant; Arrête, arrête. Ils n'entendirent pas sans doute nôtre langage; mais jugeant bien qu'ils alloient être attaqués, ils se réunirent, le sabre au poing, & nous attendirent de pied ferme. Nous avions par bonheur rechargé nos pistolets; nous les tirâmes à bout portant, voyant qu'ils ne faisoient pas mine de se rendre, & nos six coups en mirent cinq par terre. Les cinq autres ne laissèrent pas de nous allonger quelques coups de sabre, dont un de mes compagnons eut la tête fenduë, & moi une large blessure à l'épaule, qui me découvroit jusqu'à l'os. Tout cela se fit en un instant. Nos six derniers coups eurent moins d'effet, ils n'abbattirent qu'un Janissaire; mais

une vintaine de nos gens qui venoient par derrière, accoururent au bruit, & nous voïant blessés, ils mirent en pièces les quatre autres.

En retournant vers le champ de bataille, nous rencontrâmes Monsieur le Prince Louis de Bade, qui envoïoit des ordres de tous côtés, pour rassembler ses troupes. Il me fit un compliment fort honnête sur ma blessure, & me conseilla de ne pas differer à me faire panser. Il ajouta, qu'il me reconnoissoit bien, & qu'il n'oublieroit pas ce qu'il m'avoit vû faire dans l'action. Je le remerciai de sa bonté, & je lui dis, que je souhaitois d'être guéri promptement, pour aller lui marquer mieux ma reconnoissance.

Nissa ouvrit ses portes au Vainqueur, après quelques momens d'une vaine résistance. Le Prince ne se contenta pas de ces divers avantages : il résolut avant que de finir la campagne, de s'emparer de Vidin, dernière place de la Servie, aux frontières de la Bulgarie, pour servir de barrière aux Turcs, & assurer ses conquêtes pendant l'hyver. Il fit venir les munitions nécessaires de Belgrade & de Jagodina; & après avoir laissé prendre quelques jours de repos à son armée, il s'achemina vers le Danube, aux bords duquel est situé Vidin. Je balançai si je devois

devois être de cette expédition. Le Baron de Rosech, Mariener, & tous mes amis tâchoient de m'en dissuader. Ma blessure demandoit encore quelque tems pour être refermée, & mon Chirurgien me faisoit garder un régime, qui m'avoit affoibli. L'amour de la gloire fut néanmoins le plus fort. Je suivis l'armée dans l'état où j'étois. Vidin ne tint que quatre jours. Cette malheureuse ville fut prise d'assaut, & la licence des soldats Allemans peut mieux s'imaginer que se décrire. J'entrai dedans pendant qu'on la pilloit. J'y sauvai la vie à l'Archevêque Grec, qui vint se jeter à mes genoux, avec deux de ses neveux, & sa nièce, qui avoit à peine onze ou douze ans. Je les conduisis hors de la ville, dans un lieu de sûreté. L'Archevêque avoit sous son manteau un sac plein de pièces d'or, dont il me pria d'accepter la moitié. Je la refusai, en lui faisant entendre par mes gestes, que j'étois très-satisfait de lui avoir rendu ce petit service. Le Prince mit ensuite ses troupes en quartier d'hiver dans la Valachie & la Transylvanie, à la reserve du corps d'armée qu'il laissa en Servie. Je résolus de le saluer avant son départ pour Vienne, où il devoit aller rendre compte à sa

Majesté Impériale, des opérations de

cette glorieuse campagne. Je priai le Baron de Rosch de m'introduire. J'avois encore le bras en écharpe. Cet illustre Prince me reçut le plus gracieusement du monde; il me donna des marques d'estime, qui alloient bien au-delà de mon mérite, & me fit présent d'une Compagnie de Dragons dans le Régiment de Bosendam. Je lui répondis, que l'honneur qu'il me faisoit me coûteroit peut-être bien cher; parce qu'il m'alloit faire prodiguer ma vie pour m'en rendre digne. Il partit peu après pour Vienne, accompagné du Baron de Rosch, & de quantité d'autres Seigneurs. Monsieur de Mariener devoit retourner aussi à la Cour, & m'avoit déterminé à y aller passer l'hiver avec lui; mais il voulut absolument que nous demeurassions encore quelques semaines à Vidin, pour attendre que ma blessure fût entièrement guérie. Son amitié lui coûta la vie, & à moi la liberté.

Les Turcs, qui étoient répandus dans divers quartiers de la Bulgarie, voiant l'armée Impériale séparée, crurent pouvoir impunément faire leurs excursions ordinaires dans la Servie, où ils enlevoient tout ce qu'ils pouvoient trouver de Chrétiens, hommes & femmes, & les emmenoit dans une dure captivité.

Lors-

Lorsqu'on apprenoit, qu'ils avoient paru de quelque côté, on faisoit des détachemens des garnisons de Vidin, de Nissa, de Semendrie, & des autres places voisines, pour leur donner la chasse. Cela réussit plusieurs fois fort heureusement. Monsieur de Mariener ne manquoit jamais de se trouver à ces petites attaques, & n'en revenoit pas sans s'y être acquis quelque honneur. Je me rétablissois pendant ce tems-là. Enfin je me crus en état d'entreprendre le voïage de Vienne. Nous primes jour pour le départ. Tout étoit prêt, & nous avons fait nos adieux aux Officiers de la Garnison, lorsqu'on apprit, qu'un parti de cinquante Turcs s'étoient avancé jusqu'à un petit village appelé Crafted, qui n'étoit qu'à deux lieuës de la ville. Allons, mon ami, me dit Mariener, il faut couper la tête à quelques-uns de ces conquins-là, quand nôtre départ devoit être reculé d'un jour. Je donnai les mains à tout ce qu'il voulut. Nous nous mîmes avec quelques autres Officiers à la tête de cent hommes du Régiment de Selckirk, & sans autre précaution nous fondîmes sur les Infidèles, comme sur une conquête aisée. On nous avoit trompé: les Turcs pour nous surprendre avoient fait courir le bruit qu'ils étoient en petit nombre; mais ou-

tre les cinquante que nous rencontrâmes d'abord, ils étoient plus de cinq cens derrière le village, qui vinrent tomber sur nous avec une horrible furie. Nous nous crûmes tous perdus, & nous vîmes bien, qu'il n'étoit plus question que de vendre chèrement nos vies. Nôtre petite troupe fit des prodiges de valeur; mais il fallut succomber sous le nombre. Je vis tomber à mon côté le malheureux Mariener. Sa mort me rendit furieux. Je me jettai le fabre à la main dans la plus épaisse mêlée. Le Ciel qui vouloit me conserver la vie malgré moi, permit que ce qui devoit me la faire perdre mille fois, fût cause de mon salut. Je me trouvai tellement pressé par les Turcs qui m'enviroïnoient, que ne pouvant même lever le bras pour décharger mon fabre, ils me l'arrachèrent facilement. J'avois tué quatre de ces Infidèles de ma main, sans compter ceux que j'avois blessés. Ils perdirent plus de deux cens hommes dans ce combat; mais presque tous mes compagnons périrent. Il n'y en eut que sept qui furent faits prisonniers avec moi, deux desquels étoient si blessés, que les Turcs désespérant de les sauver, les massacrèrent à mes yeux. Je fus présenté au Chef de cette troupe. Mon air & mes habits lui firent juger, que

que j'étois homme de qualité. Il me retint pour sa proie, & permit seulement à ceux qui m'avoient amené, de prendre tout l'argent qu'ils trouvèrent dans ma poche. Ils ne me laissèrent que mon mouchoir, & quelques livres que je portois ordinairement sur moi. On me lia les mains, & l'on me mit sur un cheval, qu'un Turc conduisit par la bride. Je fus mené dans cet équipage à Sophie, dans la maison d'Elid-Ibezu, à qui j'appartenois, & je fus enfermé seul dans une chambre fort obscure.

Fin du Premier Tome.



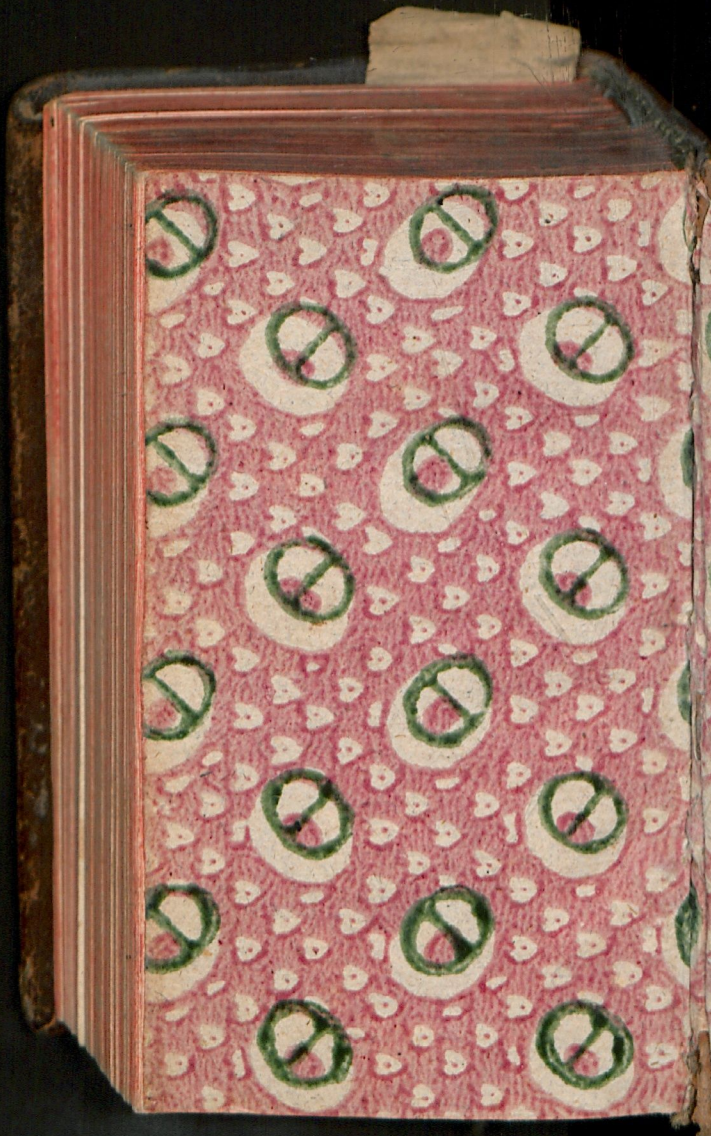


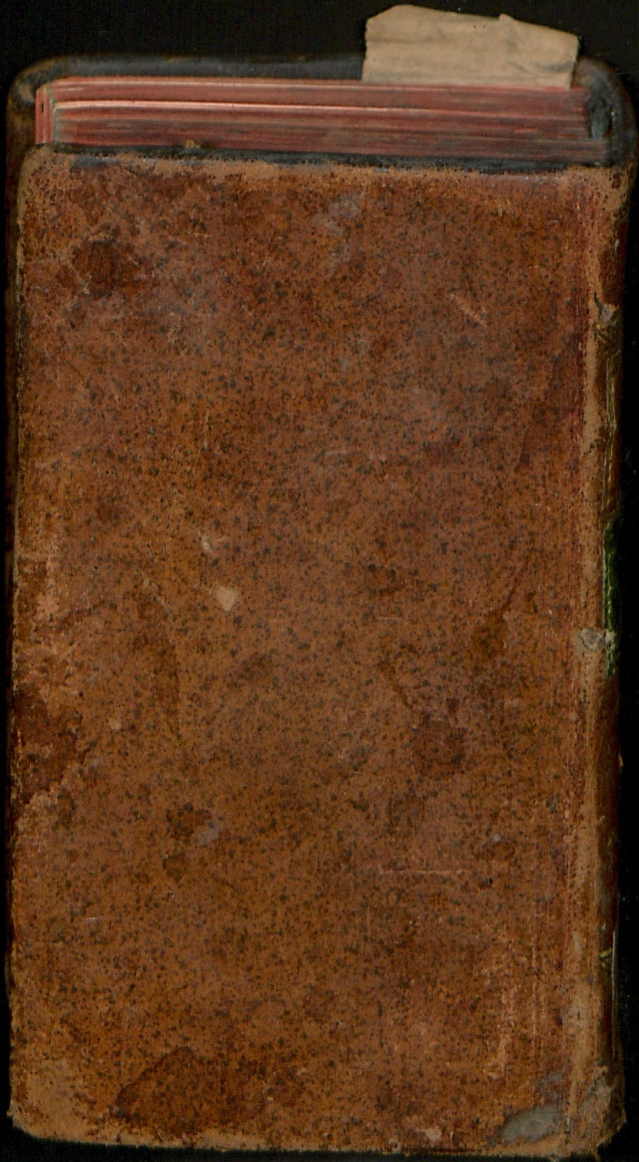
APPROBATION.

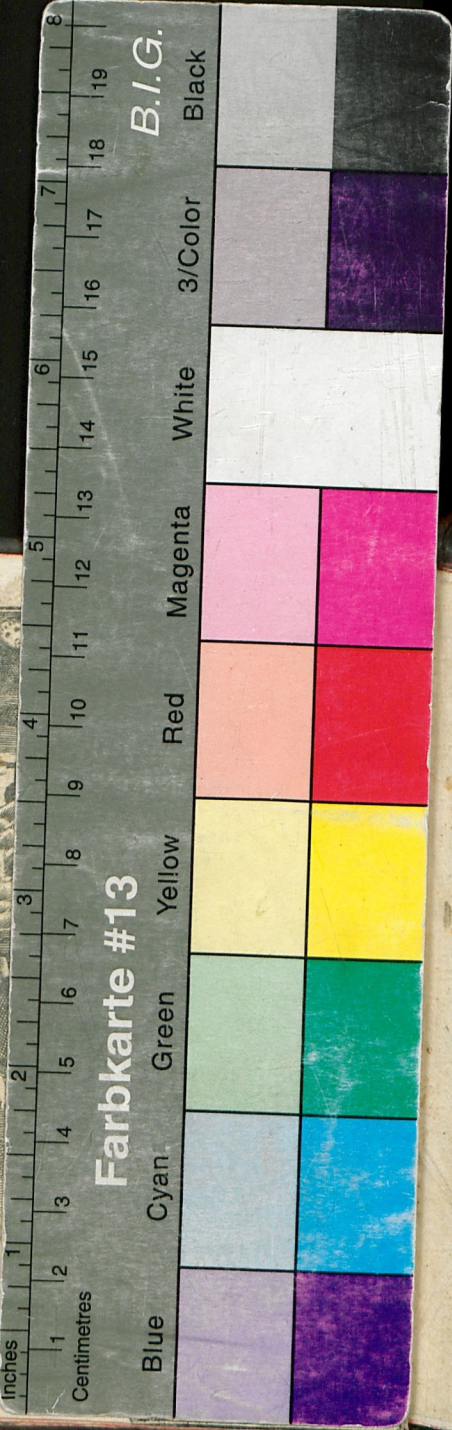
J'AI lû par l'ordre de Monseigneur le
 Garde des Sceaux, le Manuscrit qui
 a pour titre: *Les Aventures d'un hom-
 me de qualité, qui s'est retiré, &c.*
 A Paris le 13. Mars 1728.

BLANCHARD.

*J'ai lu par mon plaisir
 les aventures d'un homme
 de qualité qui s'est retiré etc
 à Paris le 12. Janv. 1726.*







Farbkarte #13

B.I.G.



MEMOIRES
DU
MARQUIS DE ***
TOME I.

